24me Année N° 3 1er Février 1917

MAR 9 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
V. Blasco Ibañez	*Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (3e partie)	449
Frédéric Masson	*Les Aventures du Roi Jérôme* (1815-1821). — I.	492
Marc Henry	*Munich*	524
Adrien Bertrand	*L'Illusion du Préfet Mucius* (1re partie)	566
André Gilles	*Notations de Bataille* (Champagne, Septembre 1915)	589
X.	*Un Projet d'Alliance franco-russe en 1871*	617
Francis de Miomandre	*Émile Verhaeren*	635
Auguste Gauvain	*Les Offres de Paix*	649

Copyright 1917, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LA VICTOIRE DE LA MARNE,
par **Louis Madelin.**

L'histoire de la bataille de la Marne passionnera pendant longtemps les Français. L'étude que M. Madelin consacre à la grande « victoire d'arrêt » retrace les antécédents, indique les dispositions prises par le commandement, souligne les conséquences de la victoire. Ce travail, clair et documenté, expose les faits établis et attribue aux divers généraux le rôle que leur reconnaissent les communiqués officiels ou officieux. C'est sans doute la critique historique de l'avenir qui précisera la part d'initiative de tel ou tel grand chef dans la conception et l'exécution de cette belle victoire.

ENTRE LA CONSCIENCE ET LE CŒUR,
par **Jean Bertheroy**.

Ce nouveau livre de Jean Bertheroy possède toutes les remarquables qualités dont nous sommes habitués à trouver la manifestation dans les œuvres de l'écrivain. Il est audacieux, mais d'une audace généreuse et franche ; il étudie tous les courants perfides entre lesquels se débat la conscience féminine ; il montre, dans cette analyse, une grande loyauté qui n'élude ni ne dissimule rien. L'héroïne, après tant de luttes et d'épreuves, demeure supérieure à la vie et à sa destinée.

PREMIÈRES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE,
par **Gustave Le Bon.**

Le sous-titre de ce livre : *Transformation mentale des peuples*, en précise l'objet : déterminer par la psychologie politique les changements qui résulteront de la guerre chez les belligérants et les neutres. On doit d'abord se détacher des « illusions pacifistes et rationalistes », qui méconnaissent les tendances profondes, affectives et ancestrales, des sociétés ; les principes posés, l'auteur en étudie les applications : la « mentalité française » révèle le changement des individualités, de l'esprit public, de l'action gouvernementale. L'âme allemande au contraire n'a pas varié, tandis que l'Angleterre, la Russie, l'Italie, sous des formes diverses, s'adaptent au conflit. Une dernière partie indique les conséquences de la guerre sur la notion du droit international ; l'auteur prévoit une extension probable du militarisme, mais l'interdépendance des peuples et les progrès de l'armement permettent d'espérer la fin de l'ère belliqueuse.

UN PARISIEN SUR L'YSER,
par **Jules Perrin.**

Il s'agit d'un enfant de Paris, et même de Belleville, le quartier-maître fusilier Luc Platt, tombé au champ d'honneur de l'Yser. C'est le journal de ce jeune héros populaire que M. Jules Perrin nous présente, avec un sobre et ingénieux commentaire qui rétablit la continuité d'un récit naturellement fragmenté et en fait mieux goûter toute la franche saveur. Des croquis de l'auteur, car le fusilier Platt dessinait en artiste, illustrent ce petit livre. C'est à coup sûr l'un des plus intéressants parmi ceux qui sont sortis de la tranchée même. Il est présenté par une excellente préface de M. Le Goffic.

LA GUERRE ET LE PASSÉ,
par **André Fribourg.**

Si les leçons de l'histoire sont utiles aux nations qui vivent en paix, elles peuvent servir plus encore à celles qui ont à traverser une crise comme la guerre actuelle. C'est surtout dans la période révolutionnaire et dans celle de 1870 que M. Fribourg cherche des exemples instructifs : âge des officiers, traitement des blessés, question des embusqués, des munitions, mesures contre la vie chère, tels sont les titres de quelques-unes des études où il analyse l'expérience d'un passé dont la comparaison avec le temps présent est souvent pleine d'enseignements.

NATALITÉ ET RÉGIME SUCCESSORAL,
par **René Worms.**

Les premiers chapitres étudient la baisse de la natalité en France, montrent qu'elle est un fait de désintégration sociale, et indiquent l'ensemble des remèdes proposés. Le corps du livre traite spécialement de ceux que diverses théories ont cru trouver dans une réforme de nos lois successorales : les unes veulent accroître la liberté de tester du père de famille ; d'autres, partager sa succession entre ses enfants ; d'autres encore, donner à l'État les droits héréditaires des enfants manquants. L'auteur, tout en analysant avec impartialité ces théories, signale ce qu'auraient d'illusoire ou de dangereux les solutions ainsi préconisées ; son livre, complet et bien documenté, est une utile mise au point du problème de la natalité.

LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE[1]

V (*Suite*)

Depuis le rendez-vous donné à la Chapelle expiatoire, Jules n'avait pas revu Marguerite. Celle-ci lui avait écrit qu'elle ne pouvait abandonner sa mère un seul instant. La pauvre femme avait eu le cœur déchiré à l'idée du prochain départ de son fils, officier d'artillerie de réserve, qui devait rejoindre sa batterie d'un moment à l'autre. D'abord, lorsque la guerre était encore douteuse, elle avait beaucoup pleuré ; mais, une fois la catastrophe devenue certaine, elle avait séché ses pleurs, avait voulu préparer elle-même, malgré le mauvais état de sa santé, la cantine de son fils ; et, au moment de la séparation, elle s'était contentée de lui dire : « Adieu, mon enfant. Sois prudent, mais accomplis ton devoir. » Pas une larme, pas une défaillance. Marguerite avait accompagné son frère à la gare, et, lorsqu'elle était rentrée à la maison, elle avait trouvé la vieille mère assise dans son fauteuil, raide, morne, évitant de parler de son propre fils, mais s'apitoyant sur celles de ses amies dont les fils étaient partis à l'armée, comme si celles-là seulement connaissaient la torture du départ. Dans un post-scriptum, Marguerite promettait à Jules un rendez-vous pour la semaine suivante.

Jules était d'une humeur massacrante. A l'ennui de ne pas

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier 1917.

voir Marguerite s'ajoutait l'ennui de ne pouvoir, à cause du *moratorium*, toucher le chèque de quatre cent mille francs qu'il avait rapporté de l'Argentine. Possesseur de cette somme considérable, il était presque à court d'argent, puisque les banques refusaient de la lui payer. Quant à Argensola, il ne s'embarrassait guère de cette pénurie, et savait où trouver tout ce qu'il fallait pour les besoins du ménage. Son centre d'inépuisable ravitaillement était à l'avenue Victor-Hugo. La mère de Jules, — comme beaucoup d'autres maîtresses de maison, qui, en prévision d'un siège possible, dévalisaient les magasins de comestibles afin de se prémunir contre la disette future, — avait accumulé les provisions pour des mois et des mois. C'était chez elle que le bohème allait se fournir de vivres : grandes boîtes de viande de conserve, pyramides de pots débordant de mangeaille, sacs gonflés de légumes secs. A chacune de ses visites, Argensola rapportait d'amples approvisionnements de bouche et ne négligeait pas non plus de faire d'abondants emprunts à la cave de Marcel. Puis, quand il avait étalé sur une table de l'atelier les boîtes de viande, les pyramides de pots, les sacs de légumes qui constituaient la partie solide de son butin :

— *Ils* peuvent venir, — disait-il à Jules en lui faisant passer la revue de ces munitions de guerre. — Nous sommes prêts à *les* recevoir !

Le soin d'augmenter le stock de vivres et la chasse aux nouvelles étaient les deux fonctions qui absorbaient tout le temps de l'aimable parasite. Chaque jour, il achetait dix, douze, quinze journaux : les uns parce qu'ils étaient réactionnaires et que c'était un plaisir de voir enfin tous les Français unis ; les autres parce qu'ils étaient radicaux et qu'à ce titre ils devaient être bien informés des faits arrivés à la connaissance du Gouvernement. Ces feuilles paraissaient le matin, à midi, à trois heures, à cinq heures du soir. Une demi-heure de retard dans la publication inspirait de grandes espérances au public, qui s'imaginait trouver de stupéfiantes nouvelles. On s'arrachait les derniers suppléments. Il n'était personne qui n'eût les poches bourrées de papiers et qui n'attendît avec impatience l'occasion de les emplir encore davantage. Et pourtant toutes ces feuilles disaient à peu près la même chose.

Argensola eut la sensation d'une âme neuve qui se formait en lui : âme simple, enthousiaste et crédule, capable d'admettre les choses les plus invraisemblables. Et il devinait l'existence de cette même âme chez tous ceux parmi lesquels il vivait. Par instants, son ancien esprit critique faisait mine de se cabrer ; mais le doute était repoussé aussitôt comme quelque chose de honteux. Il vivait dans un monde nouveau, et il lui semblait naturel qu'il y arrivât des événements prodigieux. Il commentait avec une puérile allégresse les récits fantastiques des journaux : combats d'un peloton de Français ou de Belges contre des régiments entiers qui prenaient la fuite ; miracles accomplis par le canon de 75, un vrai joyau ; charges à la baïonnette qui faisaient courir les Allemands comme des lièvres, dès que les clairons sonnaient ; inefficacité de l'artillerie ennemie, dont les obus n'éclataient pas. Il trouvait naturel et rationnel que la petite Belgique triomphât de la colossale Allemagne : c'était la répétition de la lutte de David et de Goliath, rappelée avec toutes les images et toutes les métaphores qui, depuis trente siècles, ont servi à décrire cette rencontre inégale. Il avait la mentalité d'un lecteur de romans de chevalerie, qui se sent déçu lorsque le héros du livre ne pourfend pas cent ennemis d'un seul coup d'épée.

L'intervention de l'Angleterre lui fit imaginer un blocus qui réduirait soudain les empires du centre à une famine effroyable. La flotte tenait à peine la mer depuis dix jours, et il se représentait déjà l'Allemagne comme un groupe de naufragés mourant de faim sur un radeau. La France l'enthousiasmait, et pourtant il avait plus de confiance encore dans la Russie. « Ah ! les cosaques ! » Il parlait d'eux comme d'amis intimes ; il décrivait le galop vertigineux de ces cavaliers aussi insaisissables que des fantômes, et si terribles dans leurs colères que l'ennemi ne pouvait les regarder en face. Chez le concierge de la maison et dans plusieurs boutiques de la rue on l'écoutait avec tout le respect dû à un étranger qui, en cette qualité, doit connaître mieux qu'un autre les choses étrangères.

— Les cosaques règleront les comptes de ces bandits, — déclarait-il avec une impertubable assurance. — Avant un mois, ils seront à Berlin.

Et les auditeurs, pour la plupart femmes, mères ou épouses de soldats partis à la guerre, approuvaient modestement, mus par l'irrésistible désir, commun à tous les hommes, de mettre leur espérance en quelque chose de lointain et de mystérieux. Les Français défendraient leur pays, reconquerraient même les territoires perdus ; mais ce seraient les cosaques qui porteraient aux ennemis le coup de grâce, ces cosaques dont tout le monde causait et que personne n'avait jamais vus.

Quant à Jules, il attendait toujours le rendez-vous promis par Marguerite. Elle le lui donna enfin au jardin du Trocadéro. Ce qui frappa l'amoureux, après les premières paroles échangées, ce fut de voir à Marguerite une sorte de distraction persistante. Elle parlait avec lenteur, s'arrêtait quelquefois au milieu d'une phrase, comme si son esprit eût été préoccupé d'autre chose que de ce qu'elle disait. Pressée par les questions de Jules qui s'étonnait et s'irritait même un peu de ces absences passagères, elle se décida enfin à répondre :

— C'est plus fort que moi. Depuis que j'ai reconduit mon frère à la gare, il y a un souvenir qui me hante. Je m'étais bien promis de ne pas t'ennuyer avec cette histoire; mais il m'est impossible de la chasser de mon esprit. Plus je m'efforce de n'y point penser, plus j'y pense.

Sur l'invitation de Jules qui, à vrai dire, aurait mieux aimé parler d'autre chose, mais qui pourtant comprenait et excusait cette obsession, elle lui fit le récit du départ. Elle avait accompagné son frère jusqu'à l'entrée de la gare de l'Est, et elle avait été obligée de prendre congé de lui à la porte extérieure, parce que les sentinelles interdisaient au public d'aller plus loin. Là, elle avait eu le cœur serré d'une extraordinaire angoisse, mais aussi d'un noble orgueil. Jamais elle n'aurait cru qu'elle aimât tant son frère.

— Il était si beau dans son uniforme de lieutenant ! — ajouta-t-elle. — J'étais si fière de l'accompagner, si fière de donner le bras à celui qui me paraissait un héros !

Cela dit, elle se tut, de l'air de quelqu'un qui aurait encore quelque chose à dire, mais qui craindrait de parler ; et finament elle se décida à terminer son récit. Au moment où elle donnait à son frère un dernier baiser, elle avait eu une grande

surprise et une grande émotion. Elle avait aperçu son mari Laurier, habillé, lui aussi, en officier d'artillerie, qui arrivait avec un homme de peine portant sa valise.

— Laurier soldat? — interrompit Jules d'une voix sarcastique. — Le pauvre diable! Quel aspect ridicule il devait avoir!

Cette ironie avait quelque chose de lâche, dont il sentit lui-même l'inconvenance à l'égard d'un homme qui accomplissait son devoir de citoyen ; mais il était irrité de ce que Marguerite parlait de son mari sans aigreur. Elle hésita une seconde à répondre ; puis l'instinct de sincérité fut le plus fort, et elle dit :

— Non, il n'avait pas mauvaise apparence... Il n'était plus le même, et, d'abord, je ne le reconnaissais point... Il fit quelques pas vers mon frère pour le saluer; mais, quand il me vit, il continua son chemin en détournant les yeux... Il est parti seul, sans qu'une main amie ait serré la sienne... Je ne puis m'empêcher d'avoir pitié de lui.

Son instinct féminin l'avertit sans doute qu'elle avait trop parlé, et elle changea brusquement de conversation.

— Quel bonheur, — dit-elle, — que tu sois étranger ! Toi, tu n'es pas obligé d'aller à la guerre. La seule idée de te perdre me donne le frisson...

Elle avait dit cela sincèrement, sans prendre garde que, tout à l'heure, elle exprimait une tendre admiration pour son frère devenu soldat. Jules fut blessé de cette contradiction et accueillit avec mauvaise humeur ce témoignage d'amour. Elle le considérait donc comme un être délicat et fragile, qui n'était bon qu'à être adoré par les femmes? Il sentit qu'entre Marguerite et lui s'était interposé quelque chose qui les séparait l'un de l'autre et qui deviendrait vite un obstacle infranchissable. Tous deux éprouvèrent une gêne, et, spontanément, sans protestation, sans regret, ils abrégèrent l'entrevue.

A un autre rendez-vous, elle lui fit part d'une nouvelle assez étrange. Désormais, ils ne pourraient plus se voir que le dimanche, parce qu'en semaine elle serait obligée d'assister à ses cours.

— A tes cours? — lui demanda Jules, étonné. — Quelles savantes études as-tu donc entreprises?

Ce ton moqueur agaça la jeune femme qui répondit vivement :

— J'étudie pour être infirmière. J'ai commencé lundi dernier. On a organisé un enseignement pour les dames et les jeunes filles. Je souffrais d'être inutile ; j'ai voulu devenir bonne à quelque chose... Permets-tu que je te dise toute ma pensée? Eh bien, jusqu'à présent, j'ai mené une vie qui ne servait à rien, ni aux autres ni à moi-même. La guerre a changé mes sentiments. Il me semble que c'est un devoir pour tous les hommes de se rendre utiles à leurs semblables, et que, surtout dans des circonstances comme celles-ci, on n'a plus le droit de songer à ses propres jouissances.

Jules regarda Marguerite avec stupeur. Quel travail mystérieux s'était accompli dans cette petite tête qui jusqu'alors ne s'était occupée que d'élégances et de plaisirs? D'ailleurs, la gravité de la situation n'avait pas détruit l'aimable coquetterie chez la jeune femme qui ajouta en riant :

— Et puis, tu sais, le costume des infirmières est délicieux : la robe toute blanche, le bonnet qui laisse voir les boucles de la chevelure, la cape bleue qui contraste gentiment avec la blancheur de la robe. Un costume qui tient à la fois de la religieuse et de la grande dame. Tu verras comme je serai jolie !

Mais après ce bref retour de coquetterie instinctive, elle exprima de nouveau les idées généreuses qui avaient fleuri dans son âme légère et frivole. Elle éprouvait un besoin de sacrifice ; elle avait hâte de connaître de près les souffrances des humbles, de prendre sa part de toutes les misères de la chair malade. La seule chose dont elle avait peur, c'était que, lorsqu'elle aurait à mettre en pratique ses connaissances d'infirmière, le sang-froid ne vînt à lui manquer. La vue du sang, la mauvaise odeur des blessures, le pus des plaies ouvertes ne lui soulèveraient-ils pas le cœur? Mais non ! Le temps était passé d'avoir des répugnances de femmelette : aujourd'hui le courage s'imposait à tout le monde. Elle serait un soldat en jupons ; elle oserait regarder la douleur en face ; elle mettrait son bonheur et son honneur à défendre contre la mort les pauvres victimes de la guerre ; s'il le fallait, elle irait jusque sur les champs de bataille et elle aurait la force d'y charger un blessé sur ses épaules pour le rapporter à l'ambulance.

Jules ne la reconnaissait plus. Était-ce vraiment Marguerite qui parlait ainsi? Cette femme, qui jusqu'alors avait en horreur d'accomplir le moindre effort physique, se préparait maintenant avec une frémissante ardeur aux besognes les plus rudes, se croyait assez forte pour vaincre tous les dégoûts qu'inspirent inévitablement les pestilences des hôpitaux, ne s'effrayait pas à l'idée d'aller aux premières lignes comme les combattants et d'y affronter la mort.

A un troisième rendez-vous, elle lut à Jules une lettre que son frère lui avait envoyée des Vosges. Il y parlait de Laurier plus que de lui-même. Les deux officiers appartenaient à des batteries différentes ; mais ces batteries étaient de la même division, et ils avaient pris part ensemble à plusieurs combats. Le frère de Marguerite ne cachait pas l'admiration qu'il ressentait pour son beau-frère. Cet ingénieur tranquille et taciturne avait vraiment l'étoffe d'un héros : tous les officiers qui avaient vu Lanrier à l'œuvre étaient du même avis sur ce point. Cet homme affrontait la mort avec autant de calme que s'il eût encore été à diriger sa fabrique des environs de Paris ; il réclamait toujours le poste le plus dangereux, celui d'observateur, et il se glissait le plus près possible des positions ennemies, afin de surveiller et de rectifier l'exactitude du tir. Jeudi dernier, un obus allemand avait démoli la maison sous le toit de laquelle il se cachait ; sorti indemne d'entre les décombres, il avait aussitôt rajusté son téléphone et s'était installé tranquillement dans les branches d'un arbre pour continuer son service. Sa batterie, découverte par les aéroplanes ennemis au cours d'un combat défavorable, avait reçu les feux concentrés de l'artillerie adverse, et un quart d'heure avait suffi pour que la plus grande partie du personnel fût mise hors de combat : le capitaine et plusieurs servants tués, les autres officiers et presque tous les hommes blessés. Alors Laurier, prenant le commandement sous une pluie de mitraille, avait continué le feu avec quelques artilleurs encore valides, et il avait réussi à couvrir la retraite d'un bataillon. Déjà il avait été cité deux fois à l'ordre du jour, et il obtiendrait bientôt la croix.

Ce chaleureux éloge de Laurier ne fut pas du goût de Jules, qui pourtant, cette fois, eut le bon goût de s'abstenir de

toute protestation, mais qui fit involontairement la grimace. Marguerite surprit cette expression fugitive de mécontentement et crut devoir réparer l'imprudence de la lecture qu'elle venait de faire.

— Tu n'es pas fâché que je t'aie lu cette lettre? — demanda-t-elle. — Si je te l'ai lue, c'est parce que je ne veux rien te cacher. Je ne comprends pas ta mine jalouse. Tu sais bien que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé mon mari. Est-ce une raison pour ne point lui rendre justice? Je me réjouis de ses prouesses comme si c'étaient celles d'un ami de ma famille, d'un monsieur que j'aurais connu dans le monde. Tu te fais tort à toi-même, si tu supposes qu'une femme peut hésiter entre lui et toi. Toi, tu es ma vie, mon bonheur, et je rends grâces à Dieu de n'avoir pas à craindre de te perdre. Quelle joie de penser que la guerre ne t'enlèvera pas à mon amour !

Elle lui avait déjà dit cela à un rendez-vous précédent, et, chaque fois qu'elle le lui disait, il en ressentait une piqûre secrète. Puisqu'elle admirait ouvertement le courage de son frère et de son mari, puisqu'elle-même était résolue à prendre en femme vaillante sa part des fatigues et des dangers de la guerre, n'y avait-il pas une nuance de mépris inconscient dans cet amour qui se félicitait de l'oisive sécurité de l'aimé?

Le lendemain, il dit à Argensola, qui n'ignorait rien de sa liaison avec Marguerite :

— Il me semble que nous sommes dans une situation fausse, sans que je discerne clairement la raison de notre mésintelligence. A-t-elle recommencé à aimer son mari sans le savoir elle-même? Peut-être. En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'elle ne m'aime plus comme auparavant.

Cependant les armées allemandes avaient envahi la Belgique, et ce crime avait arraché au vieux Desnoyers des cris d'indignation. Selon lui, c'était la trahison la plus inouïe qui eût été jamais enregistrée par l'histoire. Quand il se souvenait que, dans les premiers jours, il avait rejeté sur les patriotes exaltés de son propre pays la responsabilité de la guerre, il avait honte de son injuste erreur. Ah ! quelle perfidie méthodiquement préparée pendant des années ! Les récits de pil-

lages, d'incendies, de massacres le faisaient frémir et grincer des dents. Toutes ces horreurs d'une guerre d'épouvante appelaient vengeance, et il affirmait avec force que la vengeance ne manquerait pas. L'atrocité même des événements lui inspirait un étrange optimisme, fondé sur la foi instinctive en la justice : il n'était pas possible que de pareilles horreurs demeurassent impunies.

— L'invasion de la Belgique est une abominable félonie, — disait-il. — Et toujours une félonie a disqualifié son auteur.

Il disait cela avec conviction, comme si la guerre eût été un duel où le traître, mis au ban des bonnêtes gens, se voit dans l'impossibilité de continuer ses forfaits.

L'héroïque résistance des Belges le confirma dans ses chimères et lui inspira de vaines espérances. Les Belges lui parurent des hommes surnaturels, destinés aux plus merveilleuses prouesses. Pendant quelques jours, Liége fut pour lui une ville sainte contre les remparts de laquelle se briserait toute la puissance germanique. Puis, quand Liége eut succombé, sa foi inébranlable s'accrocha à une autre illusion : il y avait dans l'intérieur du pays beaucoup de Liéges ; les Allemands pouvaient avancer; la difficulté serait pour eux de ressortir. La reddition de Bruxelles ne lui donna aucune inquiétude : c'était une ville ouverte dont l'abandon était prévu, et les Belges n'en défendraient que mieux Anvers. L'avance des Allemands vers la frontière française ne l'alarma pas davantage : l'envahisseur trouverait bientôt à qui parler; les armées françaises étaient dans l'Est, c'est-à dire à l'endroit où elles devaient être, sur la véritable frontière, à la porte de la maison. Mais cet ennemi, lâche et perfide, au lieu d'attaquer de face, avait attaqué par derrière en escaladant les murs comme un voleur. Une pareille traîtrise ne lui servirait à rien : Joffre saurait lui barrer le passage. Déjà quelques troupes avaient été envoyées au secours de la Belgique, et elles auraient vite fait de régler le compte des Allemands. On les écraserait, ces bandits, pour qu'il ne leur fût plus possible de troubler la paix du monde ; et leur empereur aux moustaches en pointe, on l'exposerait dans une cage sur la place de la Concorde.

Chichi, encouragée par les propos paternels, renchérissait encore sur cet optimisme puéril. Une ardeur belliqueuse s'était emparée d'elle. Ah ! si les femmes pouvaient aller à la guerre ! Elle se voyait dans un régiment de dragons, chargeant l'ennemi en compagnie d'autres amazones aussi hardies et aussi belles qu'elle-même. Ou encore elle se figurait être un de ces chasseurs alpins qui, la carabine en bandoulière et l'alpenstock à la main, glissaient sur leurs longs skis dans les neiges des Vosges. Mais ensuite elle ne voulait plus être ni dragon, ni chasseur alpin ; elle rêvait de rencontrer le kaiser seul à seule et de lui planter dans la poitrine un petit poignard, cadeau de son grand-père ; cela fait, il lui semblait qu'elle entendait l'énorme soupir des millions de femmes délivrées, grâce à elle, de cet abominable cauchemar. Et sa furie vengeresse ne s'arrêtait pas en si beau chemin : elle poignardait aussi le prince héritier ; elle poignardait les généraux et les amiraux, elle aurait volontiers poignardé ses cousins les Hartrott : car ils étaient du côté des agresseurs, et, à ce titre, ils ne méritaient aucune pitié.

— Tais-toi donc ! — lui disait sa mère. — Tu es folle. Comment une jeune fille bien élevée peut-elle dire de pareilles sottises?

Lorsque le fiancé de Chichi, René Lacour, se présenta pour la première fois devant elle en uniforme, le lendemain du jour où il avait été mobilisé, elle lui fit un accueil enthousiaste, l'appela « son petit soldat de sucre » ; et, les jours suivants, elle fut fière de sortir dans la rue en compagnie de ce guerrier dont l'aspect était pourtant assez peu martial. Grand et blond, doux et souriant, René avait dans toute sa personne une délicatesse quasi féminine à laquelle l'habit militaire donnait un faux air de travesti. Par le fait, il n'était soldat qu'à moitié : car son illustre père, craignant que la guerre n'éteignît à jamais la dynastie des Lacour, si précieuse pour l'État, l'avait fait verser dans les services auxiliaires. En sa qualité d'élève de l'École centrale, René aurait pu être nommé sous-lieutenant; mais alors il aurait été obligé d'aller sur le front. Comme auxiliaire, il ne pouvait prétendre qu'au modeste titre de simple soldat et n'aurait à s'acquitter que de vulgaires besognes d'intendance, comme de compter des pains ou

de mettre en paquet des capotes; mais il ne sortirait pas de Paris.

Un jour, Marcel put apprécier à Paris même les horreurs de la guerre. Trois mille fugitifs belges étaient logés provisoirement dans un cirque, en attendant qu'on les envoyât dans les départements. Il alla les voir.

Le vestibule était encore tapissé des affiches des dernières représentations données avant la guerre; mais, dès que Marcel eut franchi la porte, il fut pris aux narines par un miasme de foule malade et misérable : à peu près l'odeur infecte que l'on respire dans un bagne ou dans un hôpital pauvre. Les gens qu'il trouva là semblaient affolés ou hébétés par la souffrance. L'affreux spectacle de l'invasion persistait dans leur mémoire, l'occupait tout entière, n'y laissait aucune place pour les événements qui avaient suivi. Ils voyaient encore l'irruption des hommes casqués dans leurs villages paisibles, les maisons flambant tout à coup, la soldatesque tirant sur les fuyards, les enfants aux poignets coupés, les femmes agonisant sous la brutalité des outrages, les nourrissons déchiquetés à coups de sabre dans leurs berceaux, les mères aux entrailles ouvertes, tous les sadismes de la bête humaine excitée par l'alcool et sûre de l'impunité. Quelques octogénaires racontaient, les larmes aux yeux, comment les soldats d'un peuple qui se prétend civilisé coupaient les seins des femmes pour les clouer aux portes, promenaient en guise de trophée un nouveau-né embroché à une baïonnette, fusillaient les vieux dans le fauteuil où leur douloureuse vieillesse les retenait immobiles, après les avoir torturés par de burlesques supplices.

Ils s'étaient sauvés sans savoir où ils allaient, poursuivis par l'incendie et la mitraille, fous de terreur, de même qu'au moyen âge les populations fuyaient devant les hordes des Huns et des Mongols ; et cet exode lamentable, ils l'avaient accompli au milieu de la nature en fête, dans le mois le plus riant de l'année, alors que la terre était dorée d'épis, alors que le ciel d'août resplendissait de joyeuse lumière et que les oiseaux célébraient par l'allégresse de leurs chants l'opulence des moissons. L'aspect des fugitifs entassés dans ce cirque portait témoignage contre l'atrocité du crime commis. Les bébés gémissaient comme des agneaux qui bêlent ; les hommes

regardaient autour d'eux d'un air égaré ; quelques femmes hurlaient comme des démentes. Dans la confusion de la fuite, les familles s'étaient dispersées. Une mère de cinq petits n'en avait plus qu'un. Des pères, demeurés seuls, pensaient avec angoisse à leur femme et à leurs enfants disparus. Les retrouveraient-ils jamais? Ces malheureux n'étaient-ils pas morts de fatigue et de faim?

Cependant la guerre avait réveillé le sentiment religieux chez nombre de personnes qui depuis longtemps n'avaient pas mis les pieds dans une église, et elle exaltait surtout la dévotion des femmes. Luisa ne se contentait plus d'entrer chaque matin à Saint-Honoré-d'Eylau, sa paroisse ; elle s'en allait jusqu'à la Madeleine, jusqu'à Notre-Dame, jusqu'au lointain Sacré-Cœur, sur la butte Montmartre. Avant même de lire dans les journaux les dépêches de la guerre, elle y cherchait un autre renseignement : — Où irait aujourd'hui Monseigneur Amette? — Et, sous les voûtes du temple favorisé de la visite de l'archevêque, elle unissait sa voix au chœur qui implorait une intervention divine : « Seigneur, sauvez la France ! » Les cérémonies religieuses devenaient aussi passionnées que des assemblées populaires ; les prédicateurs étaient des tribuns, et, parfois, l'enthousiasme patriotique coupait d'applaudissements les sermons. Quand Luisa revenait de l'office, elle était palpitante de foi et espérait du ciel un miracle semblable à celui par lequel sainte Geneviève avait chassé loin de Paris les hordes d'Attila.

Puis vinrent des jours où, à en juger d'après les apparences, il ne se passait plus rien d'extraordinaire. On ne trouvait dans les journaux que des anecdotes destinées à entretenir la confiance du public, et aucune nouvelle certaine n'y était publiée. Les communiqués du Gouvernement n'étaient que de la rhétorique vague et sonore. Dès lors, Marcel Desnoyers commença à s'inquiéter : son instinct d'homme pratique lui faisait deviner un péril. « Il y a quelque chose qui ne marche pas », se disait-il, soucieux.

La chute du ministère et la constitution d'un Gouvernement de défense nationale lui démontra la gravité de la situation, et il alla voir le sénateur Lacour. Celui-ci connais-

sait tous les ministres, et personne n'était mieux renseigné que lui.

— Oui, mon ami, — répondit le personnage aux questions anxieuses de Marcel, — nous avons subi de gros échecs à Morhange et à Charleroi, c'est-à-dire à l'Est et au Nord. Les Allemands vont envahir le territoire de la France. Mais notre armée est intacte et se retire en bon ordre. La fortune peut changer encore. C'est un grand malheur ; néanmoins tout n'est pas perdu.

On poussait activement les préparatifs de la défense de Paris, — un peu tard ! — Les forts s'armaient de nouveaux canons ; dans la zone de tir, les pioches des démolisseurs faisaient disparaître les maisonnettes élevées pendant les années de paix ; les ormes des avenues extérieures tombaient sous la hache, pour élargir l'horizon ; des barricades de sacs de terre et de troncs d'arbres obstruaient les portes des remparts. Beaucoup de curieux allaient dans la banlieue admirer les tranchées récemment ouvertes et les barrages de fils de fer barbelés. Le Bois de Boulogne s'emplissait de troupeaux ; et, autour des montagnes de fourrage sec, bœufs et brebis se groupaient sur les prairies de fin gazon. Le souci d'avoir des approvisionnements suffisants inquiétait une population qui gardait vif encore le souvenir des misères souffertes en 1870. D'une nuit à l'autre, l'éclairage des rues diminuait ; mais, par compensation, le ciel était continuellement rayé par les jets lumineux des réflecteurs. La crainte d'une agression aérienne augmentait encore les alarmes publiques ; les gens peureux parlaient des *zeppelins*, et, comme on exagère toujours les dangers inconnus, on attribuait à ces engins de guerre une puissance irrésistible.

Luisa étourdissait de ses terreurs son mari qui passait les journées à la réconforter, sans y réussir.

— Ils vont venir, Marcel, ils vont venir. Je ne vis plus... Notre fille... notre fille...

Mais Chichi riait des alarmes de sa mère, et, avec la belle audace de la jeunesse :

— Qu'ils viennent donc, ces coquins ! — s'écriait-elle. — Je ne serais pas fâchée de les voir en face !

Et elle faisait le geste de frapper, comme si elle avait tenu dans sa main le poignard vengeur.

Marcel finit par se fatiguer de cette situation et résolut d'envoyer sa femme et sa fille à Biarritz, où beaucoup de Sud-Américains s'étaient déjà rendus. Quant à lui, il avait décidé de rester à Paris, pour une raison dont il n'avait pas d'ailleurs la conscience très nette. Il s'imaginait n'y être retenu que par la curiosité; mais, au fond, il avait une honte confuse et inavouée de fuir une seconde fois devant l'ennemi. Sa femme essaya bien de l'emmener avec elle : depuis bientôt trente années de mariage, ils ne s'étaient pas séparés une seule fois ! Mais il déclara sa volonté sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Jules, pour ne pas s'éloigner de Marguerite, s'obstina aussi à demeurer dans la capitale.

Bref, un beau matin, Luisa et Chichi s'embarquèrent seules, dans une grande automobile, à destination de la Côte d'Argent : la première, navrée de laisser à Paris son mari et son fils; la seconde, réjouie de voyager en pays nouveau pour elle et de visiter une des plages les plus à la mode.

VI

EN RETRAITE

Après ce départ, Marcel fut d'abord un peu désorienté par sa solitude. Les salles désertes de son appartement lui semblaient énormes et pleines d'un silence d'autant plus profond que tous les autres appartements du luxueux immeuble étaient vides comme le sien. Ces appartements avaient pour locataires, soit des étrangers qui s'étaient discrètement éloignés de Paris, soit des Français qui, surpris par la guerre, étaient demeurés dans leurs domaines de la province.

D'ailleurs il était satisfait de la résolution qu'il avait prise. L'absence des siens, en le rassurant, lui avait rendu presque tout son optimisme. « Non, ils ne viendront pas à Paris », se répétait-il vingt fois par jour. Et il ajoutait mentalement : « Au surplus, s'ils y viennent, je n'ai pas peur : je suis encore bon pour faire le coup de feu dans une tranchée. » Il lui sem-

blait que cette velléité de faire le coup de feu réparait dans une certaine mesure la honte de la fuite en Amérique.

Dans ses promenades à travers Paris, il rencontrait des bandes de réfugiés. C'étaient des habitants du Nord et de l'Est qui avaient fui devant l'invasion. Cette multitude douloureuse ne savait où aller, n'avait d'autre ressource que la charité publique; et elle racontait mille horreurs commises par les Allemands dans les pays envahis : fusillements, assassinats, vols autorisés par les chefs, pillages exécutés par ordre supérieur, maisons et villages incendiés. Ces récits lui remuaient le cœur et faisaient naître peu à peu dans son esprit une idée naïve, mais généreuse : le devoir des riches, des propriétaires qui possédaient de grands biens dans les provinces menacées, n'était-il pas d'être présents sur leurs terres pour soutenir le moral des populations, pour les aider de leurs conseils et de leur argent, pour tâcher de les protéger, lorsque l'ennemi arriverait? Et ce devoir s'imposait à lui-même d'une façon d'autant plus impérieuse qu'il lui semblait avoir moins de danger personnel à courir : devenu quasi Argentin, il serait considéré par les chefs militaires comme un neutre; à ce titre, il pourrait faire respecter son château, et les paysans du village et des alentours y trouveraient, le cas échéant, un refuge. Dès lors, le projet de se rendre à Villefranche lui hanta l'esprit.

Cependant chaque jour apportait un flot de mauvaises nouvelles. Les journaux ne disaient pas grand'chose; le Gouvernement ne parlait qu'en termes obscurs, qui inquiétaient sans renseigner. Toutefois la triste vérité s'ébruitait, répandue sourdement par les alarmistes et par les espions demeurés dans Paris. On se communiquait à l'oreille les bruits sinistres : « Ils ont passé la frontière... Ils sont à Lille... » Et le fait est que les Allemands avançaient avec une effrayante rapidité.

Anglais et Français reculaient devant le mouvement enveloppant des envahisseurs. Quelques-uns s'attendaient à un nouveau Sedan! Pour se rendre compte de l'avance de l'ennemi, il suffisait d'aller à la gare du Nord : chaque vingt-quatre heures, on y constatait le rétrécissement du rayon dans lequel circulaient les trains. Des avis annonçaient qu'on ne délivrait plus de billets pour telles et telles localités du réseau, et cela signifiait qu'elles étaient tombées au pouvoir de l'en-

nemi. Le rapetissement du territoire national s'accomplissait avec une régularité méthodique, à raison d'une quarantaine de kilomètres par jour, de sorte que, montre en main, on pouvait prédire l'heure à laquelle les premiers uhlans salueraient de leurs lances l'apparition de la Tour Eiffel.

Ce fut à ce moment d'universelle angoisse que Marcel retourna chez son ami Lacour pour lui adresser la plus extraordinaire des requêtes : il voulait aller tout de suite à son château de Villefranche, et il priait le sénateur de lui obtenir les papiers nécessaires.

— Vous êtes fou ! — s'écria le personnage qui ne pouvait en croire ses oreilles. — Sortir de Paris, oui ; mais pour aller vers le Sud, et non vers l'Est ! Je vous le dis sous le sceau du secret : d'un moment à l'autre tout le monde partira, président de la République, ministres, Chambres. Nous nous installerons à Bordeaux, comme en 1870. Nous savons mal ce qui se passe ; mais toutes les nouvelles sont mauvaises. L'armée reste solide, intacte ; mais elle se retire, cède à chaque instant du terrain. Croyez-moi : ce que vous avez de mieux à faire, c'est de quitter Paris avec nous. Gallieni défendra la capitale ; mais la défense sera difficile. D'ailleurs, même si Paris succombe, la France ne succombera point pour cela. S'il est nécessaire, nous continuerons la guerre jusqu'à la frontière d'Espagne. Ah ! tout cela est triste, bien triste !

Marcel hocha la tête. Ce qu'il voulait, c'était se rendre à son château de Villefranche.

— Mais on vous fera prisonnier ! — objecta Lacour. — On vous tuera peut-être !

L'obstination de Marcel triompha des objections de son ami. Ce n'était point le moment des longues discussions, et chacun devait songer à son propre sort. Le sénateur finit donc par céder au désir de Marcel et lui obtint l'autorisation de partir la nuit même, par un train militaire qui se dirigeait vers la Champagne.

Ce voyage permit à Marcel de voir le trafic extraordinaire que la guerre avait développé sur les voies ferrées. Son train mit quatorze heures pour franchir une distance qui, en temps normal, n'exigeait que deux heures.

Aux stations de quelque importance, toutes les voies étaient

occupées par des rames de wagons. Les machines sous pression sifflaient, impatientes de partir. Les soldats hésitaient devant les différents trains, se trompaient, descendaient d'un wagon pour remonter dans un autre. Les employés, calmes, mais visiblement fatigués, allaient de côté et d'autre pour renseigner les hommes, pour leur donner des explications, pour faire charger des montagnes de colis. Dans le train qui portait Marcel, les territoriaux dormaient, accoutumés à la monotonie du service d'escorte. Les soldats chargés des chevaux ouvraient les portes à coulisse et s'asseyaient sur le plancher du vagon, les jambes pendantes. La nuit, le train marchait avec lenteur à travers les campagnes obscures, s'arrêtait devant les signaux rouges et avertissait de sa présence par de longs sifflets. Dans quelques stations, il y avait des jeunes filles vêtues de blanc, avec des cocardes et de petits drapeaux épinglés sur la poitrine. Jour et nuit elles étaient là, se remplaçant à tour de rôle, de sorte qu'aucun train ne passait sans recevoir leur visite. Dans des corbeilles ou sur des plateaux, elles offraient aux soldats du pain, du chocolat, des fruits. Beaucoup d'entre eux, rassasiés, refusaient en remerciant ; mais les jeunes filles se montraient si tristes de ce refus qu'ils finissaient par céder à leur insistance.

Marcel passa une grande partie de la nuit à causer avec ses compagnons de voyage. Les officiers n'avaient que des renseignements vagues sur le lieu où ils pourraient rencontrer leur régiment. D'un jour à l'autre, les opérations de la guerre modifiaient les positions des troupes. Mais, fidèles à leur devoir, ils se portaient vers le front, désireux d'arriver assez tôt pour le combat décisif. Le chef de l'escorte, qui avait déjà fait plusieurs voyages, était le seul qui se rendît bien compte de la retraite : à chaque nouveau voyage, le parcours se raccourcissait. Tout le monde était déconcerté. Pourquoi se retirait-on? Quoique l'armée eût éprouvé des revers, elle était intacte, et, selon l'opinion commune, elle aurait dû chercher sa revanche. La retraite laissait à l'ennemi le chemin libre. Quinze jours auparavant, ces mêmes hommes discutaient dans leurs garnisons sur la région de la Belgique où l'ennemi recevrait le coup mortel et sur le point de la frontière par où les Français victorieux envahiraient l'Allemagne.

Toutefois, la déception n'engendrait aucun découragement. Une espérance confuse, mais ferme, dominait les incertitudes : le généralissime était le seul qui possédât le secret des opérations. Ce chef grave et tranquille finirait par tout arranger. Personne n'avait le droit de douter de la fortune. Joffre était de ceux qui disent toujours le dernier mot.

Marcel descendit du train à l'aube.

— Bonne chance, messieurs !

Il serra la main de ces braves gens, qui peut-être allaient à la mort. Le train se remit en marche, et Marcel se trouva seul dans la gare, à l'embranchement de la ligne d'intérêt local qui desservait Villefranche; mais, faute de personnel, le service était suspendu sur cette petite ligne, dont les employés avaient été affectés aux grandes lignes pour les transports de guerre. De cette gare à Villefranche, il y avait encore quinze kilomètres. Malgré les offres les plus généreuses, le millionnaire ne put trouver une simple charrette pour achever son voyage : la mobilisation s'était approprié la plupart des véhicules et des bêtes de trait, et le reste avait été emmené par les fugitifs. Force lui fut donc d'entreprendre le trajet à pied, et, malgré son âge, il se mit en route.

Le chemin blanc, droit, poudreux, traversait une plaine qui semblait s'étendre à l'infini. Quelques bouquets d'arbres, quelques haies vives, les toits de quelques fermes rompaient à peine la monotonie du paysage. Les champs étaient couverts des chaumes de la moisson récemment fauchée. Les meules bossuaient le sol de leurs cônes roux, qui commençaient à prendre un ton d'or bruni. Les oiseaux voletaient dans les buissons emperlés par la rosée du matin.

Marcel chemina toute la matinée. La route était tachetée de points mouvants qui, de loin, ressemblaient à des files de fourmis. Ces gens allaient tous dans la direction contraire à la sienne ; ils fuyaient vers le sud, et, lorsqu'ils croisaient ce citadin bien chaussé, qui marchait la canne à la main et le chapeau de paille sur la tête, ils faisaient un geste de surprise et s'imaginaient que c'était quelque fonctionnaire, quelque envoyé du Gouvernement qui venait inspecter le pays d'où la terreur les obligeait à fuir.

Vers midi, dans une auberge située au bord de la route,

Marcel put trouver un morceau de pain, du fromage et une bouteille de vin blanc. L'aubergiste était parti à la guerre, et sa femme, malade et alitée, gémissait. Sur le pas de la porte, une vieille presque sourde, — la grand'mère entourée de ses petits-enfants, — regardait ce défilé de fugitifs qui durait depuis trois jours.

— Pourquoi fuient-ils, monsieur? — dit-elle au voyageur. — La guerre ne concerne que les soldats. Nous autres paysans, nous ne faisons de mal à personne et nous n'avons rien à craindre.

Quatre heures plus tard, à la descente de l'une des collines boisées qui bordent la vallée de la Marne, Marcel aperçut enfin les toits de Villefranche groupés autour de l'église, et, un peu à l'écart, surgissant d'entre les arbres, les capuchons d'ardoise qui coiffaient les tours de son château.

Les rues du village étaient désertes. Autour de la place, quelques femmes se tenaient assises comme dans les paisibles après-midi des étés précédents. La moitié de la population s'était sauvée ; l'autre moitié était restée, par routine casanière et par aveugle optimisme. Si les Prussiens venaient, que pourraient-ils leur faire? Les habitants se soumettraient à leurs ordres, ne tenteraient aucune résistance. On ne châtie pas des gens qui obéissent. Les maisons du village avaient été construites par leurs pères, par leurs ancêtres, et tout valait mieux que d'abandonner des demeures d'où eux-mêmes n'étaient jamais sortis. Les femmes observèrent l'arrivant avec surprise.

Sur la place, Marcel vit un groupe formé du maire et des notables. Comme les femmes, ils regardèrent avec surprise le propriétaire du château. C'était pour eux la plus inattendue des apparitions. Un sourire bienveillant, un regard sympathique accueillirent ce Parisien qui venait les rejoindre et partager leur sort. Depuis longtemps Marcel vivait en assez mauvais termes avec les habitants du village ; car il défendait ses droits avec âpreté, ne tolérait ni la maraude dans ses champs ni le pâtis dans ses bois. A plusieurs reprises, il avait menacé de procès et de prison quelques douzaines de délinquants. Ses ennemis, soutenus par la municipalité, avaient répondu à ces menaces en laissant le bétail envahir les cultures du château,

en tuant le gibier, en adressant au préfet et au député de la circonscription des plaintes contre le châtelain. Ses démêlés avec la commune l'avaient rapproché du curé, qui vivait en hostilité ouverte avec le maire; mais l'Église ne lui avait pas été beaucoup plus profitable que l'État. Le curé, ventru et débonnaire, ne perdait aucune occasion de soutirer à Marcel des aumônes pour les pauvres ; mais, le cas échéant, il avait la charitable audace de parler en faveur de ses ouailles, d'excuser les braconniers, de trouver même des circonstances atténuantes aux maraudeurs qui, en hiver, volaient le bois du parc et, en été, les fruits du jardin. Or Marcel eut la stupéfaction de voir le curé, qui à ce moment-là sortait du presbytère, saluer le maire au passage avec un sourire cordial. Ces deux hommes s'étaient rencontrés le 1er août au pied du clocher, dont la cloche sonnait le tocsin pour annoncer la mobilisation aux hommes qui étaient dans les champs; et, par instinct, sans trop savoir pourquoi, ces vieux ennemis s'étaient serré la main avec cordialité. Il n'y avait plus que des Français.

Arrivé au château, Marcel eut le sentiment de n'avoir pas perdu sa peine. Jamais son parc ne lui avait semblé si grand, si majestueux qu'en cet après-midi d'été; jamais les cygnes n'avaient promené avec tant de grâce sur le miroir d'eau leur image double ; jamais l'édifice lui-même, dans son enceinte de fossés, n'avait eu un aspect aussi seigneurial. Mais la mobilisation avait fait d'énormes vides dans les écuries, dons les étables, et presque tout le personnel manquait. Le régisseur et la plupart des domestiques étaient à l'armée ; il ne restait que le concierge, homme d'une cinquantaine d'années, malade de la poitrine, avec sa femme et sa fille qui prenaient soin des quelques vaches demeurées à la ferme.

Après une nuit de bon sommeil qui lui fit oublier la fatigue de la veille, le châtelain passa la matinée à visiter les prairies artificielles qu'il avait créées dans son parc, derrière un rideau d'arbres. Il eut le regret de voir que ces prairies manquaient d'eau, et il essaya d'ouvrir une vanne pour arroser la luzerne qui commençait à sécher. Puis, il fit un tour dans les vignes qui déployaient les masses de leurs pampres sur les rangées d'échalas et montraient entre les feuilles le violet encore

pâle de leurs grappes mûrissantes. Tout était si tranquille que Marcel sentait son optimisme renaître et oubliait presque les horreurs de la guerre.

Mais, dans l'après-dîner, un mouvement soudain se produisit au village, et Georgette, la fille du concierge, vint dire qu'il passait dans la grande rue beaucoup de soldats français et d'automobiles militaires. C'étaient des camions réquisitionnés qui conservaient sous une couche de poussière et de boue durcie les adresses des commerçants auxquels ils avaient appartenu ; et, parmi ces véhicules industriels, il y avait aussi d'autres voitures provenant d'un service public : les grands autobus de Paris, qui portaient encore l'indication des trajets auxquels ils avaient été affectés, *Madeleine-Bastille*, *Passy-Bourse*, etc. Marcel les regarda comme on regarde de vieux amis reconnus au milieu d'une foule. Peut-être avait-il voyagé maintes fois dans telle ou telle de ces voitures déteintes, vieillies par vingt jours de service incessant, aux tôles gondolées, aux ferrures tordues, qui grinçaient de toute leur carcasse disjointe et qui étaient trouées comme des cribles.

Certains véhicules avaient pour marques distinctives des cercles blancs marqués d'une croix rouge au centre ; sur d'autres, on lisait des lettres et des chiffres qu'il était impossible de comprendre, quand on n'était pas initié aux secrets de l'administration militaire. Et tous ces véhicules, qui n'avaient en bon état que leurs moteurs, transportaient des soldats, quantité de soldats qui avaient des bandages à la tête ou aux jambes, — blessés aux visages pâles que la barbe poussée rendait encore plus tragiques, aux yeux de fièvre qui regardaient fixement, aux bouches que semblait tenir ouvertes la plainte immobilisée de la douleur. — Des médecins et des infirmiers occupaient plusieurs voitures de ce convoi et quelques pelotons de cavaliers l'escortaient. Les voitures n'avançaient que très lentement, et, dans les intervalles qui les séparaient les unes des autres, des bandes de soldats qui avaient déboutonné leur capote ou qui la portaient jetée sur l'épaule faisaient route pédestrement. Eux aussi étaient des blessés, mais qui, assez valides pour marcher, plaisantaient et chantaient, les uns avec un bras en écharpe sur la poitrine,

d'autres avec le front ou la nuque enveloppés de linges sur lesquels le suintement du sang mettait des taches rougeâtres.

Marcel voulut faire quelque chose pour ces pauvres gens. Mais à peine avait-il commencé à leur distribuer des pains et des bouteilles de vin, un major accourut et lui reprocha cette libéralité comme un crime : cela pouvait être fatal aux blessés. Il resta donc sur le bord de la route, impuissant et triste, à suivre des yeux ce défilé de nobles souffrances.

A la nuit tombante, ce furent des centaines de camions qui passèrent, les uns fermés hermétiquement, avec la prudence qui s'impose pour les matières explosives, les autres chargés de ballots et de caisses qui exhalaient une fade odeur de nourriture. Puis ce furent de grands troupeaux de bœufs, qui s'arrêtaient avec des remous aux endroits où le chemin se rétrécissait, et qui se décidaient enfin à passer sous le bâton et aux cris des pâtres coiffés de képis.

Marcel, tourmenté par ses pensées, ne ferma pas l'œil de la nuit. Cela, c'était la retraite dont on parlait à Paris, mais à laquelle beaucoup de gens refusaient de croire : la retraite déjà poussée si loin et qui continuait plus loin encore son mouvement rétrograde, sans que personne pût dire l'endroit où elle prendrait fin.

A l'aube, il s'endormit de fatigue et ne se réveilla que très tard dans la matinée. Son premier regard fut pour la route. Il la vit encombrée d'hommes et de chevaux; mais, cette fois, les hommes armés de fusils formaient des bataillons, et ce que les chevaux traînaient, c'était de l'artillerie.

Hélas ! ces troupes étaient de celles qu'il avait vues naguère partir de Paris, mais combien changées d'aspect ! Les capotes bleues s'étaient converties en nippes loqueteuses et jaunâtres ; les pantalons rouges avaient pris une teinte délavée de brique mal cuite ; les chaussures étaient des mottes de boue. Les visages avaient une expression farouche sous les ruisseaux de poussière et de sueur qui en accusaient toutes les rides et toutes les cavités, avec ces barbes hirsutes dont des poils étaient raides comme des épingles, avec cet air de lassitude qui révélait l'immense désir de faire halte, de s'arrêter là définitivement, d'y tuer ou d'y mourir sur place. Et pourtant ces soldats marchaient, marchaient toujours. Certaines étapes

avaient duré trente heures. L'ennemi les suivait pas à pas, et l'ordre était de se retirer sans repos ni trêve, de se dérober par la rapidité des pieds au mouvement enveloppant que tentait l'envahisseur. Les chefs devinaient l'état d'âme de leurs hommes : ils pouvaient exiger d'eux le sacrifice de la vie; mais il était bien plus dur de leur ordonner de marcher jour et nuit dans une fuite interminable, alors que ces hommes ne se considéraient pas comme battus, alors qu'ils sentaient gronder en eux la colère furieuse, mère de l'héroïsme. Les regards désespérés des soldats cherchaient l'officier le plus voisin, le capitaine, le colonel. On n'en pouvait plus ! Une marche énorme, exténuante, en si peu de jours! Et pourquoi? Les supérieurs n'en savaient pas plus que les inférieurs; mais leurs yeux semblaient répondre : « Courage ! Encore un effort ! Cela va bientôt finir ! »

Les bêtes, vigoureuses, mais dépourvues d'imagination, étaient moins résistantes que les hommes. Leur aspect faisait pitié. Était-il possible que ce fussent les mêmes chevaux musclés et lustrés que Marcel avait vus à Paris dans les premiers jours du mois d'août? Une campagne de trois semaines les avait vieillis et fourbus. Leurs regards troubles semblaient implorer la compassion. Ils étaient si maigres que les arêtes de leurs os ressortaient et que leurs yeux en paraissaient plus gros. Les harnais, en se déplaçant dans la marche, laissaient voir des touffes de poils arrachés, des plaies saignantes. Quelques-uns, à bout de forces, s'écroulaient tout à coup, morts de fatigue. Alors les artilleurs les dépouillaient rapidement de leurs harnais et les roulaient sur le bord du chemin, pour que les cadavres ne gênassent point la circulation ; et les pauvres bêtes restaient là dans leur nudité squelettique, les pattes rigides, semblant épier de leurs yeux vitreux et fixes les premières mouches qu'attirerait leur triste charogne.

Les canons peints en gris, les affûts, les caissons, Marcel avait vu tout cela propre et luisant, grâce aux soins que, depuis les âges les plus reculés, l'homme a toujours pris de ses armes, soins plus minutieux même que ceux que la femme prend des objets domestiques. A présent, par l'usure d'un emploi excessif, par la dégradation que produit une

inévitable négligence, tout cela était sale et flétri : les roues déformées extérieurement par la fange, le métal obscurci par les vapeurs des détonations, la peinture maculée de taches d'humidité ou enlevée par des accrocs.

Dans les espaces qui parfois restaient libres entre une batterie et un régiment, des paysans se hâtaient, hordes misérables que l'invasion chassait devant elle, villages entiers qui s'étaient mis en route pour suivre l'armée dans sa retraite. L'arrivée d'un nouveau régiment ou d'une nouvelle batterie les obligeait à quitter le chemin et à continuer leur pérégrination dans les champs. Mais, dès qu'un intervalle se reproduisait dans le défilé des troupes, ils encombraient de nouveau la chaussée blanche et unie. Il y avait des hommes qui poussaient de petites charrettes sur lesquelles étaient entassées des pyramides de meubles ; des femmes qui avaient dans leurs bras de jeunes enfants ; des grands-pères qui portaient sur les épaules des bébés ; des vieux endoloris qui ne pouvaient se traîner qu'avec un bâton ; des vieilles qui avaient des grappes de mioches accrochés à leurs jupes; d'autres vieilles, ridées et immobiles comme des momies, que l'on charriait sur des voitures à bras.

Désormais personne ne s'opposa plus à la libéralité du châtelain, dont la cave déborda sur la route. Aux tonneaux de la dernière vendange, roulés devant la grille, les soldats emplissaient sous le jet rouge la tasse de métal décrochée de leur ceinture. Marcel contemplait avec satisfaction les effets de sa munificence : le sourire reparaissait sur les visages ; la plaisanterie française courait de rang en rang. Lorsque les soldats s'éloignaient, ils entonnaient une chanson.

A mesure que le soir approchait, les troupes semblaient de plus en plus épuisées. Ce qui défilait maintenant, c'étaient les traînards, dont les pieds à vif ensanglantaient les brodequins. Quelques-uns s'étaient débarrassés de cette gaine torturante et marchaient pieds nus, avec leurs lourdes chaussures pendues à l'épaule. Mais tous, malgré la fatigue mortelle, conservaient leurs armes et leurs cartouches, pensant à l'ennemi qui les suivait.

La seconde nuit que le millionnaire passa dans son lit de parade à colonnes et à panaches, — un lit qui, selon la

déclaration des vendeurs, avait appartenu à Henri IV, — fut encore une mauvaise nuit. Obsédé par les images de l'incompréhensible retraite, il croyait voir et entendre toujours le torrent des soldats, des canons, des équipages. Mais, par le fait, le passage des troupes avait presque cessé. De temps à autre défilaient bien encore un bataillon, une batterie, un peloton de cavaliers : c'étaient les derniers éléments de l'arrière-garde qui avait pris position près du village pour couvrir la retraite.

Le lendemain matin, lorsque Marcel descendit à Villefranche, ce fut à peine s'il y vit des soldats. Il ne restait qu'un escadron de dragons qui battaient les bois à droite et à gauche de la route et qui ramassaient les retardataires. Le châtelain alla jusqu'à l'entrée du village, y trouva une barricade, faite de voitures et de meubles, qui obstruait la chaussée. Quelques dragons la gardaient, pied à terre et carabine au poing, surveillant le ruban blanc de la route qui montait entre deux collines couvertes d'arbres. Par instants résonnaient des coups de fusil isolés, semblables à des coups de fouet. « Ce sont les nôtres », disaient les dragons. En effet, c'étaient les derniers coureurs de l'arrière-garde qui tiraillaient contre des reconnaissances de uhlans. La cavalerie avait ordre de conserver le contact avec l'ennemi, de lui opposer une résistance continuelle et de repousser les détachements allemands qui chercheraient à s'infiltrer le long des colonnes.

Marcel considéra avec une profonde pitié les éclopés qui trimaient encore sur la route. Ils ne marchaient pas, ils se traînaient, avec la ferme volonté d'avancer, mais trahis par leurs jambes molles, par leurs pieds en sang. Ils s'asseyaient une minute au bord du chemin, harassés, agonisant de lassitude, pour respirer un peu sans avoir la poitrine écrasée par le poids du sac, pour délivrer un instant leurs pieds de l'étau de la chaussure ; et, quand ils voulaient repartir, il leur était impossible de se remettre debout : la courbature leur ankylosait tout le corps, les mettait dans un état semblable à la catalepsie. Les dragons, revolver en main, étaient obligés de recourir à la menace pour les tirer de cette mortelle torpeur. Seule la certitude de l'approche de l'ennemi avait le pouvoir de rendre momentanément un peu de force à ces pauvres diables,

qui réussissaient enfin à se dresser sur leurs jambes flageolantes, et qui se remettaient à marcher en s'appuyant sur leur fusil comme sur un bâton.

Villefranche était devenu presque désert. La nuit précédente, une partie des habitants s'étaient enfuis ; mais le maire et le curé étaient demeurés à leur poste. Le fonctionnaire municipal, réconcilié avec le châtelain, s'approcha de celui-ci afin de lui donner une nouvelle : « Le génie minait le pont sur la Marne, à la sortie du village ; mais pour le faire sauter, on attendait que les dragons se fussent retirés sur l'autre rive. Dans le cas où M. Desnoyers aurait l'intention de partir, il en avait encore le temps. » Marcel remercia le maire de l'avis, mais déclara que son intention était de rester.

Les derniers groupes de dragons, sortis de divers points du bois, arrivaient par la route. Ils avaient mis leurs chevaux au pas, comme s'ils reculaient à regret. Ils regardaient souvent en arrière, prêts à faire halte et à tirer. Ceux qui gardaient la barricade étaient déjà en selle. L'escadron se reforma, les commandements des officiers retentirent, et un trot vif, accompagné d'un cliquetis métallique, emporta rapidement ces hommes vers le gros de la colonne.

Marcel demeura près de la barricade, dans une solitude et dans un silence aussi profonds que si le monde se fût soudain dépeuplé. Deux chiens, abandonnés par leurs maîtres dont ils ne pouvaient retrouver la piste sur ce sol piétiné et bouleversé par le passage de milliers d'hommes et de voitures, rôdaient et flairaient autour du châtelain, comme pour implorer sa protection. Un chat famélique épiait les moineaux qui recommençaient à s'ébattre et à picorer le crottin laissé par les chevaux des dragons sur la route. Une poule sans propriétaire, qui jusqu'alors s'était tenue cachée sous un auvent, vint à son tour disputer ce festin à la marmaille aérienne. Le silence faisait renaître le murmure de la feuillée, le bourdonnement des insectes, la respiration du sol brûlé par le soleil, tous les bruits de la nature qui s'étaient assoupis craintivement au passage des hommes d'armes.

Tout à coup, Marcel remarqua quelque chose qui remuait à l'extrémité de la route, sur le haut de la colline, à l'endroit

où le ruban blanc touchait l'azur du ciel. C'étaient deux hommes à cheval, si petits qu'ils avaient l'apparence de soldats de plomb échappés d'une boîte de jouets. Avec les jumelles qu'il avait apportées dans sa poche, il vit que ces cavaliers, vêtus de gris verdâtre, étaient armés de lances, et que leur casque était surmonté d'une sorte de plateau horizontal. C'était *eux*! Impossible de douter : il avait devant lui les premiers uhlans.

Pendant quelques minutes les cavaliers se tinrent immobiles, comme s'ils exploraient l'horizon. Ensuite, hors des sombres masses de végétation qui garnissaient les bords du chemin, d'autres sortirent, puis d'autres encore, qui bientôt formèrent un groupe et se mirent en marche sur la route blanche. Ils avançaient avec lenteur, à la façon de gens qui craignent des embuscades et qui observent tout ce qui les environne.

Marcel comprit qu'il était temps de se retirer et qu'il y aurait du danger pour lui à être surpris près de la barricade. Mais, au moment où il détournait les yeux du spectacle lointain, une vision inattendue s'offrit à lui, toute voisine. Une troupe de soldats français, à demi dissimulée par des rideaux d'arbres, s'approchait de la barricade. C'étaient des traînards à l'aspect lamentable, dans une pittoresque variété d'uniformes : fantassins, zouaves, dragons sans chevaux ; et, pêle-mêle avec eux, des gardes forestiers, des gendarmes appartenant à des communes qui avaient été avisées tardivement de la retraite. En tout, une cinquantaine d'hommes. Il y en avait de frais et de vigoureux, et il y en avait aussi qui ne tenaient debout que par un effort surhumain. Aucun de ces hommes n'avait jeté ses armes.

Ils marchaient en se retournant sans cesse pour surveiller la lente avance des uhlans. A la tête de cette troupe hétéroclite était un officier de gendarmerie, vieux et obèse, à la moustache hirsute, et dont les yeux, quoique voilés par de lourdes paupières, brillaient d'un éclat homicide. Comme ces gens passaient à côté de la barricade sans faire attention à l'indigène qui les regardait curieusement, une énorme détonation retentit, qui fit courir un frisson sur la campagne et dont les maisons tremblèrent.

— Qu'est-ce? — demanda alors l'officier à Marcel.

Celui-ci expliqua qu'on venait de faire sauter le pont. Un juron du chef accueillit ce renseignement ; mais la troupe qu'il commandait demeura indifférente, comme si elle avait perdu tout contact avec la réalité.

— Autant mourir ici qu'ailleurs ! — murmura l'officier. — Défendons la barricade.

La plupart des hommes se mirent en devoir d'exécuter avec une prompte obéissance cette décision qui les délivrait du supplice de marcher. Machinalement ils se postèrent aux endroits les mieux protégés de la barricade. L'officier allait d'un groupe à l'autre, donnait des ordres : « Ils ne feraient feu qu'au commandement. »

Marcel assistait à ces préparatifs, immobile de surprise, pensant plus au péril de sa propre situation ; et, lorsque l'officier lui cria rudement de fuir, il demeura en place, comme s'il n'avait pas entendu.

Les uhlans, persuadés que le village était abandonné, avaient pris le galop.

— Feu !

L'escadron s'arrêta net. Plusieurs uhlans roulèrent sur le sol ; quelques-uns se relevèrent, et, en se courbant pour offrir aux balles une moindre cible, essayèrent de sortir du chemin ; d'autres restèrent étendus sur le dos ou sur le ventre, les bras en avant. Les chevaux sans cavalier partirent à travers champs dans une course folle, les rênes traînantes, les flancs battus par les étriers. Après la brusque volte-face commandée aux survivants par la surprise et par la mort, l'escadron disparut, résorbé dans le sous-bois.

VII

PRÈS DE LA GROTTE SACRÉE

Tous les soirs, de quatre à cinq, avec la ponctualité d'une personne bien élevée qui ne se fait pas attendre, un aéro-

plane allemand venait survoler Paris et jeter des bombes. Cela ne produisait aucune terreur, et les parisiens acceptaient cette visite comme un spectacle extraordinaire et plein d'intérêt. Les aviateurs allemands avaient beau laisser tomber sur la ville des drapeaux ennemis accompagnés de messages ironiques où ils rendaient compte des échecs de l'armée française et des revers de l'offensive russe ; pour les Parisiens tout cela n'était que mensonges. Ils avaient beau lancer des obus qui brisaient des mansardes, tuaient ou blessaient des vieillards, des femmes, des enfants. « Ah ! les bandits ! » la foule criait en menaçant du poing le moucheron malfaisant, presque invisible à deux mille mètres de hauteur; puis elle courait de rue en rue pour le suivre du regard, ou s'immobilisait sur les places pour observer à loisir ses évolutions.

Argensola était un habitué de ce spectacle. Dès quatre heures, il arrivait sur la place de la Concorde, le nez en l'air et les yeux braqués vers le ciel, en compagnie de plusieurs badauds avec lesquels une curiosité commune l'avait mis en relations : à peu près comme les abonnés d'un théâtre qui, à force de se voir, finissent par se lier d'amitié. « Viendra-t-il? Ne viendra-t-il pas? » Les femmes étaient les plus impatientes, et quelques-unes avaient la face rouge et la poitrine haletante, pour s'être trop hâtées. Tout à coup éclatait un immense cri : « Le voilà ! » Et mille mains indiquaient un point vague à l'horizon. Les marchands ambulants offraient aux spectateurs toute sorte d'instruments d'optique, et les jumelles, les longues-vues se braquaient dans la direction signalée.

Pendant une heure, l'attaque aérienne se poursuivait, aussi acharnée qu'inutile. L'insecte ailé cherchait à s'approcher de la Tour Eiffel ; mais aussitôt des détonations éclataient à la base et les diverses plates-formes crachaient les furibondes crépitations de leurs mitrailleuses. Alors il virait au-dessus de la ville, et soudain la fusillade retentissait sur les toits et dans les rues. Chacun tirait : les locataires des étages supérieurs, les hommes de garde, les soldats anglais et belges qui se trouvaient de passage à Paris. On savait bien que ces coups de fusil ne servaient à rien ; mais on tirait tout de même, pour le plaisir de faire acte d'hostilité contre l'ennemi, ne fût-ce qu'en intention, et avec l'espérance qu'un caprice du hasard réalise-

rait peut-être un miracle. Le seul miracle était que les tireurs ne se tuassent pas les uns les autres et que les passants ne fussent pas blessés par des balles de provenance inconnue. Enfin le *taube*, fatigué d'évoluer, disparaissait. « Bon voyage ! grommelait Argensola. Celui de demain sera peut-être plus intéressant. »

Une autre distraction de l'Espagnol, aux heures de liberté que lui laissaient les visites des avions, c'était de rôder au quai d'Orsay et d'y regarder la foule des voyageurs qui sortaient de Paris. La révélation soudaine de la vérité après les illusions créées par l'optimisme du Gouvernement, la certitude de l'approche des armées allemandes que, la semaine précédente, beaucoup de gens croyaient en pleine déroute, ces *taubes* qui volaient sur la capitale, la mystérieuse menace des *zeppelins*, affolaient une partie de la population. Les gares, occupées militairement, ne recevaient que ceux qui avaient pris d'avance un billet, et maintes personnes attendaient pendant des jours entiers leur tour de départ. Les plus pressés commençaient leur voyage à pied ou en voiture, pour être plus tôt sortis, et les chemins étaient noirs de gens, de charrettes, de landaus et d'automobiles.

Argensola considérait cette fugue avec sérénité. Lui, il était de ceux qui restaient. Il avait admiré certains hommes parce qu'ils avaient été présents au siège de Paris, en 1870, et il était heureux que sa bonne fortune lui procurât la chance d'assister à un nouveau drame plus curieux encore. La seule chose qui le contrariât, c'était l'air distrait de ceux auxquels il faisait part de ses observations et de ses informations. Il rentrait à l'atelier avec une abondante récolte de nouvelles qu'il communiquait à Jules avec un empressement fébrile, et celui-ci l'écoutait à peine. Le bohème s'étonnait de cette indifférence et reprochait mentalement au « peintre d'âmes » de n'avoir pas le sens des grands drames historiques.

Jules avait alors des soucis personnels qui l'empêchaient de se passionner pour l'histoire des nations. Il avait reçu de Marguerite quelques lignes tracées à la hâte, et ces lignes lui avaient apporté la plus désagréable des surprises. « Elle s'en allait. Elle quittait Paris à l'instant même, en compagnie de sa mère. Elle lui disait adieu. » C'était tout. Un tel

laconisme avait beaucoup inquiété Jules. Pourquoi ne lui faisait-elle pas savoir le lieu où elle se rendait? Il est vrai que la panique fait oublier bien des choses ; mais il n'en était pas moins étrange qu'elle eût négligé de lui donner son adresse.

Pour tirer la situation au clair, Jules n'hésita pas à faire une démarche qu'elle lui avait toujours interdite : il alla chez elle. La concierge, dont la loquacité naturelle avait été mise à une rude épreuve par le départ de tous les locataires, ne se fit pas prier pour dire à l'amoureux tout ce qu'elle savait ; mais d'ailleurs elle savait peu de chose. Marguerite et sa mère étaient parties la veille par la gare d'Orléans ; elles avaient dû fuir vers le Midi, comme la plupart des gens riches ; mais elles n'avaient pas dit l'endroit où elles se proposaient de faire séjour. La concierge avait cru comprendre en outre que quelqu'un de la famille avait été blessé, mais elle ignorait qui : c'était peut-être le fils de la vieille dame.

Ces renseignements, quoique vagues, suffirent pour inspirer à Jules une résolution. Elle n'avait pas voulu lui donner son adresse? Eh bien, c'était une raison de plus pour qu'il désirât connaître le véritable motif de ce départ quasi clandestin. Il irait donc chercher Marguerite dans le Midi, où il n'aurait probablement pas grand'peine à la découvrir : car les villes où se réfugiaient les gens riches n'étaient pas nombreuses, et il y rencontrerait certainement des amis qui pourraient le diriger dans ses recherches.

Outre cette raison principale, Jules en avait une autre pour quitter Paris. La solitude où il vivait depuis le départ de sa famille lui était à charge, lui inspirait même des sentiments qui ressemblaient un peu à du remords. Ce jour-là, dans l'après-midi, après avoir causé avec la concierge de Marguerite, il avait croisé sur le boulevard un homme d'un certain âge, membre de son cercle d'escrime, et il lui avait demandé des nouvelles de leurs camarades.

— Qu'est devenu un tel?

— Il a été blessé en Lorraine ; il est dans un hôpital, à Toulouse.

— Et un tel?

— Il a été tué dans les Vosges.

— Et un tel?

— Il a disparu à Charleroi.

Ce dénombrement de victimes héroïques avait duré longtemps. Ceux qui vivaient encore continuaient à réaliser des prouesses. Plusieurs membres du cercle, étrangers d'origine, Polonais, Anglais résidant à Paris, Américains des Républiques du Sud, venaient de s'enrôler comme volontaires. « Le cercle, lui avait dit son collègue, pouvait être fier de cette jeunesse qui s'exerçait aux armes pendant la paix : tous étaient sur le front et y exposaient leur vie. »

Ces paroles avaient gêné Jules, lui avaient fait détourner les yeux, par crainte de rencontrer sur le visage de son interlocuteur une expression sévère ou ironique. Pourquoi n'allait-il pas, lui aussi, défendre la terre qui lui donnait asile?

Le lendemain matin, Argensola se chargea d'aller prendre pour Jules un billet de chemin de fer à destination de Bordeaux. Ce n'était pas chose facile, vu la multitude de ceux qui voulaient partir et qui souvent étaient obligés d'attendre plusieurs jours ; mais cinquante francs, glissés à propos, opérèrent le miracle de lui faire obtenir le petit morceau de carton dont le numéro permettrait au « peintre d'âmes » de partir dans la soirée.

Jules, muni pour tout bagage d'une simple valise, parce que les trains n'admettaient que les colis portés à la main, prit place dans un compartiment de première classe et s'étonna du bon ordre avec lequel la compagnie avait réglé les départs : chaque voyageur avait sa place, et il ne se produisait aucun encombrement. Mais, à la gare d'Austerlitz, ce fut une autre affaire : une avalanche humaine assaillit le train. Les portières étaient ouvertes avec une violence qui menaçait de les rompre ; les paquets et même les enfants faisaient irruption par les fenêtres comme des projectiles ; les gens se poussaient avec la brutalité d'une foule qui fuit d'un théâtre incendié. Dans l'espace destiné à huit personnes, il s'en installait douze ou quatorze ; les couloirs s'obstruaient irrémédiablement d'innombrables caisses qui servaient de sièges aux nouveaux voyageurs. Les distances sociales avaient disparu ; les gens du peuple envahissaient de préférence les wagons de luxe, croyant y trouver plus de place; et ceux qui avaient un billet de première classe

cherchaient au contraire les wagons des classes inférieures, dans la vaine espérance d'y voyager plus à l'aise. Mais, si les assaillants se bousculaient, ils s'en montraient pas moins tolérants les uns à l'égard des autres et ils se pardonnaient en frères. « A la guerre comme à la guerre ! », disaient-ils en manière de suprême excuse. Et chacun poussait son voisin pour lui prendre quelques pouces de la banquette, pour introduire son maigre bagage entre les paquets qui surplombaient déjà les têtes dans le plus invraisemblable équilibre.

Sur les voies de garage, il y avait de longs trains qui attendaient depuis vingt-quatre heures le signal du départ. Ces trains étaient composés en partie de wagons à bestiaux, en partie de wagons de marchandises pleins de gens assis à même sur le plancher ou sur des chaises apportées du logis. Chacun de ces trains ressemblait à une caravane prête à se mettre en marche ; et, pendant le temps qu'il restait immobile, une couche de papiers gras et de pelures de fruits se formait le long des demeures roulantes.

Jules éprouvait une profonde pitié pour ses nouveaux compagnons de voyage. Les femmes gémissaient de fatigue, debout dans le couloir, considérant avec une envie féroce ceux qui avaient la chance d'avoir une place sur la banquette. Les petits pleuraient avec des bêlements de chèvre affamée. Aussi le peintre renonça-t-il bientôt à ses avantages de premier occupant : il céda sa place à une vieille dame ; puis il partagea entre les imprévoyants et les nécessiteux l'abondante provision de comestibles dont Argensola avait eu soin de le fournir.

Il passa la nuit dans le couloir assis sur une valise, tantôt regardant à travers la glace les voyageurs qui dormaient dans l'abrutissement de la fatigue et de l'émotion, tantôt regardant au dehors les trains militaires qui passaient à côté du sien, dans une direction opposée. A chaque station, on voyait quantité de soldats, provenant du Midi, qui attendaient le moment de continuer leur route vers la capitale. Ces soldats se montraient gais et désireux d'arriver vite aux lieux des combats ; beaucoup d'entre eux se tourmentaient parce qu'ils avaient peur d'être en retard. Jules, penché à une fenêtre, saisit quelques propos échangés par ces hommes qui témoignaient une confiance inébranlable.

— Les Boches? Ils sont nombreux, ils ont de gros canons et beaucoup de mitrailleuses. Mais n'importe : on les aura.

La foi de ceux qui allaient au-devant de la mort faisait contraste avec la panique et les appréhensions de ceux qui s'enfuyaient de Paris. Un vieux monsieur décoré, type du fonctionnaire en retraite, demandait anxieusement à ses voisins :

— Croyez-vous qu'*ils* viendront jusqu'à Tours?... Croyez-vous qu'*ils* viendront jusqu'à Poitiers?...

Et, dans son désir de ne point s'arrêter avant d'avoir trouvé pour sa famille et pour lui-même un refuge absolument sûr, il accueillait comme un oracle la vaine réponse qu'on lui adressait.

A l'aube, Jules put distinguer, le long de la ligne, les territoriaux qui gardaient les voies. Ils étaient armés de vieux fusils et portaient pour tout insigne militaire un képi rouge.

En gare de Bordeaux, la foule des civils, bataillant pour descendre des wagons ou pour y monter, s'entremêlait à la multitude des soldats. A chaque instant les trompettes sonnaient pour réunir les hommes; et ceux-ci, qui s'étaient écartés un instant pour aller chercher de l'eau ou pour se dégourdir les jambes, accouraient à l'appel. Parmi ces soldats il y avait beaucoup d'hommes de couleur : c'étaient des tirailleurs algériens ou marocains, aux amples culottes grises, aux bonnets rouges coiffant des faces noires ou bronzées. Et les bataillons armés se mettaient à rouler vers le Nord dans un assourdissant bruit de fer.

Jules vit aussi arriver un train de blessés qui revenaient des combats de Flandre et de Lorraine. Ces hommes aux bouches livides et aux yeux fébriles saluaient d'un sourire les premières terres du Midi aperçues à travers la brume matinale, — terres égayées de soleil, royalement parées de leurs pampres; — et, tendant les mains vers les fruits que leur offraient les femmes, ils picoraient avec délices les raisins sucrés de la Gironde.

Bordeaux, ville de province convertie soudain en capitale, était enfiévrée par une agitation qui la rendait méconnaissable. Le président de la République était logé à la préfecture ; les ministères s'étaient installés dans des écoles et dans des musées ; deux théâtres étaient aménagés pour les séances du

Sénat et de la Chambre. Tous les hôtels étaient pleins, et d'importants personnages devaient se contenter d'une chambre de domestique.

Jules réussit à se loger dans un hôtel sordide, au fond d'une ruelle. Un petit amour ornait la porte vitrée ; dans la chambre qu'on lui donna, la glace portait des noms de femmes gravés avec le diamant d'une bague, des phrases qui commémoraient un séjour d'une heure. Et pourtant des dames de Paris, en quête d'un logement, lui enviaient la chance d'avoir trouvé celui-là.

Il essaya de se renseigner sur le lieu où était Marguerite auprès de quelques Parisiens de ses amis qu'il rencontra dans la cohue des fugitifs. Mais ils ne savaient rien de ce qui intéressait Jules. D'ailleurs ils ne s'occupaient guère que de leur propre sort, ne parlaient que des incidents de leurs installations. Seule une de ses anciennes élèves de *tango* put lui donner cette vague indication :

— La petite madame Laurier? Mais oui, elle doit être dans la région ; probablement à Biarritz.

Cela suffit pour que, dès le lendemain, Jules poussât jusqu'à la Côte d'Argent.

A Biarritz, la première personne qu'il rencontra sur la plage fut Chichi.

— Un pays inhabitable ! — dit-elle à son frère dès les premiers mots. — Les riches familles espagnoles qui pullulent ici sont presque toutes germanophiles, et je passe mon existence à me quereller avec elles. Tous ces gens espèrent d'un moment à l'autre la nouvelle de l'entrée du kaiser à Paris. A les en croire, Paris est une Babylone dont les vices ont un urgent besoin d'être châtiés. Au contraire ils adorent l'Allemagne, où ils n'ont jamais mis les pieds, et ils la vantent comme le parangon de toutes les vertus. Pourquoi ne vont-ils pas raconter cela chez eux, de l'autre côté de la frontière? Mais non, c'est en France qu'ils débitent leurs sornettes calomnieuses. Et ils croient être des gens bien élevés !

Chichi, interrogée par Jules, lui fournit un renseignement précieux : la mère de Marguerite était installée à Biarritz, hôtel de l'Atalaye. Il courut donc à l'hôtel de l'Atalaye;

mais il y apprit que cette dame y était seule et que Marguerite, devenue infirmière, était partie pour Pau où elle était attachée à un hôpital.

Le soir même, Jules reprit le train pour Pau.

Là, il explora sans succès plusieurs hôpitaux : personne n'y connaissait madame Marguerite Laurier. Enfin une religieuse, croyant qu'il recherchait une parente, fit un effort de mémoire et lui donna un renseignement précieux. Madame Laurier n'avait fait que passer à Pau, et elle était allée à Lourdes avec un blessé. Il y avait là-bas beaucoup de blessés et beaucoup d'infirmières laïques : c'était dans cette ville qu'il avait chance de la retrouver à moins qu'on ne l'eût encore une fois changée de service.

Jules arriva à Lourdes par le premier train. Il ne connaissait pas encore cette pieuse localité, dont sa mère répétait si fréquemment le nom. Pour Luisa, Lourdes était le cœur de la France, et l'excellente femme en tirait même un argument contre les germanophiles qui soutenaient que la France devait être exterminée à cause de son impiété.

— De nos jours, lorsque la Vierge a daigné faire une apparition, — disait-elle, — c'est la ville française de Lourdes qu'elle a choisi pour y accomplir le miracle. Cela ne prouve-t-il pas que la France est moins mauvaise qu'on ne le prétend? Je ne sache pas que la Vierge ait jamais fait d'apparition à Berlin...

A peine installé dans un hôtel, près de la rivière, Jules courut à la Grande-Hôtellerie transformée en hôpital. Il y apprit qu'il ne pourrait parler au directeur que dans l'après-midi. Afin de tromper son impatience, il alla se promener du côté de la basilique. La rue principale qui y conduit était bordée de baraquements et de magasins où l'on vendait des images et des souvenirs pieux, de sorte qu'elle ressemblait à un immense bazar. Là et dans les jardins, autour de l'église, il ne vit que des blessés en convalescence, dont les uniformes gardaient les traces de la guerre. En dépit des coups de brosse répétés, les capotes étaient malpropres. La boue, le sang, la pluie y avaient laissé des taches ineffaçables, leur avaient donné une rigidité de carton. Certains hommes en avaient

arraché les manches pour épargner à leurs bras meurtris un frottement pénible. D'autres avaient encore à leurs pantalons les trous faits par des éclats d'obus. C'étaient des combattants de toutes armes et de races diverses : fantassins, cavaliers, artilleurs; soldats de la métropole et des colonies; têtes blondes de Champenois, figures brunes de musulmans, faces noires de Sénégalais aux lèvres bleuâtres; corpulences d'aspect bonasse, avec l'obésité du bourgeois sédentaire inopinément converti en guerrier; organismes secs et nerveux, nés pour la bataille et déjà exercés dans des campagnes coloniales.

La ville où une espérance surnaturelle attire d'ordinaire les malades du monde catholique, était envahie maintenant par une foule non moins douloureuse, mais dont les costumes multicolores ne laissaient pas d'offrir un bariolage quelque peu carnavalesque. Cette foule héroïque, avec ses longues capotes ornées de décorations, avec ses burnous qui ressemblaient à des costumes de théâtre, avec ses képis rouges et ses chéchias africaines, avait un air lamentable. Rares étaient les blessés qui conservaient l'attitude droite, orgueil de la supériorité humaine. La plupart marchaient courbés, boitant, se traînant, s'appuyant sur une canne ou sur des béquilles. D'autres étaient roulés dans les petites voitures qui, naguère encore, servaient à transporter vers la grotte de la Vierge les dévots malades. Les éclats d'obus, ajoutant à la brutalité destructive une sorte de raillerie féroce, avaient grotesquement défiguré beaucoup d'individus. Certains de ces hommes n'étaient plus que d'effrayantes caricatures, des haillons humains disputés à la tombe par l'audace de la science chirurgicale : — êtres sans bras ni jambes, qui reposaient au fond d'une voiturette comme des morceaux sculptés ou comme des pièces anatomiques ; crânes incomplets, dont le cerveau était protégé par un couvercle artificiel : faces sans nez qui, comme les têtes de morts, montraient les noires cavités de leurs fosses nasales. — Et ces pauvres débris, qui s'obstinaient à vivre et qui promenaient au soleil leurs énergies renaissantes, parlaient, fumaient, riaient, contents de voir encore le ciel bleu, de sentir encore la caresse du soleil, de jouir encore de la vie. En somme, ils étaient du nombre des heureux, puisque, après avoir vu la mort de si près, ils avaient échappé

à son étreinte, tandis que des milliers et des milliers de camarades gisaient dans des lits d'où ils ne se relèveraient plus, tandis que des milliers et des milliers d'autres dormaient à jamais sous la terre arrosée de leur sang : terre fatale qui, ensemencée de projectiles, donnait pour récolte des moissons de croix.

Ce spectacle fit sur Jules une impression si forte qu'il en oublia un moment le but de son voyage. Ah ! si ceux qui provoquent la guerre du fond de leurs cabinets diplomatiques ou autour de la table d'un état-major pouvaient la voir, non sur les champs de bataille, avec l'ivresse d'enthousiasme qui trouble les idées, mais froidement, telle qu'elle se montre dans les hôpitaux et dans les cimetières ! A la vue de ces tristes épaves des tourmentes guerrières, le jeune homme se représenta en imagination le globe terrestre comme un énorme navire voguant sur un océan infini. Les pauvres humains, qui en formaient l'équipage, ne savaient pas même ce qui existait sous leurs pieds, dans les profondeurs; mais chaque groupe prétendait occuper sur le pont la meilleure place. Des hommes, considérés comme supérieurs, excitaient les groupes à se haïr, afin d'obtenir eux-mêmes le commandement, de saisir la barre et de donner au navire la direction qui leur plaisait; mais ces prétendus hommes supérieurs en savaient tout juste autant que les autres, c'est-à-dire qu'ils ne savaient absolument rien. Aucun d'eux ne pouvait dire avec certitude ce qu'il y avait au delà de l'horizon visible, ni vers quel port se dirigeait le navire. La sourde hostilité du mystère les enveloppait tous ; leur vie était précaire, avait besoin de soins incessants pour se conserver ; et néanmoins, depuis des siècles et des siècles, l'équipage n'avait pas eu un instant de bon accord, de travail concerté, de raison claire ; il était divisé en partis ennemis qui s'entretuaient pour s'asservir les uns les autres, qui luttaient pour se jeter les uns les autres par-dessus bord, et le sillage se couvrait de cadavres. Au milieu de cette sanguinaire démence, on entendait parfois de sinistres sophistes déclarer que cela était parfait et qu'il convenait de continuer ainsi éternellement, et que c'était un mauvais rêve de souhaiter que ces marins, se regardant comme des frères, poursuivissent en commun une même destinée et

s'entendissent pour surveiller autour d'eux les embûches des ondes hostiles.

Jules erra longtemps aux alentours de la basilique. Sous les arbres, les voiturettes des blessés stationnaient en files. Officiers et soldats restaient de longues heures dans l'ombre bleue, à regarder passer des camarades qui pouvaient se servir encore de leurs jambes. La grotte miraculeuse resplendissait de centaines de cierges allumés. Une foule dévote, agenouillée en plein air, fixait sur les pierres sacrées des yeux suppliants, tandis que les esprits s'envolaient au loin vers les champs de bataille, avec cette confiance en Dieu qu'inspire toujours l'angoisse. Dans la foule en prières, il y avait des soldats à la tête enveloppée de linges, qui tenaient leurs képis à la main et qui avaient des larmes aux paupières.

Comme il se promenait dans une allée, près de la rivière, il aperçut un officier dont les deux yeux étaient bandés et qui se tenait assis sur un banc. A côté de lui, blanche comme un ange gardien, il y avait une infirmière. Jules allait passer son chemin, lorsque l'infirmière fit un mouvement brusque et détourna la tête, comme si elle craignait d'être reconnue. Ce mouvement attira l'attention du jeune homme qui reconnut Marguerite, encore qu'elle fut extraordinairement changée. Ce visage pâle et grave ne gardait rien de la frivolité d'autrefois, et ces yeux un peu las semblaient plus larges, plus profonds.

L'un et l'autre, hypnotisés par la surprise, se considérèrent d'abord sans rien dire. Puis, comme Jules faisait un pas vers elle, Marguerite laissa voir une vive inquiétude, protesta silencieusement des yeux, des mains, de tout le corps ; et soudain elle sembla prendre une résolution, dit quelques mots à l'officier, se leva et marcha droit vers Jules, mais en lui faisant signe de prendre une allée latérale d'où elle pourrait surveiller l'aveugle sans que celui-ci entendît les paroles qu'ils échangeraient.

Dans l'allée, face à face, ils demeurèrent un instant muets. Jules était si ému qu'il ne trouvait pas de mots pour exprimer ses reproches, ses supplications, son amour. Ce qui lui vint enfin aux lèvres, ce fut une question acerbe et brutale :

— Quel est cet homme?

L'accent rageur, la voix rude avec lesquels il avait parlé, le surprirent lui-même. Mais Marguerite n'en fut point déconcertée. Elle fixa sur le jeune homme ses yeux limpides, sereins, qui semblaient affranchis pour toujours des effarements de la surprise et de la crainte, et elle répondit :

— C'est mon mari.

Laurier ! Était-il possible que ce fût Laurier, cet aveugle immobile sur son banc comme un symbole de la douleur héroïque? Il avait la peau tannée, avec des rides qui convergeaient comme des rayons autour des creux de son visage. Ses cheveux commençaient à blanchir aux tempes, et des poils gris se montraient dans la barbe qui croissait sur ses joues. En un mois il avait vieilli de vingt ans. Et, par une inexplicable contradiction, il paraissait plus jeune, d'une jeunesse qui semblait jaillir du fond de son être, comme si son âme vigoureuse, après avoir été soumise aux émotions les plus violentes, ne pouvait plus désormais connaître la crainte et se reposait dans la satisfaction ferme et superbe du devoir accompli. A contempler Laurier, Jules éprouvait tout à la fois de l'admiration et de l'envie. Il eut honte du mouvement d'aversion que venait de lui inspirer cet homme si cruellement frappé par le malheur. Ce sentiment était une lâcheté. Mais la conscience d'être lâche ne fut pas assez forte pour l'empêcher de dire encore à Marguerite :

— C'est donc pour cela que tu es partie sans me donner ton adresse? Tu me quittais pour le rejoindre. Pourquoi es-tu venue? Pourquoi m'as-tu quitté?

— Parce que je le devais, — répondit-elle.

Et elle lui expliqua sa conduite. Elle avait reçu la nouvelle de la blessure de Laurier au moment où elle se disposait à quitter Paris avec sa mère. Elle n'avait pas hésité une seconde : son devoir était d'accourir auprès de son mari. Depuis le début de la guerre, elle avait beaucoup réfléchi, et la vie lui était apparue sous un aspect nouveau. Elle sentait maintenant le besoin de travailler pour son pays, de supporter sa part de la douleur commune, de se rendre utile comme les autres femmes. Disposée à donner tous ses soins à des inconnus, n'était-il pas naturel qu'elle préférât se dévouer à cet homme

à qui elle avait fait tant de mal? La pitié qu'elle éprouvait déjà spontanément pour lui s'était accrue, lorsqu'elle avait connu les circonstances de son infortune. Un obus, éclatant près de sa batterie, avait tué tous ceux qui l'entouraient; il avait reçu lui-même plusieurs blessures, mais une seule, celle du visage, était grave : il avait un œil irrémédiablement perdu; quant à l'autre, les médecins ne désespéraient pas de le lui conserver; mais Marguerite avait des doutes à cet égard.

Elle dit tout cela d'une voix un peu sourde, mais sans larmes. Les larmes, comme beaucoup d'autres choses d'avant la guerre, étaient devenues quelque chose d'inutile, en raison de l'immensité de la souffrance universelle.

— Comme tu l'aimes ! — s'écria Jules.

Elle parut se troubler un peu, baissa la tête, hésita une seconde; puis, avec un visible effort :

— Oui, je l'aime, — déclara-t-elle, — mais autrement que je ne t'aimais.

— Ah ! Marguerite...

La franche réponse qu'il venait d'entendre lui avait donné un coup en plein cœur ; mais, par un effet étrange, elle avait aussi apaisé brusquement sa colère : il s'était senti en présence d'une situation tragique où les jalousies et les récriminations ordinaires des amants n'étaient plus de mise. Au lieu de lui adresser des reproches, il lui demanda simplement :

— Ton mari accepte-t-il tes soins et ta tendresse?

— Il ignore encore qui je suis. Il croit que je suis une infirmière quelconque, et que, si je le soigne avec zèle, c'est seulement parce que j'ai compassion de son état et de sa solitude : car personne ne lui écrit ni ne le visite. Et pourtant, à certains moments, je me demande s'il ne soupçonne pas la vérité... Je lui ai raconté que je suis une dame belge qui a perdu les siens, qui n'a plus personne au monde. Lui, il ne m'a dit que quelques mots de sa vie antérieure, comme s'il redoutait d'insister sur un passé odieux ; mais je n'ai entendu de sa bouche aucune parole sévère contre la femme qui l'a trahi... Je désire ardemment que les médecins réussissent à sauver un de ses yeux, et en même temps cela me fait peur. Que dira-t-il quand il me reconnaîtra?... Mais

qu'importe? Ce que je veux, c'est qu'il recouvre la vue. Advienne ensuite que pourra !...

Elle se tut un instant; puis elle reprit :

— Ah ! la guerre ! Que de bouleversements elle a causés dans notre existence !... Depuis une semaine que je vis à ses côtés, je déguise ma voix autant que je peux, j'évite toute parole révélatrice. Je crains tant qu'il ne me reconnaisse et qu'il ne s'éloigne de moi ! Mais, malgré tout je désire être reconnue et être pardonnée... Hélas ! par moments, je m'imagine qu'il m'a reconnue dès la première heure, et que, s'il feint l'ignorance, c'est parce qu'il me méprise. J'ai été si mauvaise avec lui ! Je lui ai fait tant de mal !...

— Il n'est pas le seul, — repartit sèchement Jules. — Tu m'as fait du mal, à moi aussi.

Elle le regarda avec des yeux étonnés, comme s'il venait de dire une chose imprévue et inopportune ; puis, avec la résolution de la femme qui a pris définitivement son parti :

— Toi, reprit-elle, — tu souffriras un moment, et bientôt tu rencontreras une autre femme qui me remplacera dans ton cœur. Moi, au contraire, j'ai assumé pour ma vie entière une charge très lourde et néanmoins très douce : jamais plus je ne me séparerai de cet homme que j'ai si cruellement offensé, qui maintenant est seul au monde et qui aura peut-être besoin jusqu'à son dernier jour d'être soigné et servi comme un enfant. Séparons-nous donc et suivons chacun notre chemin : le mien, c'est celui du sacrifice et du repentir ; le tien, c'est celui de la joie et de l'honneur. Ni moi ni toi, nous ne voudrions outrager le vaillant homme que la cécité rend incapable de défense. Notre amour ne serait qu'une vilenie...

Jules baissait les yeux, perplexe, déjà vaincu.

—Écoute, Marguerite, — dit il enfin. — Je lis dans ton cœur. Tu aimes ton mari, et tu as raison : il vaut mieux que moi... Moi, avec toute ma jeunesse et toutes mes forces, je n'ai été, jusqu'ici, qu'un inutile ; mais je puis réparer le temps perdu. La France est le pays de mon père et le tien ; je me battrai pour elle. Je suis las de ma paresse et de mon oisiveté, à une époque où les héros se comptent par millions. Si le sort me favorise, tu entendras parler de moi.

Ils avaient tout dit. A quoi bon prolonger cette entrevue pénible?

— Adieu, — prononça-t-elle, plus résolue que lui, mais tout à coup devenue pâle. — Il faut que je retourne auprès de mon blessé.

— Adieu, — répondit-il en lui tendant la main, qu'elle prit et serra sans hésitation, d'une étreinte virile.

Et il s'éloigna sans se retourner, tandis qu'elle allait vers le banc.

Il semblait à Jules que sa personnalité s'était dédoublée et qu'il se considérait lui-même avec des yeux de juge. La vanité, la stérilité, la malfaisance de sa vie lui apparaissaient nettement à la lumière des paroles qu'elle lui avait dites. Jusqu'alors il n'avait connu que les désirs égoïstes et mesquins, alors que l'humanité tout entière pensait à de grandes choses. L'étroitesse et la vulgarité de ses propres sentiments l'irrita contre lui-même. Un miracle s'accomplissait en lui, et il n'hésitait plus sur la route à suivre.

Il se rendit à la gare, consulta l'indicateur, prit le premier train à destination de Paris.

(A suivre.)

V. BLASCO IBAÑEZ

TRADUIT PAR G. HÉRELLE

LA PROSCRIPTION DES NAPOLÉONIDES

LES AVENTURES DU ROI JÉRÔME

(1815-1821)

I

Les aventures que coururent pour sortir de France et pour trouver un asile chez l'étranger, les membres de la Famille impériale mériteraient toutes d'être contées ; mais celles de Jérôme, après celles de Joseph et avant celles de Lucien jettent une lumière particulière sur le rôle que s'était assigné, aux premiers jours de la Révolution, Fouché duc d'Otrante, restaurateur de la monarchie légitime.

Le 23 juin, vingt-quatre heures après que Napoléon a abdiqué, le prince Jérôme arrive de Laon où il a tenté de rallier l'armée, et il descend à l'hôtel de son oncle, le cardinal Fesch, chaussée d'Antin. Le 24, il se rend à l'Élysée où l'Empereur lui remet, pour son viatique, cent mille francs espèces et lui annonce des délégations sur les ventes de bois des forêts du domaine qui valent du comptant. Il ne les a pas encore reçues le 25, où, sur sa demande, le roi Joseph écrit à Peyrusse trésorier de la Couronne pour les réclamer. « Vous me les avez

offertes sur ma signature, lui dit-il, comment pourriez-vous les refuser sur la signature du propriétaire? Il y a sans doute quelque malentendu. Faites terminer cette affaire. » Pour quel motif Peyrusse ne put-il les faire toucher, alors que le 28, dans la soirée, il remettait au roi Joseph, de la part de l'Empereur, 710 830 fr. 56 en traites des forêts et pour prix des diamants que Sa Majesté lui devait, on ne sait; peut-être parce que, le 26, Jérôme avait reçu, du président de la Commission provisoire du Gouvernement, le duc d'Otrante, l'invitation de quitter Paris : « La Commission provisoire du Gouvernement a pensé qu'il était convenable à la tranquillité de l'État et à la vôtre que Votre Altesse s'éloignât de Paris. »

Le 27, à quatre heures, une première calèche part de l'hôtel emmenant le baron de Gayl et un valet de chambre. A onze heures du soir, Jérôme, accompagné d'un valet de chambre, part à son tour dans une calèche jaune. Les deux voitures conduites par les postillons d'un loueur de carrosses, le sieur Marie, prennent la route d'Orléans. Au second relai seulement, on attelle des chevaux de poste. A Orléans, les voyageurs traversent la Loire ; ils se rendent dans un château, près de la commune de Doui, entre Vierzon et Bourges[1], où ils se terrent. Jérôme a-t-il eu l'intention de se réunir à son frère Joseph et de passer avec lui aux États-Unis, cela n'est point impossible, mais pourquoi en chercher les moyens à Bourges? Il est vrai que dans le département de l'Indre, tout voisin, le général Bertrand a placé quantité de ses parents dans l'ordre judiciaire et dans diverses administrations, et que Jérôme est assuré de trouver presque partout un asile. Malgré les rapports de police il ne resta point quarante jours en ce premier gîte. Mais il erra de place en place dans les trois départements, Cher, Indre et Nièvre. S'y croyant ou s'y sachant soupçonné, — en effet, le nommé Eymard, l'un des agents du ministre de la Police générale a relevé ses traces, — il passe dans les Deux-Sèvres et, vers la fin de juillet, il loue dans la commune de Sainte-Pezenne, à trois quarts de lieue de

1. Je n'ai pas trouvé de Doui dans le Cher. Il y a un Douy en Eure-et-Loir, où est le château d'Aucise, et un en Seine-et-Marne ; mais je me demande s'il n'y aurait pas mauvaise lecture et s'il ne s'agirait pas du château de Trouy dans la banlieue de Bourges.

Niort, moyennant 500 francs par mois, une maison de plaisance dont c'eût été à peine la valeur pour une année. « Cette prodigalité de la part de ces nouveaux habitants a bientôt fixé l'attention des voisins, et le bruit de leur dépense s'est répandu jusqu'à Niort. Chacun a en conséquence formé ses conjectures, et aujourd'hui on est généralement persuadé, écrit le 12 août le préfet des Deux-Sèvres, M. de Curzay, que ce sont des personnages très marquants de la suite de Bonaparte, si ce ne sont même quelques membres de sa famille. Ils sont porteurs de passeports qui les qualifient de négociants ; ils se nomment Klein, Garnier et Alexandre et, les ayant fait appeler pour avoir d'eux-mêmes des renseignements, ils m'ont déclaré que leur maison est à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, nº 12, qu'ils commercent sur les eaux-de-vie et qu'ils n'ont quitté la capitale que pour éviter les étrangers. » Bien qu'il eût été, sous l'Empire, auditeur au Conseil d'État, sous-préfet à Nantes et à Ploërmel, M. Duval (de Curzay) n'avait point reconnu Jérôme et c'était là un coup de fortune, car nul ne l'égalait en violences réactionnaires. Il n'arrêta point les négociants en eau-de-vie, mais il envoya au ministre de la Police un avis circonstancié et la copie figurée de leurs passeports.

Il faut avouer que l'histoire imaginée par Jérôme prêtait à tous les soupçons : « Il s'était donné, a-t-il écrit lui-même, pour un commerçant en vins, préparant pour l'Amérique un envoi auquel l'ouverture des mers donnait quelque vraisemblance ; ce genre d'affaires lui donnait le prétexte d'entretenir avec Rochefort des relations destinées à lui assurer la disposition d'un navire pour passer dans le Nouveau Monde. » Son projet très vague, semble-t-il, était d'envoyer Gayl en Wurtemberg pour y chercher sa femme et son fils, et les amener en secret à Niort. Mieux vaut croire qu'il vivait au jour le jour et que ses plans, s'il en avait formé, étaient moins chimériques.

Quoi qu'il en soit, sur les rapports de M. de Curzay, Fouché allait se trouver dans l'obligation de faire arrêter Jérôme, ce qu'il ne voulait point faire. Il lui expédia donc de Paris l'avis qu'il était découvert. N'était-ce pas par Abbatucci, l'ancien consul de Naples à Trieste qui, depuis six mois, s'était atta-

ché à la fortune de Jérôme et qui était arrivé à Paris vers le milieu de juin avec des dépêches de la reine Caroline? Il semble bien d'après la coïncidence des dates. Pourtant Abbatucci a laissé un récit qui est à tout instant confirmé par les rapports de police et qui contredit cette hypothèse. Mais Abbatucci a vu ce qu'on lui a laissé voir et l'avis donné par Fouché n'est point niable. Voici ce que raconte Abbatucci : De Sainte-Pezenne, Gayl a été expédié par Jérôme à Paris. Il est descendu chez Pothau, l'ancien intendant, il est venu trouver Abbatucci et, « après les mots d'usage, il lui a présenté un morceau de papier de quatre doigts : le roi l'invitait à aller le joindre pour associer, disait-il, son sort au sien ». Gayl lui a expliqué les projets du roi : à savoir qu'Abbatucci l'accompagnerait en Amérique où Gayl amènerait la reine et son fils. Abbatucci et Gayl partent de Paris à la nuit et arrivent le lendemain soir à Niort. Il faut croire que Abbatucci était mieux instruit qu'il ne prétend, car son premier mot à Jérôme qui l'avait embrassé, fut : « Allons ! Il faut quitter Niort. » On ne trouvait pas de chevaux ; ils étaient tous retenus par le duc de Bourbon qui venait d'arriver d'Angleterre. « Cette arrivée nous servit, écrit Abbatucci, car la police eut autre chose à faire qu'à surveiller le négociant en vins. Je retins le postillon qui nous avait amenés et nous partîmes, le roi et moi, pour la campagne d'un de mes amis près de Colles. M. de Gayl resta à Niort et fut arrêté le lendemain. Quant à nous, nous restâmes un jour chez M. Aymé qui nous prêta ses chevaux jusqu'au premier relai. Nous passâmes à Poitiers, Tours, Blois et Orléans et nous arrivâmes à Paris le 14 août [1]. »

Quelle folie, en apparence, qu'un tel retour au lancer, que cette rentrée dans le Paris d'août 1815 où, sous la pression de plus en plus violente des royalistes de la veille et du lendemain, s'ouvre cette ère de réaction furieuse que Fouché a prévue et qu'il s'efforce d'atténner. Mais, que peut-il contre l'insubordination déclarée de tous les fonctionnaires, préfets, maires, gendarmes, révoltés contre son autorité, très précaire et très contestée dès le premier jour. A Paris, sous le plus

1. Cette date est formelle et contredit les rapports de police qui donnent pour l'arrivée à Paris la date du 17.

léger prétexte, ou même sans prétexte, pour prendre « des précautions », selon l'euphémisme de M. du Martroy, et partout en France — et même hors de France, témoin à Prégny — les agents du préfet de Police, des préfets des départements, les maires, les gardes royaux, les dames royalistes, tout le monde viole les domiciles suspects, perquisitionne, arrête, au nom du roi, et on s'explique après.

Mais Jérôme depuis qu'il est né, est porteur d'un talisman qui lui permet d'échapper aux périls que courent son honneur ou sa vie ; au moment où il tombe dans l'abîme, une main s'étend pour le retenir. Napoléon a constamment joué vis-à-vis de lui ce rôle de providence : à présent, c'est Fouché.

D'après les accords conclus entre les Alliés, Jérôme, s'il est pris, sera remis à la Prusse et détenu dans la forteresse de Wesel. Mais il faut le prendre : il a pour lui Fouché, contre lui, avec une incroyable passion, Talleyrand, Vitrolles et Decazes.

Decazes, le préfet, paraît convaincu (3 août) que Jérôme se cache 50, rue Poissonnière, chez M. Hainguerlot, banquier, resté toujours son homme de confiance. « Une personne qui connaît parfaitement l'ex-roi assure d'une manière positive avoir distingué ses traits. » Sur quoi, le 7, Talleyrand fait passer une note aux ministres des quatre cours anonçant qu'on a de forts indices que Jérôme et Joseph se trouvent à Paris, et demandant ce qu'il conviendra d'en faire : il est répondu qu'il faut s'en emparer, les exiler et ne pas les tolérer en Suisse.

Le 11, d'accord avec le général prussien Muffling, qui est venu lui-même le trouver pour presser ces perquisitions et déclarer que, si Hainguerlot ne faisait pas connaître la retraite de Jérôme, il serait lui-même conduit en Prusse, Decazes, sans prévenir le ministre de la Police avec lequel il est en hostilité déclarée, ordonne une descente dans la maison de madame Hainguerlot. Car Hainguerlot n'habite point avec sa femme, et tous ses biens sont sous le nom de celle-ci. Vingt à vingt-cinq agents de police et gendarmes se présentent : « Ma maison, écrit madame Hainguerlot à Fouché, a été envahie avant toute exhibition d'ordres dont je n'ai pu obtenir communication qu'après qu'on a eu visité les papiers, fait lever les boiseries ; enfin, des lettres de famille m'arrivant par la poste ont été lues publiquement par ordre de ces messieurs

dont les recherches ont été portées jusqu'à un point qu'il serait difficile à une femme d'exprimer. Une pareille violation du domicile dans la maison d'une femme malade et des formes qui rappellent Quatre-vingt-treize ne devraient pas être tolérées sous le ministère de Votre Excellence... Si des haines personnelles, si des débiteurs ou d'autres passions influent ou dirigent l'étranger, c'est à l'administration française à l'éclairer et surtout à ne pas permettre des actes arbitraires qui rappellent les pires temps de la Révolution. » En même temps, on perquisitionne chez Filleul, secrétaire de Jérôme, « chez ses anciennes maîtresses, Pothau, Morio et Giacomelli », et dans « d'autres endroits qui ont été désignés ».

Dans la journée, le préfet de Police rend au ministre un compte sommaire de la perquisition chez Hainguerlot et annonce que Filleul et Bourdon de Vatry s'étant présentés dans la maison, pendant qu'on y procédait, ont été arrêtés ainsi qu'un domestique qui paraissait savoir quelque chose. Le 14 seulement, par un rapport de sa main, Decazes s'explique sur l'arrestation de Filleul qu'il a fait écrouer à la Force « jusqu'à ce que le Sr Hainguerlot se soit expliqué ou que lui-même ait justifié de sa bonne foi ». Il annonce avoir fait relâcher immédiatemnet Bourdon de Vatry et, après trois jours de secret, le domestique. Filleul proteste vainement sur son honneur qu'il ignore où peut être le prince Jérôme et qu'il n'a eu aucune relation avec lui depuis son départ de Paris; on le garde au secret, et ses lettres à Fouché, si elles parviennent à destination, restent sans réponse.

Le 14, cependant, Jérôme est arrivé à Paris, et Abbatucci l'a conduit chez Chiappe, l'ex-conventionnel, l'ami de la princesse de Suède, l'un des personnages les plus mystérieux de cette époque où il y a tant de mystères : le lendemain il est venu les reprendre et l'a conduit rue Mauconseil, nº 24, chez M. Descamps [1], qui l'a logé dans un petit appartement au second étage occupé par sa sœur, une madame Fabien, femme d'un capitaine du génie.

1. Je crois bien que ce Descamps doit être Guillaume Descamps, le peintre de Murat qu'Abbatucci, avait rencontré à Naples. Je l'ai connu dans mon enfance, il aimait conter des histoires, mais si belles que je ne faisais point la part de la vérité. Il n'est mort qu'en 1858.

Dès son arrivée, Jérôme a envoyé secrètement trouver Wintzingerode pour lui demander les intentions du roi de Wurtemberg. Wintzingerode a répondu « qu'il allait demander les ordres de son maître, mais que, en attendant, il dégageait sa propre responsabilité des conséquences que pouvait amener la présence du prince à Paris ».

Il eût donc fallu que Jérôme patientât jusqu'au retour d'un courrier expédié à Stuttgart, si un nouvel incident n'avait abrégé les délais.

Hainguerlot, depuis la perquisition faite dans son hôtel, n'y rentrait point coucher, averti qu'il était par l'exemple de Filleul. Ayant de nombreux amis, il couchait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Le lendemain du jour où Jérôme avait quitté la maison de Chiappe, il y vint pour la nuit. « Tu as répondu sur ta tête que Jérôme était en Suisse, lui dit Chiappe, eh bien, Jérôme a couché l'avant-dernière nuit dans le lit où tu vas coucher. » Hainguerlot, comme on sait, était des plus liés avec Fouché ; dès le lendemain, il l'alla trouver ; Fouché entra en pourparler avec Wintzingerode et tout fut bientôt conclu.

Le 17, Fouché écrit à Louis XVIII que Jérôme n'a pu échapper aux recherches de ses agents et qu'il est caché à Paris. « Les intentions du roi de Wurtemberg étant, dit-il, de le recevoir dans ses États, lui Fouché a notifié au comte de Wintzingerode qu'il donne l'ordre d'arrêter le prince s'il ne part pas immédiatement pour l'Allemagne. » En même temps Jérôme, quittant la rue Mauconseil, se rend à la légation de Wurtemberg, 32, rue du Mont-Blanc, où il est couvert par l'extérritorialité.

Cela est bien un tour à la Fouché, mais Fouché n'est plus le ministre omnipotent ; lui aussi est espionné, et mieux qu'aucun homme au monde, car il l'est par ses propres agents, devenus ceux de Decazes, de Vitrolles et de Talleyrand. Et celui-ci lui écrit le même jour 17 :

« Monsieur le duc, je viens d'apprendre que Jérôme Buonaparte est entre vos mains. Je dois vous rappeler à cet égard que, par une note officielle des quatre puissances, elles annonçaient l'intention positive que, dans le cas où il arriverait qu'un des frères de Buonaparte fût retrouvé en France, il devrait y

être arrêté, sauf à s'entendre avec les quatre souverains alliés sur la destination ultérieure qu'on lui donnerait. [J'ai donc appris avec étonnement que, sans consulter le ministère du roi sur un objet d'une aussi haute importance, vous avez entamé une correspondance sur ce sujet avec le ministre de Wurtemberg [1].] C'est donc avec leurs cabinets réunis que le ministère peut traiter à cet égard et nous ne pouvons entamer aucune négociation particulière. C'est la forme que nous avons promis de suivre. Arrestation d'abord, explication et destination ensuite. »

Le 18, Fouché n'en écrivit pas moins à Louis XVIII : « J'ai eu l'honneur d'informer Votre Majesté de l'arrivée de Jérôme Bonaparte à Paris. Il est à l'hôtel du ministre de Wurtemberg. Les agents de police n'ont pas le droit d'y pénétrer. Ils se bornent à l'observer et à me rendre compte de leur surveillance. J'ai prévenu le prince de Talleyrand qui s'occupe en ce moment de cette affaire. »

Le même jour, Wintzingerode a reçu des instructions : « Les frontières de Wurtemberg et les portes du château de Gœppingen seront ouvertes au prince à la condition qu'il donnera sa parole de ne pas quitter le territoire wurtembergeois sans l'assentiment de son beau-père. » Wintzingerode n'attend point que les ministres des quatre cours aient donné leur assentiment par écrit. Désireux avant tout de se débarrasser de cet hôte incommode, il embarque le prince, accompagné d'Abbatucci, sous la conduite d'un major wurtembergeois nommé Schulz. Les agents qui sont en observation rue du Mont-Blanc voient, « à midi un quart, une chaise de poste attelée de deux chevaux et conduite par un postillon, sortir de l'hôtel. Il y a dans cette chaise de poste un particulier seul, vêtu d'une ample redingote café au lait, la tête couverte d'un bonnet de voyage, visage allongé, teint basané, nez long, cheveux noirs, paraissant d'une belle taille. Un seul domestique, vêtu à la prussienne, est sur le siège. Suit immédiatement une berline à quatre chevaux conduite par deux postillons. Une simple valise est sur l'impériale de la voiture. Sur le derrière sont attachées plusieurs malles : il n'y a personne dans la berline ;

1. La partie entre crochets est biffée sur la minute par Talleyrand qui y a substitué de sa main la phrase qui suit.

seulement, sur une espèce de siège ouvert derrière la voiture, un particulier vêtu d'un costume étranger. La chaise de poste et la berline suivent la rue du Mont-Blanc du côté de la rue Saint-Lazare.

« Les deux voitures étant arrivées près de Pantin, ont fait rencontre d'un particulier qui les a fait arrêter quelques instants et qui est ensuite entré dans l'une d'elles. Entre Pantin et Bondy, deux autres particuliers se sont trouvés sur la route et sont de même entrés dans les voitures. Enfin, à Bondy même, un quatrième individu s'est présenté et est parti avec les autres. »

Le 19, à leur trente-huitième séance, les plénipotentiaires des quatre cours s'occupent de Jérôme Buonaparte, que demande le roi de Wurtemberg, et adresssent une note au comte de Wintzingerode pour y consentir, mais sous l'engagement que Jérôme ne sortira pas des États wurtembergeois. « Le soin de fixer le sort de la famille Buonaparte formant, disent-ils, un objet important parmi les mesures propres à rassurer les esprits sur le maintien de la tranquillité publique, les soussignés ministres se sont occupés à établir des principes à cet égard. Ils viennent maintenant d'apprendre que Jérôme Buonaparte désire se retirer dans les États de S. M. le roi de Wurtemberg et que Sa Majesté est prête à y consentir. Mais, pour que cet arrangement soit conforme aux principes établis à cet égard par les cours alliées et pour qu'il s'accorde avec les mesures de précaution dictées par les circonstances, il serait nécessaire que S. M. le roi prît l'engagement d'empêcher que Jérôme sortît des États wurtembergeois. Les soussignés sont expressément chargés par leurs souverains respectifs d'en témoigner le désir à S. M. et ils s'adressent à cet effet à M. le comte de Wintzingerode en le priant de bien vouloir lui en faire part. Leurs Majestés se flattent que le roi reconnaîtra dans cette démarche une marque de la confiance particulière que le concours énergique et efficace de S. M. à toutes leurs mesures tendantes au rétablissement du repos de l'Europe leur a justement inspiré. »

Fouché annonce le même jour à Louis XVIII que « Jérôme Buonaparte a quitté Paris, qu'il a été accompagné par un colonel wurtembergeois qui est chargé de le conduire à

Stuttgart ». Mais, soit qu'il ait senti qu'il s'est compromis, et que Talleyrand, Decazes et Vitrolles en vont prendre avantage; soit qu'il ait reçu de Louis XVIII des reproches; soit qu'il veuille se couvrir, il écrit de sa main sur l'original du rapport de police qu'il adresse au roi : « S'il y a projet d'évasion et que les Alliés désirent que J. B. soit arrêté, un ordre sera transmis par le télégraphe. Il faudra désigner le lieu de tranlation et d'exil et le faire conduire de suite. » On réclame en effet de lui l'ordre télégraphique qui est ainsi conçu [1] : « Jérôme Bonaparte qui est parti hier de Paris avec un colonel wurtembergeois se rend à Stuttgard. Il faut le faire arrêter sur-le-champ jusqu'à l'arrivée de nouvel ordre.

« On dit qu'il a un passeport sous le nom de chevalier ou de chef de bataillon Abbatucci. Il voyage en calèche et a une voiture de voyage.

« Plusieurs personnes sont montées dans ces voitures depuis leur départ de Paris. Il faut les arrêter toutes soigneusement. »

C'est Louis XVIII qui a autorisé le départ de la dépêche et qui a fait contresigner l'ordre par Vitrolles : la dépêche adressée aux préfets et commandants des départements du Haut et Bas-Rhin à Strasbourg (d'où elle doit être envoyée par express à Colmar) est expédiée le 19 à quatre heures du soir. Elle arrive à Metz le 20 au matin, à Strasbourg le 21 à deux heures et demie du soir [2]. Déjà Jérôme est passé : « Dimanche 20, vers six heures du soir, écrit le sous-préfet de Saverne au préfet du Bas-Rhin, ont passé à la porte de Saverne deux voitures, dont une calèche attelée de quatre chevaux. Les voyageurs étaient un officier wurtembergeois et un homme de moyenne taille ayant une capote grise et une

1. Il y a cette version publiée par Schlossberger, II, 219, d'après la communication faite au comte Gallatin, ministre de Wurtemberg à Carlsruhe, par le baron de Berckheim, ministre du grand-duc, auquel elle a été envoyée par le général commandant en chef à Colmar — et il y a la version plus brève donnée par Eugène Forgues (*Le Dossier secret de Fouché*, p. 56, note.) où les deux derniers paragraphes sont omis, mais où se trouve l'annotation essentielle de Vitrolles.

2. Il y aurait là quelque chose d'inexplicable sans une lettre de Vitrolles au chef d'état-major de Wellington, en date du 21 juillet : « Depuis plusieurs jours le service des dépêches est interrompu parce que les troupes alliées ont brûlé les deux dernières stations après Paris sur la route de Lyon, et que, dans quelques autres parties de la France, elles renversent les machines et s'opposent au rétablissement de celles endommagées. »

casquette. Ils ont fait prendre du vin de bordeaux à la porte et n'ont point donné leurs noms. Ils ont dit aller à Stuttgart et ils ont pris leur direction sur Haguenau par Hochfelders. » Dans la nuit du 20 au 21, ils ont passé à Haguenau, où le maître de poste Striffler a reconnu Jérôme, mais lorsqu'il a voulu s'informer près des deux militaires en uniforme wurtembergeois, qui avaient décliné l'un le nom de Schwartz, l'autre celui de Hartz, il eut pour réponse « que voyageant comme courriers wurtembergeois, ils n'étaient pas dans le cas de décliner les noms des individus qu'il leur plaisait d'avoir avec eux ». Les voyageurs ont traversé le Rhin au fort Louis, dans la même nuit, et se sont dirigés sur Rastadt[1].

Jérôme a donc échappé à des périls bien plus sérieux qu'il ne pensait, car, s'il avait Fouché pour lui, il avait contre lui Louis XVIII, et il s'en était fallu d'un brouillard opportun qui avait interrompu la communication entre Metz et Strasbourg pendant vingt-quatre heures, qu'il ne tombât aux mains des Bourbons.

De Carlsruhe où il arrive le 21, Jérôme, à huit heures du matin, écrit au roi de Wurtemberg :

« Sire, la fortune toujours contraire ne m'a pas permis de réaliser le plus ardent de mes vœux, celui de rendre à ma femme et à mon fils le rang qui leur appartient. Obligé de quitter la France, j'étais venu à Paris dans l'intention de m'adresser à Votre Majesté, et, dans le cas où son cœur paternel m'eût été fermé, de passer en Amérique avec ma

1. Exacts sur certains points que je recoupe sur le journal du chevalier Abbatucci, les rapports de police, les lettres de Fabien, les *Mémoires du Roi Jérôme* (VII, 137 et suiv.) renferment un certain nombre d'inexactitudes dont une importe. Le rédacteur a admis ce récit légendaire. « Arrivé au pont de Kehl et quand il eut fait un pas au delà de la frontière, Jérôme aperçut un officier de gendarmerie français qui se découvrant lui dit : « J'avais ordre d'arrêter Votre « Majesté. Je rendrai compte au ministre de la Police que j'allais le faire au « moment où elle a mis le pied sur le territoire allemand. Je souhaite au roi un « bon voyage et plus de bonheur qu'il n'en laisse en France après lui. »

Jérôme n'a point passé le Rhin à Kehl, mais au fort Lonis. L'ordre d'arrestation, ainsi qu'il est constaté par le sous-préfet de Strasbourg, faisant fonction de préfet du Bas-Rhin, baron Maximilien de Reinach, n'est parvenu que le 21 à deux heures et demie, et une information a été ouverte aussitôt.

Si Jérôme fut sauvé, ce fut par un concours de circonstances auxquelles Fouché s'était assurément prêté, mais jusqu'au point où il ne pouvait être compromis.

femme et mon fils ; mais votre dépêche au comte de Wintzingerode et l'asile que vous voulez bien m'accorder ont changé mes projets et c'est avec une confiance et un abandon sans bornes que je me rends dans les États de Votre Majesté, persuadé que lorsqu'elle connaîtra mieux mon caractère elle sera convaincue que je n'ai jamais cessé d'être le plus tendre comme le plus dévoué de ses enfants. » Et après s'être dit « de Sa Majesté le très affectionné et dévoué beau-fils », il signe : *Jérôme Napoléon*.

Que s'est-il passé pour que le roi de Wurtemberg, qui a témoigné à son gendre une si violente aversion, se fasse ainsi son protecteur. Il faut, pour s'en rendre compte, voir ce qui est arrivé à la reine Catherine depuis quatre mois.

Après que Jérôme l'eut quittée à Trieste le 24 mars, la reine a attendu près de deux jours, jusqu'au 26 à midi, pour envoyer au directeur de la police la lettre que le comte de Wickenberg avait préparée pour annoncer le départ du roi. Après divers incidents, le directeur demanda à voir la reine, qui le prit de haut, disant que « le départ du roi n'avait été motivé que par les bruits publics qui couraient de son enlèvement de vive force. » Le directeur ne se laissa point convaincre, et, sans mettre qui que ce fut en arrestation, il exigea que tous « les gentilshommes de la maison » prissent l'engagement de ne point quitter Trieste, et il entoura la résidence de ses agents. La reine « vit le moment où elle ne pourrait sortir » dans sa voiture. Aussi, le 28, écrivit-elle au prince de Metternich pour lui porter ses plaintes et envoya-t-elle une estafette au roi de Wurtemberg et au baron de Linden : au roi elle demandait des passeports pour rejoindre Jérôme. L'arrivée, vers le soir, du baron de Gayl apportant la nouvelle de la triomphale entrée de l'Empereur à Paris n'avait été que pour l'exalter. Aussi lorsque, le lendemain, le directeur de la police lui signifia qu'elle devrait se conformer exactement aux ordres du gouverneur et permettre que deux fois par jour on s'assurât de sa présence, trouva-t-elle cette inquisition outrageante et se révolta-t-elle contre cette façon de la traiter en prisonnière d'État. Ce fut bien pis lorsque, le lendemain, sa maison fut cernée, que personne n'en put sortir, et que vainement elle s'ingénia

avec Abbatucci aux moyens d'envoyer Gayl à Jérôme. Le 31, arriva le comte de Voyna, aide de camp de Schwarzenberg et chambellan de l'empereur d'Autriche, apportant pour Jérôme, dont à Vienne on ignorait encore la fuite, une lettre de Metternich l'invitant à « vouloir bien échanger le séjour de Trieste contre celui de Prague ». La lettre était courtoise, mais ne laissait place à aucune discussion. A défaut de Jérôme, Catherine devait partir. Elle refusa, protesta d'un ton de reine, allégua que son fils était malade et qu'elle ne pouvait voyager, écrivit à Metternich des lettres que Gayl dut porter. Mais Voyna était bien décidé à exécuter les ordres dont il était porteur. Il fit visiter le jeune Napoléon par deux médecins qui constatèrent qu'il se portait fort bien. Acculée, Catherine céda ; le 2 avril, elle fit écrire par Wickenberg au gouverneur « qu'elle se rendait à la force et que par conséquent elle partirait cette nuit ». « Madame la comtesse de Hartz, a-t-il ajouté, m'ordonne en outre de vous déclarer qu'elle vous rend responsable des suites fâcheuses qui pourront résulter à l'égard de sa santé et de celle de son fils, de la violence qu'on met à la faire partir. » Le 3, elle partit pour Laybach, le 5, elle arriva à Gratz. Là, elle s'arrêta pour demander à Metternich des passeports à destination de Naples. Si on les lui refusait, qu'on lui fixât pour résidence une ville des États autrichiens, Lintz ou Brünn. Ni passeports, ni séjour : à Vienne, Gayl, quelque activité qu'il porte, se heurte aux démarches du comte de Wintzingerode, ministre de Wurtemberg, chargé par le roi de réclamer sa fille. Dans les États de Wurtemberg, elle sera, dit-il, traitée avec les égards dus à une princesse du sang, et le roi prendra un engagement écrit de ne s'opposer en rien, la guerre terminée, à ses intentions d'aller rejoindre son mari. Le 12 avril, le roi écrit en effet à Catherine une lettre où se trouve cet engagement : « Je regarde comme une nouvelle preuve de l'amitié qui me lie à l'empereur François, dit-il, que Sa Majesté Impériale m'ait offert de vous rendre à un tendre père et au soin de votre famille. Il n'entre pas dans ma pensée, et je vous en donne ici l'assurance la plus authentique, de vouloir vous séparer, non plus que votre fils, de l'époux auquel votre sort vous lie, mais, dans les circonstances du moment, après la démarche par laquelle cet époux s'est rejeté dans le

parti de son frère, proscrit par toutes les puissances de l'Europe, déclaré hors la loi..., les engagements réciproques des puissances alliées entre elles ne permettent pas que vous, ma fille, alliez séjourner parmi nos ennemis, vous exposer à toutes les suites que la guerre qui va s'allumer aura nécessairement pour Napoléon et sa famille ralliée autour de lui. Dès que cette crise sera passée, vous serez la maîtresse de rejoindre votre époux dans quelque lieu qu'il se trouve... Pour cet effet je vous envoie monsieur et madame de Geismar, pour vous ramener dans votre première patrie. Vous y jouirez dans le château de Gœppingen d'une retraite douce et tranquille avec une existence conforme à votre naissance. »

Cette lettre du 12 avril n'est remise par les Geismar à la reine que le 12 mai. Geismar a été obligé d'attendre dix-sept jours à Vienne une décision définitive, car Catherine a multiplié ses protestations. Elle a déclaré à l'empereur d'Autriche qu'elle ne voulait se rendre sous aucun prétexte dans les États de Wurtemberg, elle lui a exposé les motifs de sa résolution, elle a demandé ses passeports pour tout autre État de l'Allemagne que le Wurtemberg ; à la fin, elle est vaincue. Le 12 mai, en arrivant à Gratz, Geismar lui remet, outre la lettre du roi de Wurtemberg, une lettre de l'empereur d'Autriche qui ne lui laisse aucun espoir. Néanmoins, elle se refuse à partir ; elle proteste encore près de l'empereur d'Autriche et près de Metternich ; elle écrit à son père : « Je ne cède qu'à la force » ; elle réitère son serment : « La mort, ou mon époux, c'est la devise de ma vie. »

Le baron de Geismar n'est point homme à se laisser attendrir. Il dit à la reine qu'il ne croit pas aux prétextes qu'elle allègue et, comme dernier délai pour le départ, fixe le 15. « Sur mes refus réitérés de le suivre, écrira plus tard Catherine, M. de Geismar se permit les propos les plus inconvenants, les plus insultants, jusqu'à me menacer, si je ne voulais pas me mettre de bonne grâce en voiture, il m'y ferait porter par la force armée. »

Le 15, comme Geismar l'a décidé, on part, on traverse Lintz, Ratisbonne et Dillingen, et le 26 on arrive à Gœppingen. Catherine semble n'y pas trouver une prison bien sévère. Elle a près d'elle sa lectrice, madame de Saint-Brice, son secrétaire,

le baron de Stölting, la gouvernante du prince, madame de Finguerlin, son médecin, un gentilhomme, M. de Reding, un écuyer, M. de Bosse, puis, outre les bonnes du prince, le cuisinier Baron, deux valets de pied, une femme de chambre, madame Cordier, avec son mari, valet de chambre de Jérôme, et divers autres domestiques. Tout le reste de la maison est resté en arrière, selon les ordres de Jérôme. Gayl et Filleul pour le moins, trouveront moyen de le rejoindre : le comte Wickenberg est malade et mourra bientôt ; certains autres, comme la dame d'honneur paraissent être restés à Trieste. Mais le roi de Wurtemberg y a pourvu, il a nommé un chef de la maison, M. de Brusselle, deux dames, madame de Geismar et madame d'Unruh. Le château est fort logeable. « Mon père, écrit Catherine à Jérôme, a fait meubler à neuf les appartements que j'occupe ; ils sont beaux et commodes ; le petit chou demeure à côté de moi ; on lui avait donné un grand appartement, mais qui était dans l'aile opposée, j'ai préféré de lui en donner un très médiocre, mais sous l'œil maternel. Je crois avoir prévu tes intentions en disant que je voulais vivre à mes frais comme dans tout autre pays. » Au roi de Wurtemberg elle écrit : « Je pourrais être peinée seulement que vous ayez mis tant de luxe pour recevoir votre fille. Je désire vous être à charge le moins possible et j'espère que vous ne désapprouverez pas les dispositions que j'ai prises à cet effet. » Les chevaux et les équipages arrivent en bon état. « Les chevaux de selle ont excité la curiosité et l'envie sur toute la route. » Le roi vient voir sa fille : « Il fut assez tendre, écrira-t-elle plus tard, et j'évitai avec soin tout ce qui pouvait le blesser, jusqu'à m'interdire toute plainte. »

La règle qu'a édictée le chef de la maison est assez austère : aucun des gens ne peut aller à Stuttgart ; tout le monde doit être rentré à dix heures. Mais il n'apparaît nullement qu'à ce moment, comme le dira Catherine, « on l'ait persécutée pour la porter à se séparer de son mari ». Seulement, après que, le 22 juin, la nouvelle de Waterloo a été connue, et que le roi lui-même, dans la nuit du 23 au 24, en a fait part à sa fille, un incident se produit sur lequel Catherine s'explique assez mal. « Le baron de Stölting, mon secrétaire, a-t-elle écrit, fut enlevé sans lui donner le temps de me remettre la caisse et les

papiers qu'il avait entre les mains et on l'escorta hors des frontières sous prétexte qu'il était d'accord avec mon mari pour m'enlever mon fils âgé de huit mois. » Enlever, peut-être, mais non pas à Catherine. N'est-ce pas d'une telle mission que Jérôme, un mois plus tard, chargeait le baron de Gayl? N'est-il pas présumable qu'il avait formé son projet de longue date et que, antérieurement peut-être à Waterloo, il avait voulu ramener à Paris sa femme et son fils?

« A cette époque, écrit Catherine, j'étais dangereusement malade du ver solitaire et personne de la famille [1] n'eut la permission de venir me voir et de correspondre avec moi. Ce qui, pour moi, était le plus affreux, c'était l'impossibilité où l'on m'avait réduite de communiquer avec mon mari, par conséquent, de l'instruire de ma position et de le préserver d'un pareil sort. »

Est-il exact que les châteaux du roi son père lui apparussent alors comme autant de prisons? Il le semble, car, dans les projets qu'elle forme et dans les demandes qu'elle adresse, il n'est point question du Wurtemberg comme résidence d'avenir. Le 9 juillet, sur la nouvelle que Jérôme a été blessé, elle réclame d'aller le rejoindre en Suisse pour le soigner; le 24, sur le bruit qu'il a accompagné l'Empereur, elle sollicite de l'aller retrouver en Angleterre. Mais tout change, et voici le persécuteur qui se mue en libérateur — en attendant que, sous la poussée de l'amour conjugal qui affole Catherine, il ne retourne à sa première forme. Le 28 juillet, le roi a annoncé à sa fille l'embarquement de l'Empereur pour Sainte-Hélène : « Ses autres frères, a-t-il écrit, ne l'ont pas accompagné lorsqu'il a quitté Paris, nommément Jérôme a été caché plusieurs jours dans cette capitale après que les Alliés y étaient entrés, mais, selon l'opinion assez générale, on le croyait retiré quelque part à la campagne, cependant sans savoir où ; comme je savais qu'on le faisait rechercher, j'ai ordonné par courrier à mon ministre près des Alliés, le comte de Wintzingerode fils, de prendre officiellement des informations à cet égard. » Voilà qui devient sérieux : Catherine apprend qu'il est question de livrer son époux à la Prusse et de l'enfermer dans la forteresse de Wesel ; mais elle ne saurait le croire, et demeure convaincue

1. Famille Bonaparte; car pour la famille royale les lettres du roi de Wurtemberg prouvent que Catherine en vit divers membres.

qu'on lui permettra de l'accompagner à peu près où ils voudront : elle propose donc l'Angleterre, l'Amérique ou Rome. Le lendemain, elle a pris une idée un peu moins fausse de la situation, mais elle n'en est pas moins optimiste. Le 2 août, le roi lui annonce que, « malgré toutes les démarches que ses employés ont faites à Paris, il a été impossible d'apprendre rien de positif sur le séjour de Jérôme Bonaparte ; on l'a cherché par ordre du Gouvernement français à Paris et aux environs, mais inutilement, et tout ce qu'on a été à même de constater par là, c'est qu'il... doit se tenir caché dans une province éloignée ». Toutefois le roi interviendra auprès de ses alliés, et il espère qu'ils tiendront compte de ses recommandations. Catherine remercie et en termes très forts. A l'en croire, elle n'a point de nouvelles depuis le 8 juillet, où un valet de chambre du roi a écrit à sa femme, qui est à Göppingen, que tout allait bien. « Je suis intimement persuadée, écrit-elle, que mon époux ne laissera connaître le lieu de son asile, soit en France, soit en Suisse, que lorsqu'il saura d'une manière certaine le sort qui lui est réservé. »

On peut s'étonner qu'elle ne paraisse point plus inquiète : c'est qu'on n'a encore ni massacré, ni guillotiné en France, au moins à sa connaissance, et qu'on s'est contenté d'emprisonner. Ses remerciements, quoique décents, n'ont donc pas la chaleur qu'on attendrait et la crainte qu'elle a de son père lui cache les dangers réels que court inconsciemment son mari.

En réalité, le roi de Wurtemberg, par suite de l'affection très sincère qu'il porte à sa fille, s'est ému de l'amour conjugal qu'elle a voué à Jérôme et, bien qu'il persiste dans ses sentiments à l'égard de son gendre, il l'a sauvé — de la prison prussienne assurément, de pis sans doute, car entre Vitrolles et Decazes, qui sait?... Cette affection se montre entière dans la lettre qu'il écrit à Catherine le 18 :

« Ma chère fille, j'ai reçu hier par courrier des lettres de Paris qui me donnent des nouvelles sur votre existence future et qui, je crois, vous seront agréables ; mais je ne veux les communiquer qu'à vous seule ; ainsi venez déjeuner lundi 21 à Plochingen... Je serai arrivé là à midi. »

Dans l'intervalle, le 20, il lui fait connaître que Jérôme va arriver, et Catherine lui répond :

« Revoir mon époux et le voir protégé par mon père, est une idée si douce, si précieuse pour mon cœur que ma vie entière ne pourra suffire pour rendre grâces à Dieu de cet excès de bonheur. Demain, mon cher père, je serai à vos pieds pour vous exprimer les sentiments d'amour et de reconnaissance que je vous conserverai toute ma vie. »

Mais si, comme père, le roi a consenti à donner asile à son gendre, il n'en a pas moins des devoirs à remplir comme souverain et comme membre de la coalition. Dès qu'il a été informé que Jérôme avait quitté Paris, il a envoyé pour l'attendre à la frontière de ses États, son ministre, le comte de Zeppelin, et son conseiller d'État de Menoth faisant fonction de secrétaire d'État. Ils ont mission expresse de poser les conditions sous lesquelles Jérôme sera admis dans le royaume et d'exiger qu'il les signe de sa main. Et en effet, à Schwiebingen, où Jérôme rencontre les ministres wurtemburgeois, une conférence s'engage à la suite de laquelle est rédigée la déclaration suivante :

Nous, prince Jérôme Bonaparte,

Ayant été informé par les commissaires de S. M. le Roi de Wurtemberg, savoir S. E. le comte de Zeppelin, ministre d'État et des conférences, et M. le conseiller privé d'État de Menoth, faisant les fonctions de secrétaire d'État, que les Hautes Puissances Alliées ont, sur la demande de Sa Majesté, consenti à porter tel changement à notre destination primitive et sont convenues entre elles de nous accorder la faculté de résider dans le royaume de Wurtemberg, nous nous sommes engagé sur notre parole d'honneur de remplir purement et exactement les conditions suivantes :

1° De rester et demeurer en tel endroit que S. M. le Roi jugera convenable de nous assigner, sans le quitter ni sortir de ses États ;

2° Les Hautes Puissances ayant en même temps exigé et demandé que S. M. le Roi de Wurtemberg nous prescrivît de prendre un titre quelconque qui n'exprimât aucune prétention ou possession territoriale et les titres de comte de Hartz étant jugé contraire aux droits du roi de Hanovre, nous consentons à le quitter et à ne prendre à l'avenir d'autre titre que celui de prince Jérôme ;

3° Nous nous engageons de plus à quitter ou à faire quitter par ceux qui nous appartiennent tout ordre ou décoration abolie ou défendue de porter par les Hautes Puissances Alliées ;

4° Nous promettons, pour nous et pour la princesse notre épouse, de n'avoir près de nous personne, ni gentilhommes, ni dames des

nations française et italienne et quant aux places inférieures d'hommes ou de femmes qui se trouvent dans ce moment à notre service, nous nous engageons de nous en défaire dans un délai de six mois à dater d'aujourd'hui ;

5° Nous promettons de ne point admettre dans la composition de notre maison nommément les barons de Linden, de Zurwesten, de Stölting et de Malchus ;

6° Nous promettons sur notre parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour nous soustraire à l'autorité et surveillance qu'Elle doit, en vertu des engagements pris par Elle vis-à-vis de ses Hauts Alliés, sur nous exercer; nous promettons de n'entretenir ni former aucune liaison, correspondance ou relation tendantes à faire renaître l'ordre des choses proscrit et réprouvé, en ou hors des États des Hautes Puissances Alliées et nous n'aurons de correspondances avec les personnes de notre famille que pour leur donner des nouvelles de notre santé, de celle de la princesse notre épouse et de notre enfant ; espérant par contre que l'exactitude avec laquelle nous remplirons nos engagements déterminera Sa Majesté à nous accorder le degré de liberté qu'elle croira compatible avec les engagements qu'Elle a pris de son côté avec les Hauts Alliés ;

7° Nous promettons enfin que nous respecterons les autorités militaires et civiles nommées par Sa Majesté là où il lui plaira de fixer notre résidence.

En foi de quoi nous avons signé les présentes et les avons munies du sceau de nos armes.

Fait à Schwiebingen, le 22 août 1815.

Signé : JÉRÔME

Tandis que Jérôme recopiait de sa main cette déclaration dont la rédaction trahit l'origine, et qu'il y apposait, à défaut d'autres, un cachet aux armes royales de la ci-devant Westphalie, des sentinelles veillaient aux portes; Jérôme crut que c'était une garde d'honneur. Au dehors, une garde attendait ; Jérôme crut que c'était une escorte; il trouva que son beau-père faisait convenablement les choses : et, arrivé le premier jour à Göppingen où il retrouva sa femme, il écrivit au roi une lettre de gratitude enthousiaste :

« Sire, je dois à Votre Majesté un de ces jours de bonheur que l'on ne peut que sentir sans pouvoir l'exprimer ; j'ai trouvé mon excellente femme et mon fils aussi bien que possible. Il ne me reste plus qu'à vous demander de pouvoir vous exprimer moi-même combien je suis reconnaissant; heureux

si je puis vous convaincre, Sire, que, dans tous les instants de ma vie, mon attachement, ma tendresse et ma reconnaissance pour Votre Majesté sont et seront sans borne. »

Catherine, quoiqu'elle exprime aussi sa gratitude et sa joie, le fait avec plus de modération. Elle connaît son père. Dans l'entrevue qu'elle a eue avec lui le 21, « il me traita, écrie-t-elle, en père irrité, parce que je cherchais à adoucir les mesures de rigueur qu'il se proposait de prendre contre mon mari. »

Pour le moment, ces mesures de rigueur consistent dans l'envoi des Ordres de Wurtemberg que le général Brusselles remet le 24 à Jérôme de la part du roi. Mais bientôt arrivent les difficultés : on a vu que, en décembre 1814, lorsque Louis XVIII a ordonné la mise sous séquestre des biens de Bonaparte, Gayl a échangé aux Hainguerlot ou à leur prête-nom Foignet, les terres de Stains et de Villandry achetées par Jérôme 950 000 francs contre des terres situées à Lucques et à Massa. M. Hainguerlot a de plus entre les mains 1 200 000 francs d'effets appartenant à Jérôme et dont celui-ci n'a point de reçu. Jérôme demande au roi la permission d'envoyer M. Abbatucci à Paris pour réclamer ces effets. Le roi n'y consent pas et Jérôme doit se contenter d'écrire à M. Hainguerlot qui, apprenant que le prince est prisonnier, refuse de rendre ce qu'il est charmé d'avoir un prétexte de garder, alléguant que les réclamations d'un prisonnier n'ont aucune valeur. « Comment, dira plus tard en 1818, à Catherine la reine de Wurtemberg sa belle-sœur, votre mari peut-il avoir eu une confiance aussi aveugle dans un tel fripon? — Malheureusement, répond-elle, le roi ne le connaissait pas comme tel et, lui ayant sauvé la vie trois fois, il devait s'attendre à le trouver reconnaissant. »

Avec son ancien protégé, Jérôme a d'autres surprises. Après qu'il a écrit au sujet des 1 200 000 francs d'effets, il voit se présenter le 13 septembre au château de Göppingen un nommé Kleinz, « homme environné de toute la confiance de Hainguerlot, se disant négociant et prétendant se rendre à Ulm ». Kleinz veut remettre directement à Jérôme, contre son reçu, les titres de « la terre d'Italie ». « Comme ce n'est pas moi qui puis vérifier de tels titres, écrit Jérôme au roi de Wurtemberg, je dois croire que c'est un piège pour se déchar-

ger sans vérification de la responsabilité de cette affaire ; j'ai donc refusé de recevoir ledit sieur Kleinz et de recevoir les papiers en question, j'ai au contraire fait cacheter la petite caisse avec les armes du général Brusselle, du grand-bailli et du grand-maître de ma maison. Je prie Votre Majesté de renvoyer la caisse à son ministre à Paris, pour la remettre à M. Moulard qui en fera l'ouverture devant lui et le notaire Jalabert. Je prie Votre Majesté d'être convaincue que, dans aucun cas, je ne lui donnerai regret de m'avoir accordé un asile. »

Le roi de Wurtemberg approuve fort cette façon de procéder. Mais cette confiance ne change point ses intentions. Le château de Göppingen ne lui a jamais semblé assez sûr et il le trouve trop rapproché de Stuttgart. Il a donc, avant l'arrivée de Jérôme, désigné pour sa résidence le château d'Ellwangen, plus isolé, plus fort et où la surveillance pourra être plus exacte. S'il avait besoin qu'on le lui rappelât, la conférence des quatre ministres, dans la séance du 27 août, « l'a invité à prendre l'engagement d'empêcher que Jérôme Buonaparte ne sorte de ses États ». Le 16 septembre, Jérôme, Catherine et leur suite, sur l'invitation qui leur est adressée, se transportent en huit heures de Göppingen à Ellwangen. C'est ici une prison véritable ; des sentinelles l'entourent, à l'intérieur la surveillance est incessante ; le général Brusselle, « geôlier sous le nom de grand-maître », la mène militairement ; lettres et paquets sont ouverts par lui, qu'ils soient à l'adresse de Jérôme, de Catherine ou des personnes de la suite, lesquelles ont dû signer l'engagement d'honneur de n'écrire que par la poste. Pour toute promenade à pied, on a une allée de deux cents pas sur un bastion entouré de deux fossés. Il est vrai qu'on sort en voiture ou à cheval et qu'il y a douze chevaux de carrosse et six de selle; que la maison ne comporte pas moins de quatre gentilshommes d'honneur : Abbatucci autorisé par faveur spéciale, le 9 septembre, le colonel Berger, le colonel Bosse et le baron de Pfuhl, cinquante-neuf domestiques des deux sexes et un train royal. Mais Jérôme se déplaît à mourir ; bien que « le château soit beau, que la vue soit admirable et que le cabinet qu'occupe la reine soit un petit bijou. » A peine est-il à Ellwangen depuis trois

jours que Catherine écrit à son père pour lui demander qu'il leur indique une terre dont ils puissent faire l'acquisition ; Jérôme et elle désirent s'établir chez eux. L'occupation est nécessaire pour le prince habitué à une vie active. Il tiendra tout ce qu'il a promis et signé, n'écoutera rien qui ait rapport à la politique sans en informer le roi, mais la surveillance établie par le gouverneur, dans le château, et par un officier, s'il sort, lui est insupportable. « A trente-deux ans et avec de grands souvenirs, il faudrait quelque adoucissement à ses maux. » Le roi reçoit mal cette imprudente requête. « J'avais espéré, répond-il à sa fille, que [malgré] les ménagements que j'ai tâché de mettre dans les arrangements pris avec mes alliés au sujet du prince votre époux, sa vraie situation ne vous échapperait pas et vous empêcherait par conséquent de chercher des changements, de manifester des désirs qui ne peuvent se réaliser », et il conclut : « Toutes les tentatives que vous pourriez faire contre ne pourraient qu'aggraver votre position. Je ne puis y apporter aucune modification et votre séjour à Ellwangen ne saurait changer. »

En même temps, le roi dont l'attention n'a pu manquer d'être éveillée par les lettres relatives aux 1 200 000 francs d'effets confiés à Hainguerlot et à la « terre d'Italie », et qui n'ignore rien des prodigalités antérieures de son gendre, mû par la crainte qu'il ait un trésor à sa disposition et s'imaginant assurer le sort de sa fille et de son petit-fils, annonce à Jérôme que les engagements qu'il a contractés à son égard vis-à-vis des Alliés l'ont mis dans l'obligation de nommer et établir une commission spéciale à Stuttgart, à l'effet d'administrer pour lui et en son nom, sa fortune et celle de son épouse, en lui réservant la propriété parfaite et la faculté de nommer de son côté un fondé de pouvoirs. La commission est composée de six membres, ministres et conseillers d'État, et celui qui la préside, le comte Zeppelin, devra faire connaître plus amplement à Jérôme les intentions du roi. En effet, Zeppelin, en adressant à Jérôme le conseiller de justice de Menoth, demande qu'il lui fasse parvenir :

1° Un inventaire exact et circonstancié de tout ce qu'il possède tant en immeubles, meubles, bijoux, vaisselle, obligations,

lettres de change, argent comptant, ou de toute autre manière, ainsi que de ce qui peut d'ailleurs porter rentes ou intérêts annuels, avec une évaluation de ceux des objets qui en sont susceptibles et dénomination des lieux et endroits où ils se trouvent situés et placés ;

2° Un état spécifié de ce qui peut, des susdits objets, appartenir à S. A. R. madame la princesse ;

3° Un état détaillé du passif, ainsi que, le cas échéant, de celui de madame la princesse ;

4° Un état exact des revenus annuels comparés aux dépenses affectées à son propre entretien, à celui de madame la princesse et de sa maison, pour servir de bilan aux recettes et dépenses annuelles.

Jérôme se révolte. La lettre du roi, écrit-il, le plonge dans le plus profond chagrin et dans le plus grand étonnement. Il serait en Amérique avec son frère Joseph s'il n'avait répugné à mettre les mers entre sa femme et lui et, depuis, il s'y serait encore rendu sans la note du comte de Wintzingerode qui l'a fait voler dans les bras du roi, heureux d'avoir retrouvé un second père. « Ma fortune particulière, Sire, ajoute-t-il, n'est pas un apanage donné par les Alliés en dédommagement des pertes que j'ai faites ; personne ne peut donc légalement et loyalement en disposer sans mon consentement... Que Votre Majesté daigne se souvenir un instant de ma vie et elle sera convaincue qu'après sept années de règne, dix campagnes et de grands malheurs, l'on n'achète pas la vie par une lâcheté et la mort est pour moi préférable au déshonneur de consentir à ce qui m'est demandé. » Et il déclare « qu'en acceptant un asile chez le roi de Wurtemberg, il a cru être traité comme le prince Eugène par le roi de Bavière, *c'est ce qui lui a été promis à Paris.* » Si le roi ne veut point le traiter comme son gendre, il le supplie de donner à lui et à sa femme les moyens de se retirer en Amérique ou à Rome. « Les sentiments que je viens d'exprimer, Sire, dit-il en terminant, sont également ceux de ma femme et il ne nous reste plus, après avoir rempli nos devoirs, qu'à nous confier dans la Providence, avec l'espoir que Dieu pardonnera et que la postérité nous justifiera de tous les événements qui peuvent arriver. »

Le 9 octobre, Zeppelin arrive à Ellwangen, demande à Jérôme l'état de sa fortune et lui déclare que, faute par lui de les fournir, on prendra des mesures de rigueur. Jérôme refuse de se laisser mettre en tutelle et proteste violemment. Aussitôt, des sentinelles sont posées aux portes intérieures; personne ne peut plus sortir. Devant cet acte d'énergie, Jérôme fait écrire par Catherine une lettre suppliante. Elle jure sur son honneur que leur fortune ne dépasse pas quatre millions, qu'ils n'ont avec eux que 60 000 florins ; Jérôme est tout prêt à placer tout ce qu'il possède en fonds de terres dans le royaume. « C'est à genoux, écrit-elle à son père, que je vous supplie de faire cesser tout acte de rigueur. Au nom de Dieu, rendez-nous la tranquillité. »

Dans un entretien qu'il a le soir avec la princesse, Zeppelin lui dit qu'on est convaincu que Jérôme a un trésor; c'est pour cela que le roi demande un état de la fortune, une reconnaissance des effets précieux sur lesquels Jérôme lui-même apposera son cachet, afin de pouvoir déclarer aux Alliés que Jérôme n'a point de trésor. Sur quoi, le lendemain, Jérôme écrit lui-même au roi que, « puisque l'on ne veut ni blesser son honneur, ni lui enlever la jouissance et la disposition, ni la liberté d'administrer ses biens, mais seulement acquérir la connaissance de sa fortune, ce qui est une conséquence des engagements du roi avec les Alliés,... il consent à faire connaître l'état de sa fortune au comte Zeppelin... et consentira même à placer en biens-fonds en Wurtemberg tout ce qu'il possède pourvu qu'on lui garantisse une tranquillité entière et parfaite. »

Cela est bon : mais la lettre de Catherine, en date du 9, est arrivée le 10 aux mains du roi qui a répondu :

« Ma fille, les ordres que j'ai donnés au comte Zeppelin sont irrévocables et l'insolente opposition de Jérôme Bonaparte ne m'empêchera pas de remplir les engagements que j'ai pris envers mes alliés. N'oubliez pas que ce n'est pas un asile que j'ai donné à votre époux, mais une prison beaucoup plus douce que ne l'aurait été la forteresse de Wesel. Soumettez-vous donc ou craignez mon courroux, et de suite. »

Cette lettre arrive le 11 à Ellwanger en même temps que des ordres formels adressés à Zeppelin. Celui-ci demande à

être reçu par Jérôme, qui refuse la porte. Zeppelin déclare qu'il entrera de force ; on ouvre. Jérôme lit une protestation. En présence d'Abbatucci et de Pfuhl, ses papiers sont inspectés ; trois sacs contenant chacun 20 000 francs en or, vingt grandes médailles d'or sont saisis; mais le paquet des reconnaissances des divers banquiers chez lesquels Jérôme a des fonds, échappe. Catherine le porte sur elle et la nuit le cache sous son chevet.

Désormais, Ellwangen est bien une prison d'État où Jérôme a pour le surveiller le gouverneur, le général major von Brusselle, un commissaire de police, chef d'un service particulier et secret et un commissaire de poste. Chaque jour, la garde de trente hommes d'infanterie et de vingt hommes de cavalerie est relevée ; des factionnaires sont placés à toutes les issues, et le reste de la garde patrouille. Pour sortir à pied, à cheval ou en voiture, Jérôme doit demander la permission, et c'est sous l'escorte de cinq cavaliers; toutes les lettres sont ouvertes ; nulle visite sans une carte du gouverneur ou du commissaire de police.

Des jours passent ; querelles avec Brusselle, perquisitions nouvelles ; nouvelles protestations de Jérôme qui finit pourtant par remettre une sorte d'état de sa fortune ou tout le moins de ses meubles. Cela seul les sauve. Car M. le comte de Pradel est en effet acharné à s'en emparer pour le compte de Louis XVIII. C'est en effet la Couronne et non l'État qui, par suite d'un accord entre le ministre de la Maison du roi et le ministre des Finances, a pris possession, en 1814, des hôtels appartenant aux Bonaparte et de leurs meubles. Sur les six cents caisses et ballots qui sont à Jérôme, partie se trouve à l'hôtel du cardinal Fesch, partie chez Filleul, rue Taitbout. Au 20 mars, les royaux durent interrompre l'inventaire de leur capture; dès juillet, ils eurent la prétention de le reprendre, mais les meubles étaient partis, et M. le comte de Pradel, directeur général du ministère de la Maison du roi, ayant le portefeuille, déclara qu'ils avaient été « soustraits », et que cela ne se pouvait tolérer ; soupçonnant qu'un sieur Landry, tapissier, pouvait les recéler soit à Paris, soit à Brunoy, où il avait une campagne, il chargea M. le baron de Ville-d'Avray, intendant du garde-meuble de S. M., de poursuivre « la resti-

tution de ces effets ». Les meubles de Jérôme qui faisaient une bonne part de son actif étaient donc en grand péril d'être « restitués » aux Bourbons, lorsque, sous une escorte wurtembergeoise, ils furent transportés à l'hôtel de la légation de Wurtemberg d'où ils devaient être acheminés vers Stuttgart. C'était là un coup de partie et c'était le roi qui l'avait joué. Mais Jérôme ne s'en montra guère reconnaissant. Il était entré en polémiques avec le roi de Wurtemberg et il alléguait aussi bien la convention qu'il avait signée le 22 août, que les conversations qu'il avait eues à Paris avec le comte de Wintzingerode. Le roi s'était vite lassé d'une discussion qu'il trouvait inférieure à sa dignité, mais il avait délégué ses pouvoirs et son style au général Brusselle, lequel pour terminer, écrivit à Jérôme d'un ton royal : « Tout ce que vous avancez comme vous ayant été dit par le comte de Wintzingerode est complètement désavoué par lui, et quand il aurait pu le dire, il aurait diamétralement agi contre ses instructions ; l'accompagnement du capitaine de Schwarz, les sentinelles placées à votre porte à Schwerberdingen, l'escorte ordonnée pour vous accompagner, auraient pu vous prévenir sur l'état de détention où vous vous trouviez ; au reste, après les déclarations formelles de Sa Majesté, il ne peut vous rester aucun doute à cet égard ; vous n'aviez ni le droit ni la faculté de préférer tel séjour à un autre ; votre sort est fixé immuablement, et votre conduite seule en peut augmenter la rigueur ; les arrangements que l'on prend pour assurer à l'avenir votre existence sont de nature à devenir de jour en jour plus nécessaires et plus urgents parce que, si l'on doit ajouter foi à la déclaration que vous avez faite de votre fortune, elle n'assure nullement la durée du train et de la dépense que vous faites depuis votre arrivée dans le royaume ; le seul conseil à vous donner est de vous soumettre avec résignation aux conseils que la raison et la nécessité dictent. » Sur quoi Jérôme déclara qu'il ne recevrait plus le général de Brusselle.

Lorsque, le 28 novembre, arrivèrent de Paris les fourgons contenant les meubles, effets et bijoux, ce furent de nouvelles discussions. Le roi de Wurtemberg était résigné à ne point obtenir un état de la fortune de son gendre. Il se désistait de s'en mêler, mais il demandait que, sur les diamants qui seraient

vendus, Jérôme consolidât 200 000 florins, montant de la dot et des bijoux que la princesse avait apportés en mariage, et que, pour le reste des fonds que Jérôme pourrait placer dans le royaume ou à l'étranger, les titres fussent remis au ministre de la Cour, Zeppelin, lequel agirait d'après les ordres de Jérôme. On avait fait à Stuttgart un inventaire des meubles, mais Jérôme trouva que la prisée était ridiculement basse. Il prétendit que les diamants estimés à Stuttgart 1 million l'avaient été 2 millions à Paris, l'argenterie 200 000, alors que, à la pesée et sans la façon, elle en valait 386 000. D'ailleurs il annonça que sa fortune se composait de ces diamants et de cette argenterie, de 150 000 francs chez un banquier à Vienne, de 520 000 francs en une créance sur la reine de Naples, et des biens d'Italie dont la rente serait de 60 000 francs. Le tout composerait un revenu de 188 000 francs ; il consentait donc à faire la vente des meubles, à placer les produits de la vente en Wurtemberg et à donner sa procuration à Zeppelin qui agirait d'après ses ordres et indépendamment de toute autorité.

Aux valeurs qu'on lui présentait comme réalisables, le roi ne trouva pas la moindre réalité ; mais il insista pour que Jérôme justifiât d'un revenu stable de 120 000 francs, ou 10 000 francs par mois, et qu'il prît une hypothèque sur des biens en Wurtemberg pour la valeur de la dot. On chicana, on discuta, on échangea des notes qui semblaient rédigées par des procureurs retors. Jérôme finit par accepter la vente par encan public des diamants, bijoux, vermeil et argenterie, la perception par Zeppelin des intérêts des fonds placés à Vienne, des loyers de la maison de Trieste, des revenus des biens d'Italie. Il donnait d'ailleurs « l'assurance la plus positive que, dans aucun cas et sous aucun prétexte, Sa Majesté le roi, son auguste beau-père, ne serait prié de subvenir aux dépenses de sa maison, Son Altesse étant dans l'habitude de faire balancer les dépenses avec les recettes. »

Cela fait, le 29 janvier 1816, il protesta par une lettre à son beau-frère le prince royal de Wurtemberg contre la violence à laquelle il cédait.

La vente eut lieu : elle fut désastreuse ; ce que Jérôme estimait 2 700 000 francs fut, dit Catherine, vendu 700 000.

La situation était sans issue : le roi de Wurtemberg ne pouvait ne pas penser que Jérôme n'eût point d'autres ressources ; mais il était incapable de les découvrir. Avec les 850 000 francs, capital qu'avouait son gendre et le train qu'il menait, c'était tout à l'heure la misère pour sa fille, mais qu'y faire? Il ne pouvait penser à retenir Catherine et Jérôme dans un château-prison durant toute leur vie. Par l'entremise du prince royal[1], Catherine, vers le milieu de mai, fit connaître à son père les demandes qu'elle formait. Le roi qui était disposé à les accepter et à se débarrasser ainsi d'hôtes gênants, rédigea pour lui-même un mémorandum où il exposait les raisons qui l'avaient fait agir et les motifs qui le déterminaient à changer de conduite. « Lorsque je me suis mis en avant pour obtenir des quatre puissances de voir changer le sort de ma fille, écrit-il, je sentis les sentiments d'un cœur paternel et ce que j'ai cru être le plus convenable à la dignité de mon nom. Le sort de son époux en devenait dépendant, et je ne cacherai pas que c'est la seule considération qui a pu me déterminer à faire ce que j'ai fait. Des déclarations que ma fille a faites au nom de son époux à mon fils, le prince royal, il résulte que tous les deux regardent leur position comme insupportable ; dès lors mon intention d'accorder un bienfait à ma fille ne se trouve plus remplie et j'y renonce volontiers. »

Les deux époux lui demandèrent de vivre librement dans les États wurtembergeois en choisissant leur domicile et en administrant leur fortune ; le roi ne pourrait y consentir que de l'aveu des quatre puissances et, même si elles donnaient cet aveu, « je déclare, écrit-il, que je ne pourrais voir le frère de Napoléon habiter librement et sans surveillance mes États »; soit d'aller en Autriche. « C'est, dit le roi, le moyen le plus sûr pour sortir d'embarras et pour me voir délivré d'une position que l'ingratitude me rend chaque jour plus pénible »; il s'est donc déterminé à faire écrire par son ministre aux ministres des quatre puissances. « Il n'y joindra d'autre

1. Un rapport de police adressé le 26 mai au ministre de la Police par un nommé Barrot, son agent à Ellwangen, porte : « Il y a quelques jours que le roi, la reine et la princesse royale eurent à Gemund, à sept lieues d'Ellwangen, une entrevue avec la princesse Catherine. Jérôme n'y fut pas. » Dans la correspondance, nulle mention d'une entrevue avec le roi, mais cette note peut situer l'entrevue avec le prince royal.

observation que celle que, du moment où le frère cadet de Napoléon et sa famille auront dépassé les frontières de son royaume, ils devront se dire qu'ils n'ont plus aucun titre à sa protection ni à son intervention, quels que soient les résultats de ces démarches. Il n'est pas besoin d'ajouter que tous leurs fonds et propriétés seront remis alors à leur pleine et entière disposition. »

Le 23, Catherine fait à son père une demande en forme « pour obtenir sa protection à l'effet, dit-elle, de nous retirer à Rome ou, si cela ne se peut pas, en Autriche, ne doutant pas que le saint-père ou l'empereur n'accueillent votre gendre et votre fille aussitôt que vous le leur demanderez ». Le 25, en vertu des ordres du roi, le comte de Wintzingerode transmet, de la part de son maître, aux ambassadeurs des quatre puissances la demande de la princesse Catherine de pouvoir choisir un domicile dans les États de l'empereur d'Autriche, à Rome ou dans les États-Unis d'Amérique.

Du 24 au 23 juin, les quatre puissances adhèrent à la demande du roi de Wurtemberg et autorisent le séjour dans les États autrichiens : l'Autriche, toutefois, pose une restriction : « Le traité de Fontainebleau ayant été annulé de fait par la déclaration du 13 mars 1815, le gendre de Sa Majesté ne peut conserver le titre de prince à moins qu'elle ne daigne lui conférer cette dignité. En reprenant de titre de comte de Hartz, il s'exposerait également à des réclamations officielles pénibles pour lui et embarrassantes pour nous, de la part du souverain légitime de ses anciens États. Il nous paraît donc nécessaire, pour obvier à ces inconvénients, que le roi donne à son gendre un nom et un titre quelconques qui ne rappellent pas une époque dont on désirerait effacer jusqu'au souvenir. » Le 29 juin, Catherine écrit à Zeppelin qu'elle vient d'informer le prince royal, son frère, de la résolution de son époux au sujet de la proposition que Sa Majesté, son auguste père, a bien voulu leur faire. Mais on demande de Jérôme une déclaration en règle, qu'il donne le 4 juillet, et par laquelle il accepte le titre que S. M. le roi de Wurtemberg voudra bien lui conférer. Pour ménager la dignité de son gendre, le roi ne veut point créer pour lui un titre nouveau ; il prétend distraire des titres qu'il porte lui-même, celui d'une principauté quasi souveraine, le

comté de Montfort qui, après avoir appartenu depuis le XIVe siècle à la maison d'Autriche, est passé en 1803 à la maison de Wurtemberg : à la vérité, ce « bon château de la Souabe, à une lieue et demie du Rhin, chef d'un comté qui portait son nom, qui était enclavé dans le Tyrol, et dont dépendaient les seigneuries de Ternang et d'Argan » est ruiné déjà depuis quelques siècles, mais il n'en est pas moins très noble et, si le roi de Wurtemberg en donne le titre au mari de sa fille la princesse Catherine, Jérôme Bonaparte, ce n'est qu'aux causes formellement exprimées dans le diplôme parce que Jérôme Bonaparte est le mari de la princesse et qu'il ne peut plus s'appeler ni prince Jérôme, ni Bonaparte. De même ne devra-t-il plus à jamais porter les armes de Westphalie dont, encore en janvier 1816, il scellait ses lettres, déclarations et protestations, mais des armes très belles qui se lisent ainsi : parti, au 1 d'argent à la bannière d'église de gueules, chargée de trois annelets d'argent, aux trois bouts inférieurs dorés et ornés, qui est de Montfort ; au 2, coupé : au 1, d'or à la perche de cerf de sable, la pointe tournée à senestre, qui est de Wurtemberg ; au 2, d'or au lion léopardé de sable, qui est de Souabe; l'écu, posé sur un casque de tournoi d'acier doublé de gueules et d'or, accosté de lambrequins d'or, colleté d'or, et paré d'or, accosté de bannières d'argent où sont répétées les armoiries du champ ; pour supports, deux lions d'or, langués et armés de gueules, aux têtes tournées en dehors, aux queues contournées. Le tout posé sur un manteau princier, de pourpre, bordé d'or, garni et doublé d'hermine et surmonté du bonnet de prince, de velours écarlate, garni de perles sur le demi-cercle d'or que surmonte le globe impérial. Si le diplôme était médiocrement flatteur, les armoiries sont admirables : pour exécuter le condition mise par l'Autriche, le roi de Wurtemberg a fait galamment les choses. Mais Jérôme ne le prend point ainsi : « Je ne me suis décidé, écrit-il au comte Zeppelin, à accepter un titre étranger que par déférence pour Leurs Majestés l'empereur d'Autriche et le roi de Wurtemberg et parce que je ne l'ai considéré que comme un nom que l'on prend en voyage, qui, ne changeant rien aux réalités, n'imposerait aucune obligation, ni n'assujettirait à aucune formalité. Je dois également vous faire

observer que mon épouse ne peut recevoir d'autre titre, ni porter un autre nom que le mien; roi, sur le trône elle a porté le titre de reine ; prince, elle porte celui de princesse et particulier, elle serait particulière. Ces principes et ces sentiments sont trop selon les lois de la morale et des obligations que les époux contractent aux pieds des autels pour ne pas être appréciés et approuvés du roi, mon auguste beau-père. » Catherine s'associa à cette protestation dont l'insolence était malvenue, en un temps où elle venait de demander à son père d'intervenir pour mettre son époux et elle en possession des terres d'Italie que leur disputaient « les friponneries insignes du sieur Hainguerlot »; où elle lui remettait le dossier par quoi elle sollicitait que ce fût lui qui fit attaquer Hainguerlot sous direction et par ses ordres ; où elle obtenait au moins l'appui de la légation de Wurtemberg ; où elle suppliait son père de permettre qu'elle lui amenât son fils, et où enfin elle obtenait la permission de se rendre à Louisbourg pour prendre congé de lui. Mais le roi était décidé à tout endurer pourvu qu'il fût délivré. Il écrivit au comte de Zeppelin qui lui avait fait son rapport et qui y avait joint la lettre du prince Jérôme de Montfort : « La cour d'Autriche en accordant à notre fille et à son époux la permission de se rendre à Brünn, y a mis la condition que ce dernier ne prît aucun titre contraire aux arrangements pris par tous les souverains de l'Europe assemblés au Congrès et que, s'il désirait être revêtu de celui de prince, il ne le pourrait être que de notre autorité royale. Cette condition préalable n'est pas restée inconnue à notre fille et à son époux qui, de sa main, s'est engagé à la remplir. La cour d'Autriche et les autres puissances alliées ont été instruites par nous de cet acte de soumission. Une déclaration contraire ne fait donc preuve que d'une conduite bien peu mesurée et quoique, à juste titre, elle encoure notre improbation, nous n'en tenons aucun compte, ayant pris la ferme résolution de ne nous mêler en rien de ce qui est relatif à la position de l'époux de notre fille, dès qu'il aura quitté nos États. »

Mais, quant au titre à prendre par la princesse, la déclaration de son époux est encore plus singulière que la précédente. « Elle ne peut être expliquée que par une ignorance complète de tous les droits et coutumes établis par les maisons

royales et souveraines, car il est réglé par l'usage introduit depuis tous temps que les princesses qui en sortent ne perdent leur titre par aucun mariage, sans avoir égard au conjoint, dès que l'alliance a eu lieu du gré du roi ou du souverain, chef de la maison. »

La polémique en resta là; le 7 août, les préparatifs du voyage étant achevés, Catherine, au moment de quitter Ellwangen, écrivit encore au roi pour l'assurer de son respect et de son dévouement.

Elle eût pu ajouter sa reconnaissance ; car c'était le roi qui, par son intervention, avait sauvé Jérôme de dangers bien plus réels qu'il ne les avait imaginés ; c'était lui qui, par une paternelle prévoyance avait entrepris de préserver la fortune de son gendre et de sa fille d'une prodigalité qui allait en avoir rapidement raison ; c'était lui qui avait prétendu leur assurer une existence honorable, en rapport avec leurs revenus ; il y avait à coup sûr montré l'autorité despotique qui était de son caractère et il avait employé la force pour vaincre une résistance qu'il trouvait injurieuse. Il y avait porté, avec des formes violentes et la roideur d'une volonté qui ne savait point plier, une part du mépris haineux qu'il éprouvait contre Jérôme. Mais il avait rempli tout son devoir et accompli vis-à-vis de son gendre des actes qui lui avaient coûté infiniment. Ni Jérôme ni Catherine n'avaient un instant réalisé qu'ils fussent proscrits, déchus, ruinés, que le roi eût fait sur son orgueil un grand effort en les accueillant et que, dans leur propre intérêt, ils dussent le ménager et prendre une attitude toute contraire à celle qu'ils avaient adoptée ; ils la devaient garder en Autriche où nulle tutelle n'arrêterait leurs entreprises.

(La fin prochainement.)

FRÉDÉRIC MASSON

MUNICH

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!
BÉRANGER

La jeunesse a le don précieux de parer la réalité d'oripeaux magnifiques. Sa puissance d'illusion la met à l'abri des contacts déprimants. Elle néglige d'instinct ce qui est laid, trivial, pénible ou douloureux pour s'adonner tout entière à l'immense joie de vivre. Elle irradie, et tout ce qui l'approche en devient plus beau. C'est ainsi que nos souvenirs d'enfance nous sont chers entre tous. Nous avons vite oublié nos rancœurs et nos désespoirs, les heures troubles et les jours de pluie. Les étés étaient plus ensoleillés, l'existence plus savoureuse quand nous étions petits. Nous les remuons, ces souvenirs, avec une sollicitude attendrie, une piété très égoïste, parce que nous touchons à ce qu'il y a de meilleur en nous...

J'aime mieux le dire tout de suite. Jamais je ne pourrai parler de Munich sans partialité. Munich, c'est toute ma jeunesse.

J'avais vingt-trois ans quand je vins m'y fixer. Mon esprit aventureux me poussait bien loin de Paris, vers le mirage de l'inconnu. J'étais seul au monde. De la vie je ne connaissais que le lycée et la caserne. J'étais à la fois embarrassé et fier de ma liberté toute neuve, comme un gamin maladroit d'un joujou trop somptueux. Cependant le passage de la frontière avait ébranlé ma confiance et glacé mon enthou-

siasme. Les appels gutturaux des employés, la raideur disgracieuse des douaniers à coiffures plates, le casque à pointe du gendarme de service, la physionomie inaccoutumée des gens et des choses, toute cette énigme étrangère que mon inexpérience ne parvenait pas à déchiffrer, déroutait mon sens atavique. J'avais le cœur gros. Recroquevillé dans le coin de mon compartiment, les yeux grands ouverts sur mes compagnons de route, pendant que le train roulait dans la nuit en secouant la ferraille de ses essieux, j'éprouvai la profonde amertume des exils et je me mis à regretter ardemment la douce langue maternelle, les coutumes ancestrales, les gestes traditionnels, les paysages familiers, tout ce qui peu à peu m'avait fait ce que j'étais, si dissemblable de ceux qui m'entouraient à présent.

A Ulm, les *Schaffner* bavarois remplacèrent le personnel wurtembergeois. Leur tunique azurée, leur fourragère de soie blanche et bleue me délivrèrent de l'obsession morose des uniformes prussiens. Les détails les plus infimes exercent souvent une influence décisive sur notre sensibilité. La Bavière me fut sympathique de prime abord parce qu'elle est vouée au bleu et au blanc — comme les enfants de Marie — et que ces couleurs avenantes égayent le regard, remuent l'âme, doucement.

Par les glaces du coupé je vois la ligne pâle des Alpes se rapprocher insensiblement. L'air est pur et vif. A chaque station des servantes rubicondes courent le long du quai, offrant aux voyageurs la bière mousseuse et les petites saucisses dorées au parfum pénétrant. Les indigènes, d'allures patriarcales et familières, affichent une rondeur accommodante, une simplicité rustique, pleine d'encouragement. J'oublie ma nuit d'insomnie, ma fatigue, mon désarroi, mes appréhensions, tandis que le soleil matinal promène ses rayons étincelants sur la campagne souriante.

L'horizon solitaire s'est animé. Les maisons isolées, sentinelles avancées des grandes villes, commencent à courir les unes après les autres. Leur nombre s'accroît rapidement. A présent elles se groupent, dessinant des embryons de carrefours, des tronçons de rue. Voici déjà les faubourgs ; des pignons lépreux bordent la voie. Le train ralentit sa marche ;

il chevauche brutalement les frêles aiguilles, franchit en geignant les plaques tournantes, glisse sous l'arceau dentelé des passerelles de fer, entre les hauts murs de soutènement où s'inscrivent des noms de brasserie en lettres géantes : *Hackerbräu*, *Spatenbräu*, *Pschorrbräu*, pour venir s'immobiliser enfin, ses freins bloqués, sous le grand hall vitré du *Hauptbahnhof* (gare centrale).

Mon voyage est terminé. Je n'ai plus le loisir de rêver. Une vie nouvelle m'attend au seuil de cette cité mystérieuse. Le *Schaffner* jovial qui m'aide à descendre, cligne de l'œil pour m'encourager et me dit dans son dialecte nasillard :

— *Mir san schon in Minka* [1].

— Déjà !

Au seuil de la gare, j'éprouvai la griserie de l'air pur et vivifiant : Munich est à 526 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il y règne un climat montagnard, rude et sain. La ville fait tout de suite impression sur l'étranger. Les rues, les places et les monuments s'y offrent au regard avec tant de charme ingénu, tant de bonne grâce familière qu'ils semblent de vieux amis muets et indulgents qu'on retrouve avec plaisir. On se sent tout de suite à l'aise et chez soi.

Aussitôt arrivé, je pensai à m'installer. Ce n'est guère compliqué. Il suffit de suivre au hasard les artères de la cité et, quand le quartier vous agrée, de regarder à hauteur d'homme le long des gouttières qui descendent des toits. Des papillons de papier blanc, collés contre le zinc, renseignent l'amateur sur les chambres garnies à louer. D'après l'écriture plus ou moins habile, on peut juger de la position sociale des propriétaires. Les mansardes pauvres sont modestement dénommées *Schlafstellen* (places à coucher). Il y a des *einfach möblierte Zimmer* (chambres meublées simplement) et des *Salon mit Schlafzimmer elegant möbliert* (salon et chambre à coucher élégamment meublés). Pour éviter tout malentendu, les prix de location sont indiqués. La pruderie bourgeoise exige en général de la part des locataires des mœurs paisibles et rangées : *für solide Herren*, remarquent expressément la plu-

1. *Wir sind schon in München* (Nous sommes à Munich).

part de ces annonces en plein vent. L'épithète « solide », germanisée à contre-sens, marque la continence et la probité. Cependant quelques propriétaires ont un euphémisme suggestif pour traduire leur indulgence. Ils ajoutent à leur offre : *mit separat Eingang* (avec entrée particulière), ce qui autorise toutes les licences.

Non loin de la *Sendlingerthor*, vestige lézardé des remparts d'antan, sur une petite place tranquille et déserte, ombragée d'arbres feuillus, bordée de maisons aux pignons pointus, dont les façades tourmentées flattaient mes goûts romantiques, je découvris une pancarte qui retint mon attention. Une chambre modeste était à louer dans la plus vieille des masures. Pour la visiter il fallait s'adresser à un boutiquier. Je considérai d'abord l'immeuble caduc aux volets d'ocre, sillonné de poutres de chêne, visibles sous le crépi, puis je cherchai des yeux la boutique. C'était un magasin de bric-à-brac. Les objets les plus hétéroclites s'entassaient pêle-mêle derrière les petites vitres de la devanture : montres anciennes, chandeliers d'étain, cruches de grès peintes, silhouettes naïves encadrées de poirier verni, enfin mille bibelots hors d'usage et curieux.

Au-dessus de la porte, une enseigne indiquait le nom du propriétaire : *Corbinian Siebentritt.*

Ce nom me frappa. Il était bien dans le style de la maison et de l'emploi. Je poussai la porte ; une sonnette fêlée tinta faiblement ; aussitôt une voix un peu rauque me demanda :

— Que désirez-vous, monsieur?

Et j'aperçus, émergeant d'un monceau de hardes, une face de chouette aux yeux ronds et luisants, adornée d'un collier de barbe grise, surmontée d'une calotte de perles au crochet. C'était Corbinian Siebentritt. Son teint fané s'adaptait à merveille aux objets qui l'entouraient. Certains animaux prennent ainsi la couleur du milieu où ils vivent.

Je le priai de me montrer la chambre.

— Un moment, — dit-il, — je ne peux pas quitter le magasin.

Et il appela, tourné vers l'arrière-boutique :

— Thekla ! Thekla !

Je pensai tout de suite à une vieille sordide et ridée, digne

pendant de Corbinian Siebentritt, ou à une princesse de légende, emprisonnée chez un sorcier.

Le ciel eut pitié de moi ; il m'envoya la princesse.

Jamais je n'oublierai l'impression que me fit Thekla, en apparaissant dans ce capharnaüm. Je fus ébloui. Elle illumina la pièce. Un charme si puissant émanait de sa personne que les choses inertes prirent subitement à son voisinage une valeur insoupçonnée. Le vieux Siebentritt lui-même m'en parut moins laid.

Elle était petite mais bien proportionnée; l'ovale délicat de son visage s'encadrait de deux nattes brunes qui lui tombaient sur les épaules; sa peau, foncée de teint, était veloutée comme celle d'une pêche, et de longs cils noirs approfondissaient le mystère de ses grands yeux sombres. L'arc ténu et régulier de ses lèvres rouges évoquait le sourire céleste des madonnes italiennes. Elle était toute grâce, toute candeur, toute jeunesse.

— C'est ma nièce, — expliqua l'antiquaire, en ouvrant la porte qui donnait sur le corridor.

Elle me montra le chemin ; je la suivis par un escalier sombre jusqu'au premier étage. J'écoutai d'une oreille distraite ses explications. C'est à peine si je regardai la pièce, avenante du reste, avec son ameublement *biedermeier* et ses fenêtres gaies s'ouvrant sur la place.

Je retins immédiatement la chambre. Quand j'eus rempli suivant l'usage le feuillet vert où chaque étranger doit donner à la police locale les renseignements nécessaires sur sa personne, la jeune fille me demanda curieusement :

— Vous êtes Français?

— Oui, mademoiselle, — répondis-je en rougissant.

Elle remarqua mon trouble et se hâta d'ajouter :

— Soyez le bienvenu à Munich et dans notre humble maison.

Puis elle partit, me laissant seul, avec cette phrase chantante et douce au creux des oreilles. Mais ni la solitude, ni l'exil, ni l'avenir ne me faisaient peur, puisque le destin clément m'accueillait avec tant de sollicitude par la bouche d'une aussi belle enfant.

***

Le charme qui émane de Munich a des causes multiples et subtiles. La ville n'a pas une physionomie nettement marquée, comme Dresde, Nuremberg, Lübeck ou Brême, dont les silhouettes typiques accusent une certaine unité de style et s'imprègnent d'un seul bloc dans le souvenir. Au contraire, la métropole bavaroise offre une diversité d'aspects déconcertante. On y rencontre toutes les architectures. Chaque quartier a son caractère particulier. L'un est florentin ; la large *Ludwigstrasse*, qui part de la *Feldherrnhalle* et aboutit au *Siegesthor*, est bordée d'édifices aux toits plats, aux fenêtres cintrées, comme dans la cité des Médicis. Un autre est moyen-âgeux ; c'est la vieille ville, le *alte Hof*, encadrée de murailles sombres, crénelées, le *Marienplatz* avec son vieux Rathaus dentelé et la tour fruste de Saint-Pierre. Un troisième est gréco-romain; par exemple, le *Königsplatz*, que bordent les Propylées, la Glyptothèque et le temple de la Sécession. Ce sont de courtes évocations, soulignées par deux ou trois monuments principaux.

Çà et là, d'antiques portes ogivales, en briques rouges ou en pierres cimentées, chevauchent les rues tortueuses : l'*Isarthor*, le *Karlsthor*, le *Sendlingerthor*. Elles marquent l'emplacement de la vieille enceinte fortifiée, aujourd'hui disparue. Les places irrégulières, plantées d'arbres, ornées de pelouses fleuries, de fontaines et de statues, se succèdent et s'enchevêtrent, prêtant à toute la cité une apparence de grand jardin où l'air et la lumière circulent librement.

Ici, la statue équestre du roi Maximilien se dresse, entre deux cyprès sveltes, devant les frondaisons du *Hofgarten* qu'entoure une ceinture d'arcades aux fresques naïves, rongées par les intempéries. Là, le *Hoftheater* élève sur une colonnade dorique un fronton triangulaire où s'inscrit une mosaïque chatoyante. Les petits pavés pointus de la place qui le précède, triés avec soin et de couleurs différentes, dessinent sur le sol des arabesques capricieuses. Sur un des côtés, le bâtiment de la vieille poste laisse luire, dans l'ombre de ses colonnes grises, le rouge cinabre de ses murailles. Sur l'autre, la Résidence

royale aligne sa façade curieuse dont le truquage décoratif donne l'illusion plastique de motifs en relief. Plus loin, la colonne gracile de la Vierge surmonte un bassin de granit où l'eau coule en minces filets d'argent, sous une parure de fleurs fraîches toujours renouvelées. Tout en haut, Marie, patronne de la ville, vêtue d'une tunique azurée, couronnée d'or, pose ses pieds nus sur un croissant de lune et tient dans ses bras fluets l'Enfant-Dieu, au-dessus de la place animée et joyeuse. Au sommet de la *Peterskirche* qui surplombe les toits, le veilleur accroche chaque matin des disques de couleurs différentes pour signaler à l'attention du public l'état de l'atmosphère. Pendant que la musique militaire égrène son répertoire, les têtes se lèvent, les cous se tendent afin d'apprendre si l'horizon est limpide ou si la ligne des Alpes s'est voilée de brume. Près du *Karlsplatz*, à l'abri d'un bosquet de lilas, le *Brunnenbuberl*, éphèbe de bronze au corps frêle, d'un geste mutin, essaye de fermer la bouche au satyre grimaçant et facétieux qui lui jette au visage l'eau de ses joues gonflées. Dans le fond, un temple protestant arbore au-dessus des feuillages son frontispice écaillé où brille en lettres d'or la devise orgueilleuse : *Dein Wort ist die Wahrheit.* (Ta parole est la Vérité.)

De l'amas des maisons, les églises surgissent un peu partout en profils fantasques, qui évoquent les diverses époques de l'architecture religieuse : la *Peterskirche* du XIIIe siècle, l'église Saint-Michel, en style italien du XVIe, la Trinité, surmontée d'une coupole qui repose sur dix-huit colonnes corinthiennes et dont la façade est de style ionique, la chapelle de Saint-Népomucène, encombrée de colonnes torses, de grilles à jour et de statues aux allures profanes, la *Ludwigskirche*, d'une richesse profuse chère à Louis Ier, la *Pfarrkirche* néo-gothique, la basilique de Saint-Boniface byzantine, l'*Allerheiligen-Kapelle*, chapelle de la cour, attenant au palais du roi, recouverte de plaques d'or et de mosaïques, l'église des Théatins, en style jésuite, dont le portail tourmenté abrite l'essaim des pigeons qui tourbillonnent au-dessus des promeneurs comme à Venise. Mais de toutes ces églises la cathédrale, la *Frauenkirche*, est la plus grande. Ses tours dénudées de brique rouge, hautes de 110 mètres et terminées par des

coupoles ovoïdes de cuivre vert-de-grisé, dominent toute la ville. On les aperçoit du bout de la plaine bavaroise et jusque sur les contreforts des Alpes. Tous les almanachs populaires reproduisent leurs contours familiers. La fantaisie des illustrateurs y accroche l'emblême de la ville, le *Münchner Kindl*, moinillon joufflu qui tient au bout de ses deux bras étendus le *Maasskrug* (cruche de grès) et le gros radis blanc traditionnels.

Les palais et les monuments publics sont semés aux quatre coins de la ville sans autre justification que la fantaisie des rois qui les édifièrent. Outre la Résidence, palais royal aux salles fastueuses, pavées de jaspe, de porphyre et d'améthyste, bâtie par van Klenze, décorée par une pléïade d'artistes, Schnorr, Zimmermann, Kaulbach et Schwanthaler, on découvre au cours des flâneries le *Wittelsbacherpalast*, construit par Gärtner en forme de forteresse gothique, le palais de Leuchtenberg, le *Maximilianeum*, aux portiques grecs, la Bibliothèque royale, l'Odéon, où se trouve le Conservatoire, le nouveau Palais de Justice que l'architecte Thiersch a recouvert de joyeuses enluminures peu en harmonie avec la dignité sévère des tribunaux qui y siègent.

Le long des rues populeuses on rencontre des maisons particulières qui rappellent soit une époque disparue, soit l'esthétique des pays lointains. Dans la *Residenzstrasse*, un hôtel du plus pur XVIIIe siècle aligne ses hautes fenêtres sculptées au-dessus de deux porches arrondis, surmontés de mascarons suggestifs. Un dauphin en ronde bosse, encastré dans la muraille, fait jaillir l'eau de ses naseaux dans une petite vasque de marbre. Près du *Maximiliansplatz* s'élève une maison romaine, flanquée d'un péristyle en porphyre. *Schellingstrasse*, les *Fürstenhäuser*, enluminées de fresques violentes, rappellent les façades peintes des petites villes italiennes. Les demeures de citoyens notoires sont connues des promeneurs. Il y a la maison médiévale du docteur Hirt, le fondateur de la *Jugend*, celle du prince Arco-Zinneberg, la villa du peintre Lenbach, ornée de rocailles baroques, le temple prétentieux de Franz von Stuck, le créateur du mouvement artistique révolutionnaire de la Sécession, le cottage du *Hofintendant* Ernst von Possart, directeur des théâtres royaux.

Mais l'orgueil de la cité ce sont ses jardins, ses parcs, ses vastes places au gazon toujours vert qui l'égayent, l'aèrent, et rompent la monotonie des pierres. Sous les ombrages du *Hofgarten*, les citadins ont coutume de venir prendre leur café pendant la belle saison. Le Jardin anglais, où les massifs boisés alternent avec les pelouses soigneusement tondues, cache sous ses frondaisons les Bains de Diane, le *Monopteros*, la Tour chinoise et le lac artificiel de Kleineslohe, buts coutumiers des promenades dominicales. L'Isar torrentueuse mugit sans trêve entre des rives escarpées et verdoyantes. Elle roule ses eaux opaques et froides sous les arches des ponts qui réunissent la ville à ses faubourgs : *Haidhausen*, *Obergiessen*, *Au*, *Bogenhausen*. Avant de quitter Munich, elle serpente capricieuse et bruyante à travers les bosquets ombreux de l'*Isarlust*.

La *Theresienwiese*, sorte de Champ de Mars réservé aux fêtes populaires, s'étale devant la ville, près de la gare centrale. Le monument lourdaud de la Bavaria la termine. La grosse virago de bronze et son lion familier, l'animal héraldique du royaume, sont perchés sur un cube disgracieux de granit, devant un temple à colonnes, la *Ruhmeshalle* (la galerie de la Gloire), bâtie par Schwanthaler. Bavaria a la tête creuse; un escalier en colimaçon y aboutit. Tout autour de la nuque court une banquette semi-circulaire. C'est sur son velours râpé que viennent s'asseoir les amoureux essoufflés. Chaque couple aime cette ascension solitaire dans l'obscurité. En haut, les yeux vides de la statue tiennent lieu de fenêtres. Ils laissent apercevoir la silhouette de la métropole bavaroise, la houle des toits, piqués çà et là de verdures, surtout les deux tours, aux coupoles rondes, de la Frauenkirche, qui ressemblent à deux quilles géantes restées miraculeusement debout, puis tout au fond, les cimes roses des Alpes, l'éclat métallique de l'Isar qui court à travers la campagne et la surface luisante des lacs allongés...

Toutes ces visions, je les note au hasard du souvenir. Elles se déroulent en tableaux successifs, quand je ferme les yeux pour mieux me remémorer mes premières années d'exil. Chacun de ces coins de ville est intimement lié à l'histoire de ma jeunesse. Ils furent les spectateurs muets et indulgents

de mes premiers efforts, de mes premiers espoirs, de mes premières désillusions. Aux heures trop lourdes, il me suffisait d'errer le long des rues pittoresques et des jardins fleuris pour recouvrer toute ma sérénité. Et pourtant, je sais aujourd'hui que Munich n'a pas la valeur artistique d'autres cités plus vieilles et plus originales ; je sais que les rois qui voulurent l'embellir se contentèrent de faire revivre à peu de frais — souvent de manière maladroite — la magie de modèles plus fameux. Munich est la ville du toc, c'est vrai ; le stuc y remplace souvent le marbre. Néanmoins, une harmonie involontaire amalgame tous ces éléments hétérogènes, et la sympathie bénévole des piétons les pare, sans doute, d'une grâce imaginaire. Est-ce l'atmosphère ténue qui entoure ces choses? Est-ce l'absence de prétention? Je croirais presque à l'optimisme trop généreux de mes jeunes années, si la même impression charmante n'avait subjugué l'esprit plus rétif de tous ceux qui ont séjourné longtemps sur les rives de l'Isar. Il y fait bon vivre. Le souvenir qu'on emporte de la ville est un souvenir en mosaïque, composé de mille détails subtils qui se superposent et s'entrelacent avec une douce insistance.

En dépit de son aspect bigarré et de sa superficie, Munich ne connaît ni la circulation fiévreuse, ni l'animation bruyante des grandes capitales d'Europe [1]. Ses habitants ont des habitudes casanières. Le jour ils vaquent à leurs occupations, mollement du reste ; le soir ils fréquentent les brasseries, les restaurants et rentrent chez eux de bonne heure. Les artistes, les écrivains et la riche bourgeoisie demeurent de préférence sur les confins de la cité, dans les nouveaux quartiers aux constructions modernes, confortables et spacieuses, aux villas enfouies sous la verdure, à *Schwabing*, à *Gern*, près de *Nymphenburg*, *Prinzregentenstrasse*, en face du Jardin anglais, ou de l'autre côté de l'Isar, à *Haidhausen*.

Dès onze heures du soir, les rues se vident, les tramways à trolley, aux caisses peinturlurées en bleu, cessent leur service et la ville s'endort sagement. A peine si, de temps à autre, le silence nocturne est troublé par les cris et les chants des étudiants ivres qui regagnent leurs quartiers en se

1. La population compte près de 600 000 âmes.

tenant le bras. Le personnel des cafés et des restaurants entasse de bonne heure les chaises sur les tables et soulève, à grands coups de balai, des nuages de poussière pour décourager les clients désireux de prolonger leur séjour au delà des limites permises. Seul le buffet de la gare reste ouvert toute la nuit. Vers deux heures du matin on y rencontre pêle-mêle des étudiants, des officiers, des noctambules en tenue de soirée, aux plastrons froissés, aux traits tirés, et des excursionnistes matinaux en costume alpestre, le *Rucksack* au dos, l'*alpenstock* en main, qui partent pour la montagne et font crier les dalles sous leurs souliers ferrés.

Quelques années avant la guerre, la police tatillonne voulut mettre un frein à cet ultime exode des mauvais citoyens en rupture de sommeil. Seuls les voyageurs munis d'un billet de chemin de fer eurent le droit de pénétrer dans la *Bahnhofrestauration*, ce qui obligea les assoiffés tardifs à passer préalablement au guichet et à se faire délivrer un ticket de 15 pfennigs pour Pasing avant d'aller commander leurs bocks.

Les théâtres, les salles de concert, les music-halls commencent leurs soirées à sept heures ou sept heures et demie et ferment leurs portes à dix heures au plus tard. S'il s'agit d'un opéra de Wagner, le début de la représentation est fixé, au besoin, à cinq heures et demie. Il y a trois théâtres de la cour, largement subventionnés : le *Hoftheater*, où sont joués les opéras et les drames à grand spectacle ; le *Residenztheather*, contigu, merveilleuse salle du XVIIIe siècle, réservée surtout aux œuvres de Mozart, à toutes les productions dramatiques d'un caractère intime, enfin le *Prinz Regententheater*, situé sur la rive gauche de l'Isar, concurrence de Bayreuth, qui fonctionne pendant la saison des étrangers pour la série des cycles wagnériens.

Le *Münchener Schauspielhaus* et les *Münchener Kammerspiele* sont des théâtres modernes dont le répertoire embrasse la littérature dramatique internationale ; le *Gärtnerplatz Theater* cultive exclusivement l'opérette ; le *Volkstheater* a le monopole des pièces populaires et classiques. Le *Künstlertheater*, érigé dans l'*Ausstellungspark*, près du monument de la Bavaria, n'est ouvert qu'en été. C'est une entreprise artistique intéressante, soutenue par les pouvoirs

publics, à laquelle collaborent des littérateurs et des peintres notoires. Ils travaillent au perfectionnement de la mise en scène par des moyens décoratifs simplifiés; ils développent la technique de l'éclairage et soulignent le côté pictural de chaque œuvre représentée. Ce sont eux qui créèrent la *Reliefbühne* (scène en relief) dont les maquettes furent exposées à Paris.

Pour moi, les théâtres munichois furent une école linguistique incomparable. En arrivant à Munich, je ne connaissais de l'allemand que le peu qu'on en apprend au lycée. En écoutant plusieurs fois de suite les mêmes pièces, j'enrichis mon vocabulaire, je perfectionnai mon accent et j'appris à connaître les ressources de la langue. Mais ce que je dois surtout à mon séjour dans la métropole bavaroise, c'est mon éducation musicale. On s'est souvent moqué chez nous de l'éclectisme incohérent de nos ennemis. Les Allemands ignorent, en effet, le tact, la mesure, la pondération, l'harmonie du style et de la tradition. Ils sont gloutons en art comme à table. Mais le fait de pouvoir écouter, tout en buvant, les plus belles pages de Haydn, de Beethoven, de Schumann et de Mozart, avec la même sérénité que *Mignon*, *Cavaliera Rusticana*, *Bajazzo* ou *le Chalet*, n'implique pas nécessairement une incompréhension artistique. Leur oreille est mieux éduquée que la nôtre. Il suffit d'entendre les familles les plus humbles, les soldats et les ouvriers chanter d'instinct à trois et quatre voix pour se rendre compte de leur sens musical; il suffit surtout de constater avec quel amour ils cultivent leur poésie et leurs chansons populaires, de génération en génération, dans toutes les classes de la société...

La musique est à la base de la vie allemande. C'est pour cela, sans doute, qu'elle a trouvé sa plus belle expression dans les génies immortels que cette race a produits. On la rencontre partout : dans la rue, à chaque foyer, dans chaque établissement public. Il n'y a ni réunion ni fête possible sans elle. Je n'oublierai jamais le *Parteitag* socialiste tenu à Munich en 1901. Les âpres discussions des délégués de l'empire étaient interrompues de temps à autre par l'audition d'une cantate, qu'interprétait une société chorale ouvrière. L'assistance écoutait les chanteurs dans un silence impressionnant; les

esprits surexcités par les débats retrouvaient peu à peu leur calme et leur lucidité. J'avais apporté de Paris cette conception bien latine que la musique est une distraction. Mes années vécues à Munich m'enseignèrent la profondeur d'un art qui atteint notre imagination par le plus subtil de nos sens, et qui fait sourdre en nos âmes les joies les plus pures, à l'abri de la réalité décevante.

Le *Kaim-Saal* (aujourd'hui *Tonhalle*), fondé par le docteur Kaim, fabricant de pianos, et le *Kgl. Odeon* (Odéon Royal) se partagent la série des grands concerts symphoniques au cours de l'hiver. Plusieurs salles de concert — le *Museum*, le petit *Kaim-Saal*, le *Bayerischer Hof*, le *Vier Jahreszeiten* [1] — sont réservés aux festivals des virtuoses et à la musique de chambre. En outre, chaque brasserie organise, plusieurs fois par semaine, des *Bierkonzerte* avec le concours rétribué des musiques militaires. La foule des buveurs, entassée dans d'immenses salles, se gave de bière et d'harmonie. La *Tonhalle* elle-même donne chaque dimanche des concerts populaires ; la consommation permet de réduire les prix d'entrée à 1 mark et à 50 pfennigs. Les musiques régimentaires sont composées, du reste, de musiciens de profession, sortis des conservatoires, et qui n'ont du soldat que l'habit. Ils peuvent se mettre en civil et faire partie des orchestres d'Opéra, etc. Ils connaissent en général plusieurs instruments. C'est un peu le même principe qui préside à l'organisation de notre Garde républicaine.

Chaque jour férié, le public munichois, vêtu de ses plus beaux atours, assiste à la parade de onze heures, après la grand'messe. Un piquet de fantassins prend la garde montante à la Résidence. Ce sont les grenadiers royaux du *Leibregiment*, reconnaissables à leur haute taille, à leurs épaules carrées, à leur hausse-col brodé d'argent. Ils arrivent au son du tambour ; les Bavarois ignorent le fifre aigrelet des Prussiens. Mais, comme ces derniers, ils défilent au pas de l'oie, et projettent en avant leurs jambes raidies, à angle droit, ce qui leur donne l'apparence de jouets mécaniques. La musique du régiment les accompagne. Quand les formalités de la relève

1. L'Hôtel de Bavière et l'Hôtel des Quatre-Saisons possèdent plusieurs salles de concert.

sont terminées, elle s'installe sur la terrasse du Hall des Maréchaux, devant la large perspective de la *Ludwigstrasse*. Les gamins se poursuivent le long des corniches ou s'ébattent sur les marches du grand escalier de pierre, flanqué de deux lions placides. Dans l'air limpide, les pigeons éploient leurs ailes mordorées et décrivent des spirales au-dessus des promeneurs. Le programme du concert en plein vent est affiché contre le péristyle. C'est là que je fis connaissance avec les œuvres de Wagner. Un cicerone bénévole, chanteur à l'Opéra, guidait chaque fois mon ignorance à travers le dédale des harmonies. La légende de Lohengrin, l'âpre roman d'amour de Tristan, la mélancolie sentimentale du bonhomme Sachs, la fatalité qui pèse sur les dieux rusés et brutaux du Walhall s'imposèrent à mon esprit dans ce cadre de pierre dont la vétusté romantique et sereine se parait de grâce au soleil matinal. La musique divine descendait en moi, pénétrait mon être, circulait dans mes veines, exaltait ma sensibilité, nimbait d'or pur mes pensées vagabondes, et la vie me semblait tout à coup infiniment belle, infiniment douce, tandis que les citadins attentifs glissaient à petits pas silencieux sur la place claire, et que les longs oriflammes aux losanges bleus et blancs se balançaient dans l'azur, au bout des grands mâts de bronze...

Ce qui frappe le plus à Munich c'est le côté patriarcal et familier de la vie publique. Les questions de préséance et d'étiquette interviennent rarement dans les rapports sociaux. L'esprit de caste, si fréquent dans les petites villes provinciales d'Allemagne où chaque milieu défini se retranche derrière un exclusivisme intransigeant, demeure étranger à la mentalité munichoise. Dans cette ville, la fortune revêt des apparences de bonhomie, la pauvreté s'y montre pleine de naturel, sans honte, sans humilité servile. La faste et le snobisme n'ont point l'occasion de se manifester, faute d'aliment. Les mêmes distractions ingénues réunissent toutes les classes de la cité dans une promiscuité quasi républicaine. Munich est peut-être la seule ville d'outre-Rhin où les officiers se mêlent à l'élément civil et vivent avec lui sur un pied d'égalité parfaite. Les riches industriels, les banquiers et les gros commerçants ne s'entourent de luxe que chez eux. Dès qu'ils

ont quitté leur *home*, ils redeviennent des citoyens sans prétentions, à l'abord facile. Les membres de la famille royale prêchent d'exemple. La plupart d'entre eux s'adonnent ouvertement à des occupations bourgeoises. Ludwig-Ferdinand est à la fois médecin et musicien ; il tient régulièrement sa partie de violon dans l'orchestre de l'Opéra, à l'occasion des *Festspiele*. Il accueille sans morgue les artistes, ses confrères. Karl-Theodor fut un oculiste réputé ; il soignait dans sa clinique les ouvriers des faubourgs, et ses manières bienveillantes lui assuraient une grande popularité. Luitpold, le prince-régent défunt, cultivait avec passion la chasse au chamois, en compagnie de vieux gardes-forestiers rudes et frustes qu'il traitait avec amitié. Les princesses, sans grâce et sans élégance, vont à pied et ne redoutent point le contact de la foule. Les jeunes princes fréquentent les lieux publics les plus humbles et font chorus avec les clients.

Les Wittelsbach n'agissent pas ainsi par politique. L'éducation bourgeoise, que leur imposa l'état délabré de leur fortune dilapidée par Louis II, leur a donné des goûts modestes. Ils n'éprouvent aucun besoin de se placer au-dessus de leurs sujets ni de s'imposer à eux par l'apparat d'une existence officielle. Ils sentent fort bien que leur ascendant repose avant tout sur le particularisme bavarois et sur ce fait que leur histoire est indissolublement liée à celle de la ville où ils résident.

Les Munichois et leurs princes se retrouvent et s'unissent dans un particularisme tenace où s'affirme le regret stérile de tout ce qu'ils ont perdu. Ils essayent ainsi de résister à toutes les suggestions venues du Nord. Ils gardent jalousement leurs habitudes ancestrales, leurs coutumes, leurs fêtes populaires, derniers vestiges de leur grandeur passée. Cette physionomie qu'ils cherchent à conserver au milieu de la Confédération, flatte leur amour-propre et les console des concessions forcées qu'ils doivent faire à l'unité de l'empire et aux exigences brutales des Hohenzollern. Ils ont encore leurs timbres, leur monnaie, leurs chemins de fer, leurs uniformes. L'armée bavaroise est la seule à posséder les *schwere Reiter* (reîtres) et les chevau-légers de Napoléon, que la langue

populaire a transformés en *Schwalanscher* ; son infanterie porte la tunique bleu d'azur ; la cocarde nationale orne la casquette de ses soldats. La garde particulière du roi est composée de vieux géants moustachus, les *Hatschir*, vêtus de drap blanc, cuirassés d'argent et coiffés d'un casque énorme surmonté du lion bavarois. Mais la Prusse veille ; peu à peu elle réduit ou supprime les chères prérogatives. Le jour où les militaires durent adjoindre à leur insigne la cocarde prussienne et revêtir le manteau gris des troupes allemandes, j'entendis des officiers récriminer contre les *Saupreussen*, et la foule baissa la tête comme s'il se fût agi d'une défaite nationale.

Cependant, plus que toutes les autres manifestations locales, l'idiome munichois reste l'ultime forteresse où se retranche l'âme du pays. Ceux qui ont voyagé longtemps en Allemagne savent fort bien qu'il n'y a pas de langue correcte et pure. Il existe, en fait, une série de dialectes, particuliers à chaque contrée. Dès sa plus tendre enfance l'Allemand subit l'emprise de son milieu natal. Qu'il devienne écrivain, artiste, professeur, journaliste, acteur, il conserve toujours des traces indélébiles de son origine. Son accent, ses tournures de langage, les détails de sa syntaxe lui servent d'acte de naissance. Dans les vers de Gœthe on retrouve ainsi l'écho du dialecte de Francfort et certaines rimes nous rappellent la prononciation défectueuse de sa nourrice, la Bisness Kathrin. Le haut allemand qu'on parle sur la scène et qu'on imprime dans les livres est un langage idéal, que la réalité transforme suivant l'origine de celui qui l'emploie.

Munich a donc sa langue ; elle est aussi familière au portefaix qu'au monarque. Il existe des écrivains bavarois, un théâtre bavarois, toute une littérature de clocher qui traduit l'esprit de la race et lui conserve son originalité. Je me rappelle encore l'établissement de papa Kern, vieux poète-chansonnier, près du *Karlsthor*. A l'heure du *Frühschoppen*, où les citadins ont l'habitude de s'ouvrir l'appétit en se gavant de saucisses et de bière, la salle basse, encombrée de meubles grossiers, s'emplissait de consommateurs : ouvriers, fonctionnaires, petits bourgeois, intellectuels, officiers, étudiants et aristocrates. Le patron, au ventre rebondi, à la face conges-

tionnée, circulait entre les tables en frappant dans ses paumes. Un cithariste plaquait quelques accords métalliques sur son instrument. Le bourdonnement de ruche s'apaisait et, dans le silence attentif, le barde jovial lançait ses couplets alertes. Sa muse, un peu triviale, commentait, en vers pittoresques, les événements typiques de la vie locale ; elle devenait plus virulente quand il s'agissait de ridiculiser l'odieux Prussien, et l'enthousiasme frénétique des auditeurs soulignait chaque trait mordant. C'est là que je fis connaissance avec les *Schnaderhüpfel*, sorte de mélodies sautillantes et courtes, dont la répétition énervante s'impose vite à l'oreille, et sur le thème desquelles le chanteur improvise des inepties rimées d'un comique inattendu.

Le *Vaterland*, journal longtemps rédigé dans la langue du pays par une façon de Rochefort bavarois, ne manque pas une occasion de vilipender les Hohenzollern, leur capitale et leur politique, ni de souligner l'irrédentisme munichois, à la grande satisfaction de ses lecteurs. Les paysans qui peuplent les villages alpestres situés sur les rives des lacs, aux environs de Munich, se sont groupés en troupes d'acteurs, intitulées *Bauerntheater*. Il y a les *Schlierseer*, les *Tegernseer*, etc. Konrad Dreher, comédien fort aimé du public, fut longtemps à la tête d'une de ces compagnies curieuses. Plusieurs fois par an, elles viennent donner à Munich des séries de représentations. Les pièces qu'elles jouent sont écrites par des écrivains du terroir : Anzengruber, Ganghofer, etc. Les plus connues d'entre elles sont le *Gewissen's Wurm* (le ver rongeur) et l'*Herrgottschnitzler von Oberammergau* (le sculpteur de statuettes pieuses d'Oberammergau). Une idylle d'amour s'y déroule au pied des montagnes baignées de clarté. Les maisons de bois sculpté, les costumes brodés et bigarrés, les danses et les chansons locales forment un cadre suggestif où s'agitent des paysans astucieux et retors. On y retrouve tous les types coutumiers des Alpes bavaroises : le maître d'école, le curé, le braconnier, le *Hausdepp* (l'idiot du village) et surtout le *Sommerfrischler* (l'excursionniste) venu de l'Allemagne du Nord, jocrisse ridicule dont l'accoutrement citadin d'une élégance outrée jure au milieu des habits montagnards. Ce personnage parle le haut allemand avec une affectation préten-

tieuse, et la malice villageoise le berne à plaisir au cours des quatre actes.

Le jeune premier s'appelle *Schatz* (trésor) : il a toujours *ein G'spusi* (une amourette). La jeune fille, la *Deand'l* (altération du mot *Dirne*, qui n'a pas en vieil allemand le sens péjoratif qu'on lui a attribué depuis) avoue sa passion à sa mère indulgente, dans une grande scène d'une sentimentalité débordante où l'amour filial, le bon Dieu, le ciel et les anges reviennent en *leitmotiv* larmoyant :

Ach, Muatterl, Muatterl, i hab'di se liab !

Ou bien :

Es blinzen die liabe Sterne im Himmi n'aufi[1] !

Cet idiome naïf et savoureux excuse au fond toutes les banalités. Ses sonorités nasales, son rythme traînant m'ont souvent délassé de l'allemand guttural et rauque qu'on emploie dans d'autres parties de l'Allemagne. Les humbles jouvencelles des faubourgs se complaisent à roucouler les romances filandreuses de Koschat.

Verlâssen, verlâssen bin i,
Wie oan Deand'l auf der Gass !
Kein mehr mag mi.

Ou bien encore :

Woasst, Muatterl, was i g'träumt hab?
I hab a mal im Himmi g'sehn..., etc. [2]

Mais ce sont surtout les soldats, les fils de la campagne, qui bercent leurs loisirs avec les refrains de leur enfance.

Je fréquentais souvent, *Türkenstrasse*, une petite brasserie chère aux militaires de la caserne d'en face. En été, la porte cochère se transformait en jardin. Deux fusains en caisse protégeaient l'entrée du couloir et mettaient une note de

1. Ah, mère, mère, je t'aime tant ! — Les chères étoiles brillent là-haut, dans le ciel.

2. Abandonnée, je suis abandonnée comme une fille de la campagne sur le pavé. Personne ne m'aime plus. — Sais-tu, bonne mère, ce que j'ai rêvé? J'ai vu une fois dans le ciel, etc.

verdure sous la voûte ombreuse et fraîche. Des planches à charnières, fixées le long du mur en guise de tables, étaient rabattues pour la circonstance ; de simples bancs de sapin, vernissés par l'usage, servaient de siège. La carte, écrite à la main, dénotait un étrange souci d'exotisme ; on y offrait aux clients des *Schilliensuppe* et des *Puleori* (*sic*) qui provoquèrent ma joie.

Les fantassins, vêtus de bleu et coiffés de leurs casquettes plates, s'entassaient dans cet étroit boyau. L'un d'eux apportait son *Ziehharmonika* (accordéon), l'instrument que possède chaque chambrée. Tout en fumant un gros cigare blond à l'odeur fade, le musicien improvisé enjolivait d'harmonies geignardes la mélodie que chantait un camarade de bonne volonté. Peu à peu les voix des consommateurs se mêlaient à celle du récitant, des chœurs s'ébauchaient, qui peuplaient la voûte et la rue d'accords graves, tandis que la *Kellnerin* affairée circulait le long des tables, apportait des cruches pleines, remportait les vides et, tout en courant, entrechoquait les couvercles d'étain.

Des lambeaux de *Soldatenlieder* se sont incrustés dans ma mémoire. En les fredonnant, je revis toute la simplicité rustique de ces agapes populaires, je retrouve la naïveté rêveuse de ces grands enfants moutonniers, ignorants et infiniment veules, dont la mégalomanie criminelle d'une clique a fait aujourd'hui des brutes.

Dans une de ces chansons, le soldat donne à sa fiancée de sages conseils :

Und da drüben, in der Ferne,
Sind die Menschen nicht so guat ;
Und ich gebe dir so gerne
All'mein Leben, Bluat und Guat [1] !

Suit le refrain aux trémolos émus :

O bleib bei miar und geh nicht fort !
An meinem Herzen ist der schönste Ort ! (*bis*) [2]

1. Et là-bas, au loin — Les hommes ne sont pas si bons — Et je te donne si volontiers. — Toute ma vie, mon sang et mon bien !

2. O reste près de moi, ne t'en vas pas ! — Sur mon cœur est la meilleure place.

Dans une autre, le chevau-léger bavarois rappelle ses promesses à l'amante infidèle :

Weisst du noch die schönsten Maientage
Wo die Liebe uns beseligt hat?
Du gestandest wohl auf meine Frage :
Ja, das Liebete ist dir ein Soldat !
Die Soldaten liebtest du so sehr
Und am meisten noch die Schwalanscher [1] !

Mais le délaissé ne s'abaisse pas aux regrets superflus :

Lebe wohl ! Das macht mir keine Schmerzen ;
Deine Falschheit hat verweht der Wind.
Und ich finde wohl noch andere Herzen
Wo die Freude nicht geringer sind.
Es wär traurig, gäb's kein Mädchen mehr
Für den König, seinen Schwalanscher [2].

L'amant trompé n'a pas toujours cette belle indifférence ; il récrimine en pleurnichant, et sa douleur trouve des accents comiques.

Was nützet mir der schönste Garten
Wenn and're drin spazieren gehn
Und pflücken mir die Schönheit ab. (*bis*)
Woran ich meine, woran du deine, woran er seine Freude hat [3]?

Avant de mourir, il adresse à ses camarades cette dernière demande :

Und pflanzet mir auf meinem Grab !
Rosmarein und Thymian,
Damit ich was zu riechen hab' ! (*bis*)
Woran ich meine, woran du deine, woran er seine Freude hat [4].

1. Te souviens-tu des beaux jours de mai — Où l'amour nous enivrait? — Tu répondais à ma question : — Oui ce qui t'est le plus cher c'est un soldat — Les soldats, tu les aimais tant ! — Et surtout les chevau-légers !

2. Adieu ; je n'ai pas de chagrin ; — Le souvenir de ta fausseté, le vent l'emporte — Et je trouverai bien d'autres cœurs — Où les joies ne sont pas moindres ! — Ce serait triste s'il n'y avait plus de filles.— Pour le chevau-léger du roi !

3. A quoi me sert le plus beau des jardins — Si d'autres vont se promener dedans. — Et cueillent la fleur de beauté — Qui fait ma joie, qui fait ta joie qui fait sa joie?

4. Et plantez sur ma tombe — Du thym et du romarin — Afin que j'aie quelque chose à sentir — Qui fasse ma joie, qui fasse ta joie, qui fasse sa joie!

Où sont-elles ces soirées paisibles et douces, vécues sous le porche d'une vieille *Kneipe* munichoise? Le souffle poussif de l'instrument nasillard, la timidité maladroite de ces voix inexpérimentées, l'alignement régulier des cruches de bière fraîche, coiffées de mousse jaune, le va-et-vient de la foule insouciante vivent encore dans mon souvenir, mais comme de lamentables épaves. Je ne suis plus, hélas ! le jeune homme naïf qui croyait à la fraternité des races, à la sagesse des nations, à la confiance, à l'estime réciproques, et qui se penchait, avide de connaître, de comprendre et d'aimer, sur l'âme de toute une ville.

Malgré leurs efforts et leur insistance, les Berlinois sont dans l'impossibilité de pénétrer complètement dans l'intimité de la vie bavaroise. Ceux que leur curiosité conduit à Munich se heurtent à l'ironie de l'habitant et, grâce au dialecte local, ne comprennent rien à ce qui se dit autour d'eux. On raconte une anecdote typique à ce sujet.

Les terrassiers de Munich ont l'habitude de travailler le moins possible. A peine ont-ils remué un pavé ou taquiné leur pioche qu'ils se redressent déjà, consultent l'état du ciel, interrogent l'horizon, épiloguent sur chaque passant, sur chaque chien errant, empoignent enfin leur *maass* et lèvent le coude, longuement. Cette tactique se renouvelle tout le long du jour. Un Berlinois qui se promenait par la ville, aperçoit un groupe de travailleurs en train de musarder. Son esprit discipliné et pratique s'émeut de cette inaction. Il s'approche d'un des ouvriers :

— Que fais-tu ici?

— *Ramaduri*[1] *!*

Interloqué, le Berlinois fait quelques pas, s'arrête, perplexe, puis interroge un autre terrassier :

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— *Ramadama !*

Les Berlinois sont tenaces. Loin de se décourager, notre homme avise un *Schutzmann*. L'agent de l'autorité va le renseigner :

1. J'inscris phonétiquement les réponses en dialecte bavarois, pour mieux faire comprendre l'ahurissement du Berlinois.

— Qu'est-ce que font ces gens-là ?

— *Ramadanz !* — répond le sergot avec flegme.

Et le Berlinois, désappointé, continue sa route, sous l'œil narquois des terrassiers, en pestant contre cet idiome aux sonorités extrême-orientales : *Ramaduri, ramadama, ramadanz !* Ses interlocuteurs avaient simplement répliqué en bavarois : « *Räumen thue ich — räumen thun wir — räumen thun sie* », c'est-à-dire : « Je mets de l'ordre — nous mettons de l'ordre — ils mettent de l'ordre. »

Il est aisé de se rendre compte que jamais les Prussiens ne saisiront la saveur des remarques désobligeantes que les Munichois ne manquent jamais de faire sur leur compte, en leur présence.

Malgré tout, il ne faut pas attacher une grande importance à ces manifestations de mauvaise humeur contre le pouvoir central, à ce particularisme chatouilleux qui se traduit en phrases mordantes, en gestes boudeurs, ou qui se réfugie, impuissant, dans une série de coutumes caduques, sans influence sur la vie de l'empire.

***

Les artistes et les écrivains jouissent à Munich d'une grande liberté d'allures ; ils y sont aimés, ils y exercent une incontestable influence. Aussi la métropole bavaroise est-elle envahie par une colonie trépidante d'intellectuels, perpétuellement renouvelée. D'un côté, les jeunes viennent y faire leurs débuts. La vie est très bon marché à Munich ; les mœurs bohèmes y ont conservé la saveur romantique de l'époque de Mürger. Tout ce monde habite de préférence dans la partie de la ville qui s'étend de la *Maximiliansplatz* au faubourg élégant de *Schwabing*. C'est là que se trouvent réunis le Conservatoire, l'Université, l'École royale des Beaux-Arts, le Polytechnikum, la Bibliothèque, les Pinacothèques et les cafés bruyants où les bourgeois ne se risquent guère ; le *Luitpold* et le *Stefanie*. D'un autre côté, les écrivains et les peintres de réputation bien assise cherchent à Munich la retraite pleine de charme et d'ombrage où finir leurs vieux jours.

Cette population spéciale qui se mêle rarement à la foule des *Spiesser*, terme générique dont on affuble les philistins, prête à la cité un caractère exotique. Toutes les nationalités s'y coudoient. Ibsen et Strindberg vécurent longtemps à Munich. Frank Vedekind, né à Hanovre, fut élevé à Lenzbourg en Suisse ; Max Halbe est originaire de la Prusse Orientale ; le comte de Keyserling vient de Russie ; Gustav Meyrink, le fantaisiste macabre, est Autrichien. Roda-Roda, l'humoriste, a vu le jour en Croatie ; les frères Thomas et Heinrich Mann sont citoyens de Lübeck. Olaf Gulbranson, le grand caricaturiste du *Simplicissimus*, est de Christiania ; c'est Björnsen-Björnson, beau-père d'Albert Langen, le fondateur du journal satirique, qui le recommanda à son gendre, peu de temps avant de mourir. Ernst Stern, qui devait plus tard révolutionner l'art scénique chez Max Reinhardt, arrivait alors de Roumanie. Marya Delvard, la créatrice d'un art spécial et subtil, qui fonda la renommée de notre entreprise théâtrale, et dont la silhouette préraphaélite devint populaire dans toute l'Allemagne, était Lorraine et Française[1]. Moi-même j'arrivais de Paris. Je pourrais multiplier les exemples. Pour une demi-douzaine de notoriétés autochtones, comme les poètes Paul Heyse, Ludwig Thoma, Ganghofer, Rüderer, les peintres von Lenbach, Stuck, etc., Munich avait à s'enorgueillir d'une nombreuse pléiade de métèques intéressants, auxquels leur activité locale avait donné droit de cité.

C'est que Munich est la ville accueillante par excellence. Sans doute, le *vulgum pecus* n'y possède aucune qualité particulière d'intelligence, mais il a le respect inné de l'art et des artistes. Un instinct confus lui fait admettre que la renommée de la ville est due à la présence des éléments intellectuels qui s'y agitent, et que du choc de toutes ces indépendances fougueuses jaillit l'étincelle qui crée la vie et le mouvement. Il a devant lui l'exemple de ses rois, perpétué dans les vieux édifices. Ce sont eux qui s'efforcèrent jadis

1. Cette artiste d'une individualité puissante rénova le concert, en y apportant un grand souci de la ligne et de la couleur. Elle fit connaître à travers toute l'Allemagne notre poésie et notre musique populaires. Son art et son extérieur inspirèrent plusieurs peintres et écrivains notoires. Actuellement, elle fait une propagande active en notre faveur, dans la Suisse allemande et dans le nord de l'Italie, car elle a quitté l'Allemagne dès la déclaration de la guerre.

d'acclimater la grâce et la beauté des civilisations étrangères sous le ciel de Bavière. Il s'efforce donc de continuer l'œuvre des mécènes couronnés, en laissant le champ libre au fils des Muses. Jamais il n'obstrue sa route, jamais il n'oppose l'inertie du nombre à ses tentatives. Il a conscience de son ignorance. Ce qu'il ne comprend pas, ce qui choque ses préjugés et ses habitudes, il l'excuse d'un mot touchant dans sa simplicité : « *Es ist halt ein Künstler* » (Ma foi, c'est un artiste.) Aussi n'y a-t-il pas d'art officiel à Munich. Ni le peuple, ni les princes n'imposent une estampille pernicieuse aux productions de l'esprit. Chaque personnalité se développe librement, sous la seule impulsion du cénacle ou de l'ambiance où elle évolue. Quiconque a quelque chose à dire trouve l'occasion de se manifester. C'est pourquoi Munich reste dans le souvenir de tous ceux qui y vécurent longtemps la cité charmante et familière où l'expansion individuelle ne subit point d'entraves, où la foule indulgente et puérile ne se soucie jamais plus qu'il ne sied de la vie de ses hôtes. Comment ne garderais-je pas une reconnaissance émue à cette ville où toutes mes tentatives trouvèrent un écho, où tant d'oreilles bienveillantes accueillirent mes illusions généreuses? Je me souviens encore des débuts de notre *Revue franco-allemande*. Un éditeur peu scrupuleux avait mis la clé sous la porte en emportant l'argent péniblement rassemblé que je lui avais confié. Il me fallait m'entendre avec le syndic de la faillite pour récupérer le matériel nécessaire, la liste des abonnés, tout ce qui était indispensable au fonctionnement régulier de l'entreprise. Ceci fait, je courus à l'imprimerie. Les deux associés qui la dirigeaient étaient de braves bourgeois de Munich, vulgaires et frustes, l'un très blond, l'autre très brun, tous les deux ventrus et râblés. Leur comptoir se trouvait au fond d'une cour, encombrée de tonneaux vides et de caisses de papier, dans un immeuble branlant. J'appris que l'éditeur malhonnête ne leur avait jamais remis les sommes qui leur étaient destinées. Une dette de plusieurs milliers de marks grevait la jeune publication. Et je ne possédais rien, ni fortune, ni ressources immédiates ; je n'avais que l'énergie indomptable des jeunes apôtres qui veulent faire triompher leurs idées. Je discourus donc aussi bien que je pus ; je cherchai à émouvoir l'âme de ces commer

çants placides, de les intéresser à mes projets. Je ne sais s'ils comprirent tout ce que j'osai leur dire. Mon accent était encore défectueux, mon vocabulaire restreint, et je doute fort que le rapprochement intellectuel des deux nations les intéressât outre mesure. Mais mon enthousiasme et ma belle confiance leur plurent. Ils se regardèrent, hochèrent la tête et m'accordèrent tout le crédit nécessaire sans autre garantie que ma bonne étoile, mon ardeur de prosélytisme, et l'impression que je leur fis d'être un honnête homme. Ainsi nous devînmes des amis. Quand j'avais un moment de liberté, j'allais souvent les retrouver dans leur comptoir. Nous buvions de la bière, nous mangions des saucisses, tout en causant de mille choses futiles. Nous étions très loin les uns des autres par notre éducation, notre mentalité, nos occupations, et pourtant nous étions très proches par l'obscure sympathie qui pousse les hommes les plus divers à s'entr'aider, parfois.

En général le peuple de Munich se tient à l'écart des artistes. Je le comparerais volontiers à une troupe de figurants dociles. Il se contente d'animer les rues, les places et les établissements publics de ses silhouettes amusantes. Les *Fliegende Blätter* et le *Simplicissimus* les ont croquées à plaisir. Je n'ai pas oublié leurs ventres distendus par l'usage de la bière, leurs jambes courtes, leurs pantalons pochant aux genoux, leur toilette négligée, leurs nez bourgeonnants au milieu de faces grasses terminées par un triple menton. Depuis longtemps ces braves *Spiesser* ont abandonné à d'autres le souci de veiller à leurs destinées. Les temps sont passés où les étudiants et les bourgeois, outrés de l'incontinence royale, conspuaient Lola Montez qui s'exhibait à moitié nue dans une calèche de la cour, et menaçaient Louis Ier de représailles en amoncelant des pavés devant la Résidence. Leur patience et leur longanimité acceptent la déchéance politique, le rôle de simples valets de la Prusse qu'on leur assigne. Ils s'engourdissent en buvant de la bière. C'est leur ultime fiche de consolation. La bière est devenue la seule manifestation tangible de leur existence. Ils pourraient parodier l'axiome de Descartes : « Je bois, donc je suis. » Munich est le royaume de l'orge et du houblon. Dès la sortie de la gare on aspire les émanations lourdes des brasseries. L'odeur âcre et pénétrante poursuit le

promeneur à travers le dédale des rues, et les temples de la vieille divinité qui règne sur la cité jalonnent partout sa route. La *Hofbräu*, brasserie de la cour, l'*Unionbräu*, brasserie des socialistes syndiqués, la *Pschorrbräu*, la *Mathäserbräu*, la *Löwenbräu*, la *Burgerbräu*, l'*Ackerbräu*, la *Spatenbräu*, l'*Eberlbräu*, l'*Augustinerbräu*, etc., etc., dressent tour à tour leurs orgueilleuses coupoles vers le ciel. Les salles médiévales aux murailles peintes, aux lustres gigantesques, abritent chaque jour des milliers de buveurs qui se tassent, cuisse contre cuisse, sur les bancs de chêne et les sièges de bois grossier, en style *altdeutsch*, devant des grandes cruches d'un litre toujours vidées, toujours remplies.

Le long des murs et sur les récipients s'étalent des devises en lettres gothiques ; elles meublent la cervelle des clients de vérités réconfortantes :

Wir Deutschen fürchten nur Gott
Sonst keinen in der Welt.

ou bien

Trinken ist das allerbest
Schon vor tausend Jahr gewest.

ou bien

Wer hat niem als einen Rausch gehabt
Der ist kein braver Mann
(GŒTHE)

ou bien encore

Ein frischer Trunk, ein froher Sang,
Der Tod mag wohl kommen ; er macht dich doch nicht bang [1].

Quand l'affluence est trop grande, chacun se sert soi-même pour éviter les longues attentes. Un bac de pierre à l'eau courante contient des centaines de cruches vides. On en choisit une, on la rince, on prend la queue devant le comptoir de zinc où le *Schenkkellner*, sorte d'hercule en tablier vert [2],

1. Nous autres Allemands, nous ne craignons personne ici-bas, fors Dieu. — Boire a toujours été la meilleure chose depuis plus de mille ans déjà. — Quiconque ne s'est jamais enivré, n'est pas un brave homme. — Une lampée froide, une chanson joyeuse, la mort peut venir, elle ne te fera pas peur.

2. Le *Schenkkellner* intervient dans les rixes et jette dehors les trouble-fêtes à grands coups de nerf de bœuf.

manœuvre les tonneaux, enfonce les robinets d'étain et remplit les cruches. Ce *Schenkkellner* sert d'intermédiaire entre le brasseur et le consommateur. Il paye directement à la brasserie ses tonneaux de deux ou trois hectolitres, et réalise un bénéfice appréciable en en détaillant le contenu, au prix fixé par le tarif municipal. Les jours fériés, certains d'entre eux arrivent à mettre en perce dix ou douze tonneaux par soirée — il ne faut pas oublier qu'ils sont plusieurs dans chaque grande brasserie — ce qui leur assure une journée de 70 à 80 marks. Plus tard ils s'installent à leur compte dans quelque auberge de faubourg, et épousent généralement une *Kellnerin*, rencontrée au cours de leur carrière.

La *Kellnerin*, rouge d'animation, court entre les tables : elle veille à ce que jamais un buveur ne reste à court de liquide. Il suffit de laisser ouvert le couvercle de son *maass* : la servante se précipite, prend le récipient et le rapporte rempli. Elle colle sur le couvercle un carré de papier gommé où elle inscrit d'un trait de crayon chacun de ses voyages à la *Schenke*, ce qui évite les contestations au moment de régler.

Une politesse tatillonne préside aux rapports de tous ceux que la soif réunit autour d'une table ; à Munich, on s'assoit les uns à côté des autres sans se connaître, au hasard des places libres. Quand on prend la première lampée, on élève son *maass* à la hauteur de l'œil et l'on dit gravement : « *Pros't Blume !* » ce qui veut dire : « A vous, la fleur [1] ! » Lorsqu'on absorbe la dernière gorgée, on a soin de prévenir les voisins en prononçant : « *Pros't ex !* » ce qui signifie : « Il ne me reste plus rien à boire. »

Le Munichois possède une maîtrise remarquable pour se renseigner exactement sur l'étiage de son *maass*. Il n'a pas besoin d'ouvrir le couvercle ni de plonger un regard investigateur à l'intérieur du récipient. Tout en bavardant, il enduit son index de salive, le laisse glisser le long de la paroi de grès et dès qu'il éprouve la sensation glacée du liquide, il détermine du même coup le niveau exact de la bière.

En dehors de ces immenses brasseries grouillantes de peuple, il existe un peu partout des restaurants plus modestes où les

1. *Blume* sert de métaphore à la virginité.

bourgeois se réunissent par petits groupes. Le Munichois vit peu chez lui ; c'est ce qui explique l'exode quotidien des habitants vers les endroits publics. La plupart de ces *Kneipe* appartiennent aux gros brasseurs qui les sous-louent à des gérants, en leur imposant l'usage de la bière qu'ils fabriquent. Chacune de ces auberges possède dans le couloir d'entrée qui conduit à l'escalier de la maison une lucarne à planchette, munie d'une grosse sonnette. C'est la *Schenke auf der Strasse* (guichet de distribution pour les clients du dehors). Les servantes, les femmes d'ouvriers, les étudiants qui prennent chez eux leur repas du soir viennent avec leurs cruches, agitent la sonnette pour les faire remplir, payent et s'en vont. On ignore l'usage de la bière en bouteille ; les indigènes estiment que la boisson est meilleure quand elle sort directement du tonneau, sans pression artificielle, à la température voulue.

La physionomie de la rue ne fait qu'accentuer l'emprise de la bière sur la vie locale. On la retrouve à tous les carrefours. Les maçons ne travaillent qu'avec leur *maass* à côté d'eux ; les cantonniers abritent sous un sac vide le précieux breuvage ; les conducteurs de tramways profitent du moindre arrêt pour aller lamper un demi ; la tenancière du kiosque à journaux installe sa cruche au milieu des quotidiens. Dans les échoppes de savetiers, sur l'étal des bouchers, dans l'éventaire des brocanteurs, on aperçoit la silhouette familière de grès ; les mains se crispent sur les anses avec une insistance infatigable.

J'ai connu une charcutière qui absorbait chaque jour vingt-deux litres de bière. Ce n'est pas un record. Il suffit de dénombrer les faces cramoisies, les ventres déformés, les nez turgescents pour se rendre compte des ravages que provoque cette consommation exagérée. Les hôpitaux de Munich recèlent des monstruosités pathologiques remarquables, une vraie galerie d'horreurs qui laissent, au fond, les habitants sceptiques.

Chose curieuse, ce déluge de bière qui submerge tous les estomacs, n'abolit pas complètement le sens du goût chez les adeptes de Gambrinus. Les Munichois se targuent de connaître la valeur intrinsèque de leur breuvage favori. Ils définissent immédiatement le dosage du malt et du houblon, le degré de fermentation, et choisissent leur marque suivant les résultats variables et momentanés de la fabrication. Une semaine, c'est

la bière de la *Löwenbräu* qui leur semble la plus savoureuse ; une autre, ce sera la *Spatenbräu* qui aura leur préférence.

Chaque saison de l'année apporte avec elle des bières spéciales où la teneur en alcool, en orge ou en houblon diffère. Il y a le *Märzenbier*, au printemps, pétillant et amer, le *Salvator*, en automne, plus sucré et plus lourd. A cette époque, tout Munich fait le pèlerinage du *Nockelberg*. La fatigue d'une longue montée sous le soleil ardent dessèche suffisamment les gosiers. Vers sept heures du soir, les excursionnistes redescendent ou plutôt dégringolent le versant de la colline. Les amitiés titubantes se soutiennent mutuellement. Tout le monde rit, tout le monde chante, et de la foule-éponge, imbibée de liquide, monte une odeur fade et complexe de houblon, d'alcool et de sueur.

L'avouerai-je? Elle est exquise, cette bière de Munich, *bue à Munich*. Elle est onctueuse au palais, légère et sapide ; elle a le moelleux du velours. Elle matérialise la sensation de bien-être que provoque l'aspect de la cité. Elle ne ressemble en rien à la bière d'exportation. Les Berlinois, toujours envieux, ont essayé d'arracher à la métropole bavaroise le secret de sa fabrication. Ils ont engagé à prix d'or les *Bräumeister* les plus fameux de Munich, ils ont étudié longuement les détails du dosage et de la fermentation ; ils firent venir dans des wagons-citernes l'eau du pays. Jamais ils n'ont réussi à supplanter leurs rivaux [1]. La ville de Munich a perdu son indépendance politique, sa prépondérance intellectuelle ; c'est vrai ; ses habitants l'admettent. Mais elle a gardé sa bière. Aujourd'hui, son orgueil s'en contente...

En été, quand la longueur du jour et la douceur de la température rendent moins agréables le séjour dans des lieux clos, les Munichois émigrent vers les *Keller*. Ce mot, qui signifie littéralement « cave », sert à désigner — par suite d'une déformation populaire [2] — les vastes jardins que possèdent les grandes brasseries sur les confins de la capitale, et qui recouvrent, en effet, les souterrains où sont accumulées les réserves de bière.

1. Peut-être leur manque-t-il l'atmosphère légère des Alpes. L'altitude du haut plateau doit jouer un rôle précieux dans le processus de la fermentation.

2. C'est une figure de rhétorique qui s'appelle : synecdoque.

Au milieu d'arbres clairsemés, des tables et des sièges rustiques, fichés à même le sol, accueillent les consommateurs. Le *Schenkkellner* et son tonneau s'abritent dans une baraque mal jointe. Les *Kellnerinen* accrochent à leur ceinture un torchon noué aux quatre coins où s'entassent des morceaux de pain noir. Des lampes électriques sont dissimulées dans le feuillage. A l'abri d'un carré de toile, une marchande de fromage, de charcuterie et de *Bredzel*, biscuit salé en forme de huit, débite ses denrées en plein vent. La plupart des clients apportent, néanmoins, leur repas du soir, enveloppé dans du papier. Le *Leberkäse* (fromage de foie), le *salami*, les harengs fumés ou marinés sont les principaux accessoires de ces pique-niques rustiques. La bière demeure toujours le plat de résistance. Parmi l'animation de la foule circule la vendeuse de radis. Au moindre signe, elle accourt, saisit d'une main une grosse racine blanche, de l'autre un couteau bizarre en forme d'hélice. D'un lent mouvement giratoire, elle découpe le radis en minces spirales, l'ouvre en accordéon, le saupoudre de sel pour en extraire le suc et le pose sur un coin de table, en disant avec autorité : *Lassen Sie ihn tüchtig schwitzen*. (Laissez-le suer tout son soûl.)

Je me rappelle une de ces soirées champêtres sous l'éventail odorant des sapins. La vieille table, où j'avais pris place, éraillée d'inscriptions, couverte de mangeailles hétéroclites et de *maass* mousseux, réunissait les types les plus divers de la société munichoise. A ma droite était assis un tailleur, à ma gauche un étudiant en théologie, devant moi un couple bouffi de commerçants. On s'interpellait sans façon. Des plaisanteries grasses secouaient les bedaines satisfaites, et la bière coulait à flot, prêtant à ce coin de jardin une apparence fantastique de kermesse flamande, pleine de couleur et de vie. Quand mes yeux quittaient notre groupe, ils apercevaient la pente verdoyante qui descend vers l'Isar, le cours sinueux de la rivière glauque et, plus loin, la masse grise de la ville qui s'estompait dans le ciel.

Un boiteux s'approcha de nous ; il avait le visage ridé, la barbe hirsute ; son veston rapiécé portait l'insigne des vétérans de 1870 ; un bâton noueux soutenait sa marche. Il se planta devant notre table et se mit à chanter d'une

voix cassée mais, expressive, *les Deux Grenadiers* de Henri Heine :

Nach Frankreich zogen zwei Grenadiere...

Les conversations s'étaient tues. Tout le monde écoutait le dialogue poignant des héros vaincus :

Was scheert mich Kind, was scheert mich Weib?
Ich trag ein besseres Verlangen.
Dass sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind !
Mein Kaiser, mein Kaiser gefangen !

Et *la Marseillaise* s'ébaucha, lourde et grave, dans la bouche du chanteur, telle que l'a sentie le musicien allemand. Elle soulignait l'ultime espoir de celui qui va s'endormir dans un beau rêve de résurrection glorieuse, au jour de la grande bataille, pour protéger son empereur :

Den Kaiser, den Kaiser zu schützen !

Était-ce la misère du vieillard qui m'émouvait? la beauté du poème? le rythme passionné de la mélodie? le frisson patriotique de la grande épopée française, évoquée par une bouche allemande? le souvenir plus récent de l'invasion, de la défaite que personnifiait un adversaire mutilé? Je ne saurais dire. Le chanteur tendit humblement son chapeau bosselé ; chacun y laissa tomber son obole. En donnant la mienne, j'ajoutai : « *Von einem Franzose.* » Le vétéran me répondit : *Vergelt's Ihnen Gott !* (Que Dieu vous le rende !)

L'amour immodéré que les Bavarois portent à leur boisson favorite leur interdit les plaisirs délicats de la table. Leur cuisine grossière cause le désespoir des étrangers. A part quelques établissements cosmopolites, fort coûteux, fréquentés surtout par une clientèle exotique et raffinée, on en est réduit presque partout aux spécialités du pays : la *Kalbshaxe* (jarret de veau rôti), le *Lungen mit Knödel* (poumon haché avec des boulettes de mie de pain), les saucisses blanches de volaille, la charcuterie lourde, le lard, la choucroute, l'oie farcie (engraissée surtout à Passau), le gibier agrémenté d'une *schwarze Tunke* (sauce noire) et

de confitures aigres. Sous les arcades du vieux *Rathaus* se trouve le célèbre *Kronfleischkeller*. On y mange chaque matin, sur des assiettes de bois, un carré de bœuf mi-bouilli, mi-saignant et coriace, dont on relève le goût avec du raifort râpé ou de la moutarde sucrée. Les légumes sont rares et mal préparés ; la salade, hachée menue, nage dans l'eau sans assaisonnement. Mais ce qui frappe l'observateur dans tous ces restaurants populaires, c'est la modicité des prix. On peut vivre à Munich avec quelques pfennigs. A mes débuts, je fréquentais un endroit fort curieux, disparu depuis, la cuisine de l'ancienne *Augustinerbräu, Kaufingerstrasse*. Une vieille coutume permettait au cordon bleu de l'établissement d'héberger une vingtaine de pensionnaires dans le local où se trouvaient ses fourneaux. L'argent qu'elle retirait de ce trafic lui était acquis, à titre de bénéfices exceptionnels. Inutile de dire que seuls des privilégiés étaient admis dans ce sanctuaire. Je fus présenté par un client et j'obtins mon rond de serviette et la faveur d'une place réservée. Quelques tables boiteuses étaient alignées le long des murailles enfumées, à même le sol battu. Les énormes marmites, léchées par les flammes du foyer, embuaient l'air d'une vapeur odorante. La maîtresse de céans, armée d'un trident et d'une grande louche, retournait les viandes, agitait les ragoûts, remplissait les assiettes que lui présentaient les *Kellnerinen* de l'établissement contigu. Des quartiers de moutons et de bœufs sanguinolents pendaient à des crocs de fer. Un souillon nous apportait notre pitance, sans hâte. La grosse commère qui régnait dans cet antre quittait parfois ses casseroles et venait tailler une bavette avec nous. Elle s'enquérait volontiers de nos petites affaires ; elle nous réservait les meilleurs morceaux. Notre menu se composait d'une soupe, d'une tranche de viande, d'un plat de légume, d'un morceau de gruyère et d'un dessert. Avec le demi-litre de bière obligatoire, nous en avions pour 45 pfennigs.

***

Plusieurs fois par an, de grandes fêtes locales mettent une note pittoresque et colorée dans la vie de la cité. Les rues s'animent ; toutes les classes de la population se confondent.

Munich s'adonne au plaisir avec une exhubérance méridionale.

Ce sont d'abord les *Schützenfeste*, où l'adresse des chasseurs s'exerce solennellement sur des disques de bois peint qui représentent des scènes alpestres. Les montagnards, en costume national, défilent dans les artères principales. Les édifices publics et les brasseries sont décorés de branches vertes et de guirlandes bleues et blanches.

La *Schäflertanz* (danse des tonneliers) réunit au printemps les apprentis et les maîtres de la corporation. Ils exécutent publiquement sur le *Marienplatz*, devant la fontaine de la Vierge, leurs anciennes danses, transmises de génération en génération depuis le moyen âge. Ensuite ils parcourent plusieurs jours la ville ; ils organisent des sérénades sous les fenêtres des patriciens généreux.

Mais de toutes les réjouissances populaires, l'*Oktoberfest* est la plus goûtée. A l'automne, la *Theresienwiese* se couvre de baraques multicolores et pavoisées. Pendant deux semaines une foule compacte se presse jusqu'à dix heures du soir le long des ruelles improvisées de ce grand village forain. Les ménageries, les cirques, les tirs, les tréteaux de paillasses, les carrousels, les courses de chevaux, les luttes paysannes retiennent l'attention des promeneurs. Un *Glückshafen*, loterie bon marché, excite les convoitises. Dans le ciel pommelé claquent gaiement les drapeaux et les oriflammes. C'est l'image ressuscitée de la *Fetswiese* de Nuremberg, où les Maîtres-Chanteurs, au jour de la Saint-Jean, couronnaient un adepte. Les restaurants en plein vent recouverts d'une banne de toile s'emplissent de buveurs. On y retrouve la bière omnipotente que les brasseries amènent dans de longs haquets traînés par des chevaux mecklembourgeois, aux croupes luisantes, aux râbles puissants, ornés de harnais de cuir fauve, caparaçonnés de plaques de cuivre tintinnabulantes. Ces attelages superbes sont l'orgueil de leurs propriétaires. Le peuple fait la haie sur leur passage, et des récompenses spéciales distinguent ceux des brasseurs qui ont montré les plus belles bêtes et les harnachements les plus magnifiques.

Cette foire munichoise se distingue de nos fêtes foraines par le caractère médiéval des réjouissances, surtout par les

proportions pantagruéliques qu'y atteint l'appétit populaire. Une *Ochsenbraterei* rôtit en plein vent des bœufs entiers ; la flamme des bûchers crépite ; les chairs grésillent. On entend les cris stridents des cochons égorgés. Des rangées interminables de poissons, embrochés sur des baguettes fichées en terre, se dorent au feu de bois sec, amoncelé dans d'étroits fossés. Les marchands de *Bredzel*, de radis, de saucisses et de fromage promènent leurs éventaires au milieu des groupes. Les villageois sont descendus vers la ville. Ils installent leurs orchestres sur le gazon. Les cithares et les accordéons resassent les *Schnaderhüpfe* chers aux oreilles bavaroises. Sur quelques planches soutenues par des tonneaux vides, des gars en culottes de cuir, reproduisent les figures violentes de la *Schuhplattertanz*, la danse nationale des Alpes bavaroises. Une femme, coiffée d'un feutre vert, vêtue d'un corsage échancré et brodé, où s'entrechoquent des chaînes d'argent, vire sur place avec componction, le bras droit arrondi, la main posée sur le derrière de son chignon. Le mouvement giratoire évase ses jupes courtes en forme de cloche. Elle ressemble à une grosse toupie, tourbillonnante. L'homme décrit de larges cercles, à croupetons autour de sa compagne, les yeux fixés sur elle. Une mimique expressive des bras, du torse et des reins souligne la sensualité brutale qui l'anime. Il se redresse, frappe dans ses mains, fait cliqueter ses phalanges en mesure, s'abaisse à nouveau, pousse des appels gutturaux, comme les chasseurs de chamois sur les pentes abruptes. Pendant ce temps la femme tourne, inlassablement. Brusquement le rythme de la musique s'accélère. Le danseur se trémousse avec plus d'ardeur. Maintenant il se donne des coups de pied, saute en l'air, s'applique, au vol, des claques rapides et sonores sur ses genoux nus, ses mollets, ses reins, sur les talons, retombe à terre lourdement, en martelant le sol de ses souliers ferrés, glousse, sanglote et rugit. Puis, tout à coup, il se précipite sur la femme, l'attire à lui, l'enserre d'une étreinte puissante, la fait virevolter plus vite et l'enlève à bras tendu vers le ciel, en poussant un hurlement sauvage.

Munich est le grand centre catholique de l'Allemagne du Sud. Le carnaval y a conservé toute la licence du moyen âge.

On reconnaît là encore, comme dans les principaux monuments de la cité, l'influence de l'Italie.

Le lendemain de la fête des Rois, le 7 janvier, un prince de parade reçoit des mains du monarque, aux fenêtres de la Résidence, un simulacre du pouvoir. C'est un riche patricien, qui élit ensuite domicile au *Café Luitpold*, dont l'entrée est flanquée de deux hallebardiers pendant la durée de son règne. La ville entière est secouée de folie. Les normes de la vie bourgeoise sont abolies. La mascarade envahit les rues et les lieux publics. Les redoutes succèdent aux bals ; des cortèges grotesques s'improvisent aux carrefours. Les cafés restent ouverts toutes les nuits. L'argent est dépensé sans aucune mesure. Il a fallu un édit spécial pour empêcher les citoyens pauvres de porter au Mont-de-Piété la literie de leur famille. Cette orgie curieuse dure jusqu'à l'aube grise du mercredi des Cendres. Les funérailles pompeuses du prince Carnaval marquent le retour aux convenances. Munich reprend ses habitudes paisibles et sages avec la mine un peu renfrognée d'une personne qui dépassa les bornes de la décence.

Seuls les bohèmes et les artistes conservent leurs allures débraillées et leurs façons de vivre décousues. Ils évitent, à nouveau, le centre de la ville et les quartiers populeux. Ils abandonnent aux *Spiesser* les salles de brasserie. Ils se contentent d'évoluer dans les rues qui avoisinent les musées et les écoles. Ils se sentent là chez eux. Chaque matin, chaque après-midi, chaque soir ils envahissent le *Café Stefanie* dont ils ont fait leur quartier général, au coin de la *Theresien* et de l'*Amalienstrasse*. Sur le velours râpé de ses banquettes se réunit le monde exotique de Munich : les intellectuels intéressants et les incapacités bruyantes. Il y a la table des Roumains, celle des Russes, le clan des Américains, des Suédois. J'y ai vu longtemps six Japonais qui étudiaient à l'Université. Max Halbe, Keyserling, Frank Wedekind, Rössler, Roda-Roda, Ludwig Thoma, Gustav Meyrink, Frank Blei, Max Dauthendey, Leo Greiner, les dessinateurs du *Simplicissimus*, ceux de la *Jugend* s'y réunissent en groupes familiers qui forment autant de cénacles. Les notoriétés étrangères de passage à Munich y sont toujours amenées. On juge surtout les gens là-bas d'après leurs façons de se tenir au *Café Stefanie*.

Les femmes de lettres incohérentes, les femmes peintres, les actrices et les esthètes affichent leur outrance sans aucune retenue. On y rencontre les têtes chevelues, le linge douteux, les habits râpés des « fauves » qui aiment à s'affirmer en marge de la société.

Le patron promène sa face couperosée de table en table ; il salue d'un geste automatique les habitués. Le garçon, qui connaît tous les secrets de ses clients et tient la comptabilité de leurs dettes, les sert avec nonchalance. Là se sont ébauchés tous les projets, toutes les révolutions littéraires et artistiques de ma jeunesse. L'original Hanns von Gumppenberg y écrivit ses pièces les plus abracadabrantes. C'était un philosophe sévère, infiniment triste. Il avait publié des ouvrages indigestes. Désolé de ne pas être pris au sérieux par ses contemporains, il s'adonne à faire de l'humour, par dépit. Nous mîmes à la scène ses parodies qu'il intitulait orgueilleusement *Ueberdramen*, des sur-drames. L'un d'entre eux s'appelait *der Nachbar* (le Voisin), monodrame *in einem Satz*, en une seule phrase. Il eut un énorme succès. Un voisin malencontreux s'introduit dans le logement où la famille réunie boit le thé, sans dire mot. Lui seul ouvre la bouche et commence une phrase interminable, sans point ni virgules, au cours de laquelle, tout en s'excusant de venir troubler la paix d'un intérieur, il dévoile au public la série d'infamies commises par chacun des membres de cette famille. Le père a des relations adultérines avec sa belle-fille, la mère trompe journellement son mari ; le fiancé d'une des filles, un militaire, triche au jeu ; le fils dégénéré a forcé le coffre-fort du père et débauché la bonne. Cette dernière, occupée à remplir les tasses, se voit accusée d'avoir supprimé criminellement le fruit de ses entrailles. La froide nomenclature de toutes ces horreurs jette le désarroi dans l'âme des malheureux, épouvantés non seulement de voir leurs forfaits révélés mais encore d'apprendre les infamies commises par leurs proches. Ils perdent la tête. Chacun d'eux choisit une mort en rapport avec son caractère. L'officier se tire un coup de revolver d'ordonnance dans la tempe ; le père, pharmacien retraité, absorbe le contenu d'un flacon de cyanure. La mère est poignardée par son fils, qui se tue lui-même ensuite. La pauvre bonne enfin se pend à une

patère dans le fond de la scène, gigote des jambes et tire la langue, tandis que le voisin implacable termine sa phrase, et quitte la place en enjambant les cadavres :

Womit ich die Ehre habe, euch allen guten Abend su wünschen[1].

Rideau.

C'est également au *Café Stefanie* que venait chaque soir discourir le *Hofrath* (conseiller d'État), devant un auditoire empressé. On ne lui connaissait pas d'autre nom. Il était russe et sémite, vêtu avec beaucoup de recherche, le monocle à l'œil, les doigts chargés de bagues. Une longue barbe blanche en pelle encadrait son visage laiteux. Il aimait à s'entourer de poètes faméliques et d'artistes novices, qu'il invitait à des dîners fins et qu'il enthousiasmait du récit de ses exploits de Lovelace. Sa vie était un mystère. On savait seulement qu'il dépensait beaucoup d'argent, qu'il avait signé des livres, des bustes, des tableaux, que d'autres avaient confectionnés pour lui et qu'il tenait à faire sensation. La clientèle du *Café Stefanie* flattait ses manies, dans l'espoir d'en profiter.

Un soir de carnaval, trois jeunes bohèmes, Heinrich A..., Franz B... et Paul C..., étaient mélancoliquement assis à une table, devant une humble tasse de café. Leurs goussets étaient vides et leurs pensers moroses. Tout à coup leurs visages s'éclairent. Dans l'encadrement de la porte s'inscrit la silhouette du *Hofrat*. Ce dernier les aperçoit. D'un coup d'œil il a jugé la situation. Aussitôt il cherche un moyen peu banal d'intervenir, sans humilier la misère des intéressés mais en « épatant » l'assistance. L'air dégagé, la mine ironique, il s'approche du groupe.

— Ah, mes amis, quelle heureuse chance de vous rencontrer ici, ce soir ! — s'écrie-t-il à haute et intelligible voix. — Il est grand temps que je songe à payer mes dettes ; voici une éternité que je dois dix marks à chacun de vous !

Il met la main à la poche. Heinrich A... et Franz B... se confondent en remerciements émus, en recevant le mon-

1. Sur quoi, j'ai l'honneur de vous souhaiter à tous le bonsoir !

tant de la dette fictive, mais Paul C... — juif et roublard — remarque avec douceur :

— Pardon, Herr Hofrat, à moi c'est vingt marks que vous devez !

***

Je n'ai point parlé des femmes de Munich. Sans doute il y en a qui sont charmantes. On trouve des jolies femmes un peu partout, toutefois la majorité des Munichoises ne laisse guère de marques profondes dans le souvenir. Elles ne prêtent au spectacle de la rue aucune grâce particulière. Quand elles sont riches, leur élégance est empruntée. Quand elles sont pauvres, elles sont condamnées à des besognes triviales, qui leur enlèvent tout souci de parure, toute coquetterie. Jamais je n'ai vu tant de femmes travailler durement qu'à Munich. Les boutiques regorgent d'employées. Vers sept heures du soir, les magasins d'Hermann Tietz et le bazar Schüssel déversent dans la rue la longue théorie des *Ladenmädchen*, pauvres petites provinciales mal attifées et disgracieuses. Les brasseries et les restaurants emploient un personnel presque exclusivement féminin. Les *Kellnerinnen*, toujours debout, toujours occupées, promènent au milieu des buveurs des faces lymphatiques et des corps las qui n'inspirent qu'un sentiment de commisération. Les maçons font gâcher leur plâtre et porter leurs briques par les *Mörtelweiber* (femmes-à-mortier), à peine recouvertes d'un corsage déteint et d'une jupe rapiécée. Les soins de la voirie, l'entretien des rails de tramways incombent aussi à des femmes.

Quant aux petites bourgeoises, elles vivent toute la semaine à l'intérieur de leurs maisons. Comme toutes les *deutsche Hausfrauen*, elles vaquent aux soins de leur ménage, tandis que leurs maris courent les auberges et s'attardent devant leurs *maas*. Le dimanche, elles sortent au bras de leurs époux; leurs figures revêches et tristes reflètent la monotonie de leur existence. Quelquefois, elles se réunissent entre elles dans les cafés spéciaux où elles apportent leurs petits chiens et leurs aiguilles à tricoter. Elles boivent du café au lait dans de grandes tasses, absorbent des pâtisseries indigestes, et potinent, tout en comptant leurs mailles.

Munich ne se pare d'élégance féminine que pendant la saison des étrangers. Les grands hôtels regorgent alors de touristes. Les *Vier Jahreszeiten* (les Quatre-Saisons), le *Russischer Hof*, le *Park Hôtel*, le *Leinfelder*, l'*Hôtel Bellevue*, le *Regina Palace*, le *Bayrischer Hof*, tous les caravansérails bâtis par des spéculateurs avisés lâchent sur la ville étonnée une foule bigarrée et curieuse. Les frondaisons du Hofgarten abritent des silhouettes charmantes ; les salles des théâtres de la cour se peuplent de décolletés suggestifs. Les Parisiennes, les Anglaises les Américaines, les Viennoises s'égrènent à travers les musées et les églises, s'aventurent dans les brasseries, flânent le long des trottoirs, au grand émoi des philistins qui écarquillent les yeux devant l'audace de nos modes. Puis les étrangers s'en vont, la ville retrouve son calme, et les habitants retournent à leur bière.

Quand la guerre éclata, il y avait bien huit ans que j'avais quitté Munich. Chaque année j'y revenais passer quelques semaines. Au sortir de la gare, j'emplissais mes poumons d'air pur, et mon âme était envahie d'émotion douce. Il me semblait retrouver une de ces vieilles amies indulgentes qui gardent pieusement les secrets qu'on leur confia, et vous entretiennent du passé, sans amertume et sans regrets. Sur les places claires, le long des rues pittoresques, je partais à la recherche de ma jeunesse. J'allais m'asseoir à mes tables préférées, dans les brasseries coutumières, je heurtais ma cruche de bière à celles de mes voisins d'occasion, j'écoutais leurs confidences, je leur faisais les miennes. Les caisses bleues des tramways, les tours rondes de la *Frauenkirche*, les façades tourmentées des vieux édifices, la courbe ogivale des portes antiques, la chanson argentine des fontaines, la silhouette familière des statues, les bosquets verts, les pelouses riantes renouaient sans se faire prier la chaîne interrompue de nos rapports quotidiens. J'éprouvais l'illusion de ne les avoir jamais quittés. Le patron du *Stefanie* me saluait poliment sans s'étonner ; le soir, j'entrais au cabaret du *Simplicissimus*, dans la *Türkenstrasse*, chez l'hôtesse Kathi, qui me secouait la main, me trouvait une place dans le coin des habitués, et m'apportait elle-même ma bouteille de vin du Rhin. Le même pianiste, un peu plus

blanchi, plaquait ses accords sur l'ivoire jauni, les mêmes refrains connus m'arrivaient aux oreilles tandis que mes compagnons me narraient les événements anodins de la vie munichoise. J'oubliais Berlin, sa vie trépidante, inquiète et triviale, le spectacle de sa vanité outrecuidante, et la menace de sa politique égoïste et brutale. L'ambiance pleine de bonhomie de la cité endormait mes appréhensions. Je savais qu'ici la politique n'a de valeur qu'autant qu'elle affecte le tarif de la bière. De mon long séjour dans cette ville, je ne conservais que le souvenir de trois effervescences sérieuses ; elles correspondaient à des augmentations successives du prix du *maass* qui coûtait 22 pfennigs quand j'arrivai, et monta ensuite à 24, 26 et 28 pfennigs. Il y avait bien des journaux : l'*Allgemeine Zeitung*[1], conservateur, où collabora jadis le révolutionnaire Henri Heine, la *Münchener Post*, socialiste, le *Bayrischer Curier*, clérical, et les *Münchener Neueste Nachrichten*, gazette pangermaniste et bismarckienne, « *die Kuhhaut vom Fäbergraben* » (la peau de vache du Fäbergraben), comme l'ont ironiquement baptisée les Munichois, mais les lecteurs les lisaient avec scepticisme. Le *Sozi* (sozialdémokrate) et le *Pfaff* (curé) se partageaient la foule des électeurs. Les seconds s'imposaient à la population des campagnes[2], tandis que les premiers disposaient à Munich et dans les grandes villes de Bavière d'une majorité écrasante. La royauté constitutionnelle et libérale s'efforçait d'atténuer les contrastes et d'adoucir les conflits. L'esprit frondeur des intellectuels, auxquels la police locale laissait la plus grande liberté, s'employait à ridiculiser la réaction prussienne et à soulager les travers de de la mentalité allemande. C'est à Munich que se fondèrent les plus deux grandes feuilles satiriques de l'empire : les *Fliegende Blätter* et le *Simplicissimus*.

Mais les choses ont changé, depuis. Aujourd'hui Munich n'a pas plus d'importance ni de signification dans la Confédération germanique que Francfort, Leipzig ou Breslau. La ville vit sur son passé. Le charme qu'elle dégage est un charme sentimental et suranné. Tous les mots d'ordre viennent de

1. Aujourd'hui disparu.

2. Ludwig Thoma a montré l'emprise cléricale au village, dans un beau roman *Andreas Vöst*.

Berlin. Soigneusement désarmé par la politique astucieuse des Hohenzollern, le particularisme bavarois n'a plus d'autre effet que de conserver à la métropole une apparence trompeuse de liberté et d'indépendance qui abuse ses habitants. L'activité du pays est paralysée ; elle se subordonne au bon vouloir de la Prusse. Depuis quarante-cinq ans, le lent poison qui court dans les veines allemandes a intoxiqué Munich. Ce poison c'est le culte de la force. Toutes les qualités de la race ont sombré dans le gouffre de l'orgueil. Les sophismes spécieux de « la place au soleil », de « la plus grande Allemagne », du droit à l'expansion et à la domination pour les nations surpeuplées ont préparé toutes les injustices, tous les crimes. La grande erreur de l'Allemagne a été de croire qu'elle avait une mission civilisatrice à remplir dans le monde, alors qu'elle était incapable de se libérer elle-même de l'esprit de caste, de l'obscurantisme, des lisières dégradantes de l'autocratisme.

Certes, notre histoire à nous n'est pas exempte d'orgueil. Nous aussi, nous voulûmes régenter la terre. Mais c'était au lendemain d'un bouleversement social sans précédent, et nous apportions aux peuples l'immortelle déclaration des Droits de l'homme, le mépris de la tyrannie, toute une idéologie généreuse, une semence féconde qui porta ses fruits, puisque l'Europe entière en fut transformée. L'Allemagne d'aujourd'hui n'a rien de pareil à nous offrir. Elle n'a que son esprit d'organisation et de discipline, qui sans doute a produit de grandes choses, mais qui ne suffit pas à établir sa supériorité morale. Le « système » est toujours une faillite, quand il s'érige en dogme aveugle et qu'il étouffe l'âme de tout un peuple au profit de quelques privilégiés. Or c'est là toute l'histoire de l'Allemagne moderne.

Dernièrement, dans une ville de la Suisse alémanique, un industriel des bords du Rhin causait de la guerre avec un neutre. Son interlocuteur lui démontra que l'Allemagne, qui n'avait guère réussi à se rendre très sympathique en temps de paix, comptait moins d'amis que jamais. L'Allemand reconnut la justesse de ces observations, mais il s'empressa d'ajouter :

— *Nach dem Krieg, müssen wir uns bemühen* systematisch

sympatisch zu sein. (Après cette guerre, nous nous efforcerons d'être *systématiquement* sympathiques.)

Cette nation croit-elle donc encore à l'infaillibilité de son « système », comme le joueur à sa martingale? Faut-il verser tant de sang précieux pour reconnaître une aussi lamentable erreur? et si la défaite seule peut dessiller les yeux, ne sera-t-il pas trop tard quand la haine aura creusé des fossés infranchissables...

Hélas, je ne crois plus en Munich, ville charmante et paisible, où ma jeunesse se plut à découvrir une Allemagne idéale, gardienne des vieilles qualités de la race, rebelle à l'emprise néfaste de la Prusse. Munich est devenu le satellite de Berlin. Ses princes sont les hommes-liges de Guillaume II, ses habitants, les valets dociles des ambitions criminelles du Nord. Il ne reste qu'un paysage de pierre, un squelette sans âme.

MARC HENRY

L'ILLUSION DU PRÉFET MUCIUS

CONTE DE L'AN 80

NOTE DE L'AUTEUR. — Si nous voulions indiquer les sources de ce conte, il nous faudrait, ainsi que notre maître M. Joseph Bédier l'a écrit de son *Tristan*, placer autant de notes au bas des pages que Becq de Fouquières en a attaché aux poésies d'André Chénier.

Néanmoins il convient de dire au lecteur que rien n'est arbitrairement imaginé, ni en ce qui concerne la vie de la légion romaine, ni en ce qui a trait aux mœurs des Germains. Le présent a pu nous servir d'indice : mais nous avons retrouvé dans le passé des documents qui nous permettent d'affirmer l'exactitude des détails de cette reconstitution.

Il nous faut pourtant citer cette extraordinaire *Germanie* de Tacite, étude si précise et si vraie, d'un patriotisme inquiet, et qui nous montre les Germains du Ier siècle semblables à ceux du XXe, Ammien Marcellin, Jules César et bien d'autres dont la liste serait interminable. Nous ne cèlerons point ce que cet ouvrage doit à la lecture des *Martyrs* et de *Komm l'Atrébate*. Ce que nous disons sur saint Luc et les *Évangiles* représente l'état actuel de l'exégèse biblique et les reproches faits aux chrétiens par notre tribun sont ceux que leur faisaient les païens lettrés de cette époque : témoin ce charmant *Octavius* de Minucius Félix, dialogue cicéronien, déclare Gaston Boissier, perle de l'apologétique chrétienne, affirme Renan, plus charmant encore dans la rare traduction de Perrot d'Ablancourt.

Nous n'infligerons pas au lecteur une bibliographie plus minutieuse, plus pédante — plus germanique. — A. B.

I

Quintus Mucius Scaurus éprouvait en son âme un trouble profond. Il en était toujours ainsi aux approches des calendes de janvier : l'anniversaire de la venue du Christ, de la naissance du Sauveur, l'amenait à faire un retour sur lui-même, sur l'inutilité de sa vie que ne semblait point parfumer la doctrine nouvelle, sur l'ignorance et la misère de l'humanité qui l'entourait. Mucius possédait l'âme d'un apôtre : mais il avait encore dû garder le silence sur sa religion, et nulle occasion ne s'était offerte de la proclamer utilement. Il était préfet militaire et l'un des principaux lieutenants de Cérialis, qui commandait l'armée de Germanie ; chef excellent bien que la gloire militaire lui fût assez indifférente : car s'il enviait secrètement une couronne, c'était la couronne idéale et mystique des martyrs, et non point cette couronne de métal et de feuillages qu'on décernait à titre de récompense aux soldats vainqueurs.

Mucius songeait. On était en l'année 833 de la fondation de la Ville : cet anniversaire serait le quatre-vingtième de la naissance du fils de Dieu ; près d'un siècle s'était donc écoulé depuis cet événement et l'univers restait encore plongé dans les ténèbres de la superstition païenne et frémissait dans l'attente d'un ordre des choses nouveau. La majesté de l'empire romain et le culte des Césars et des faux dieux ne suffisaient plus à satisfaire un monde qui attendait, en sa piété confuse, une révélation.

Mucius croyait au Christ depuis plus de vingt ans. A cette époque, sous le troisième consulat de Néron, Antonius Félix, qui avait épousé la petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre, étant procurateur de Judée, les Juifs supportaient en silence ses débauches, son avarice et ses cruautés, à cause de la terreur que leur inspirait le nom de Rome, depuis Pompée. Mucius avait alors le grade de centurion ; sa cohorte occupait pacifiquement diverses bourgades de Palestine.

Il évoquait, par cette rude journée des rives du Rhin, se promenant en dehors du camp par la campagne gelée et sans feuilles, les couchers de soleil de la Terre promise, la lumière chaude qui volait le soir autour des palmiers, les femmes brunes aux gestes lents qui venaient emplir leurs amphores aux puits antiques, et le sourire dont leurs yeux saluaient les officiers des légions impériales.

Précisément, par une femme juive qu'il aimait et qui, pure, ne se donnait point à lui, Mucius connut les mystères de la religion nouvelle, et il entendit l'apôtre Pierre à Jérusalem. C'était alors un grand vieillard voûté, au teint de brique, dont le regard brillait d'une flamme continue pour avoir supporté jadis le regard de Jésus. Mucius le retrouva plus tard à Rome, où le soldat fréquentait avec assiduité les assemblées et passait justement pour un homme pieux. La nouvelle de la mort du disciple lui parvint en Bretagne ; il en avait éprouvé un chagrin profond ; mais la guerre occupait toutes les pensées et toutes les minutes ; récemment nommé tribun, les soucis de la campagne, des attaques presque quotidiennes, des marches forcées, des massacres de vétérans, des incendies de colonies suffisaient pour l'absorber. Brusquement sa légion, la troisième, avait été envoyée en Judée sous les ordres du César Titus ; il retrouva cette province, où s'était passée sa jeunesse, en pleine révolte et toute rougie de sang. Il était rentré à Rome aux côtés du général triomphateur qui ramenait, avec les trésors du temple de Salomon et parmi ses prisonniers et ses captives, la reine Bérénice. Depuis cinq ans la légion de Quintus Mucius cantonnait en Germanie.

Mucius la commandait. Son rôle ne consistait point à combattre, mais, installé sur la rive droite du Rhin, au pied des montagnes du Taunus, à maintenir les tribus germaines et à garder les trois voies qui, du nord, du sud et de l'occident, aboutissaient, sur l'autre rive, à la petite ville de Bingium. Il s'agissait simplement de former un mur vivant contre les Barbares, en attendant qu'on construisît des tranchées et des murailles faciles à défendre avec des troupes peu nombreuses, afin de contenir les peuples sauvages, belliqueux et pillards de la Germanie et de protéger l'épanouissement de la paix romaine.

II

Les derniers reflets de la lune s'éteignirent sur les flots du Rhin. La chaste déesse avait accompli son voyage nocturne ; en son honneur, brusquement éclata le bruit d'une trompette qui sonnait, afin d'annoncer son coucher, l'air de Diane. La musique stridente qui partait de la porte principale se propagea par tout le camp : chaque musicien réveillait sa cohorte endormie.

Les légionnaires sortaient des tentes, à peine vêtus, les yeux lourds encore de sommeil, et tremblaient à l'air froid de l'aube. Ils cherchaient leurs armes pour les fourbir. C'était là le premier devoir matinal. Ils y voyaient à peine, confondaient leurs javelots et leurs casques, s'insultaient en riant. Les centurions parcouraient l'emplacement de leur manipule, pénétraient dans les pavillons pour voir s'il n'y restait point quelque paresseux endormi, hâtaient les soldats, en les frappant parfois d'un coup du cep de vigne qui leur servait de canne et qui marquait leur rang.

Quintus Mucius Scaurus, préfet de la légion, était déjà debout. Il n'avait point dormi, du reste, de la nuit, et le tribun Caïus Publius venait de le surprendre au réveil, l'air ému et lisant des tablettes. Le tribun rendait compte des événements de la nuit et demandait des ordres pour la journée ; ils étaient depuis des mois invariablement les mêmes : quelques exercices pour assurer la discipline de la troupe, quelques patrouilles de fantassins et de cavaliers aux environs du camp et jusqu'aux lisières de la futaie impénétrable où s'étaient retirés les Barbares, des revues ; telle était la monotone existence de la légion qui avait pris ses quartiers d'hiver, qui ne devait ni rechercher l'ennemi, ni combattre, qui ne pouvait néanmoins, tant le pays était hostile et l'adversaire aux aguets, établir des jardins et des huttes de colons en dehors du camp : il n'y avait de tranquillité qu'à l'abri des fossés et des palissades. Point de semaine où ne disparussent des éclaireurs

et où les sentinelles de certains postes avancés ne fussent trouvées mortes et la gorge ouverte. Les tribus cattes et tenctères avaient appris sans doute de quelques transfuges comment, à Rome, on s'ouvrait les veines, genre de mort plus en honneur que jamais depuis les récents suicides de Pétrone et de Thraséas : si bien que les Germains coupaient les veines de leur victime au poignet ou au cou, et qu'on les trouvait exsangues.

Mucius et Publius s'avancèrent à travers le camp. Le soleil émergeait de la forêt hercynienne et empourprait les tentes de peaux bien alignées, qui formaient des rues parallèles et régulières. Les étoffes éclatantes qui pendaient aux guidons des cohortes s'éclairèrent, comme les feuillages, les globes, les croissants, les mains de cuivre qui en étaient l'ornement mystique et dont les vétérans imploraient la protection. L'enseigne étincela : son aigle d'argent, entourée de la couronne, étendait ses ailes dans la lumière; elle tenait entre ses serres les foudres d'or ; au-dessus du cartouche, où étaient gravées les glorieuses et terribles initiales du peuple et du Sénat, S. P. Q. R., au-dessus du médaillon de l'empereur qui avait conduit à la victoire ces mêmes cohortes en Bretagne comme en Judée, Mucius relut gravé le nom de sa légion, « la Tutélaire ». La Tutélaire ! Rome pouvait dormir paisiblement sous sa protection. Elle veillait sur le Rhin : on pouvait à loisir discuter de procédure sur le forum et de politique dans les assemblées, aller aux jeux du cirque et lire les poètes, entasser de l'or dans les comptoirs et parcourir les mers jusqu'en Égypte et par de là les colonnes d'Hercule : la Tutélaire savait mériter de la patrie et de son surnom. Et Mucius considérait son enseigne, que faisaient flamboyer les rayons de l'aurore, et sentait en un frisson la majesté du peuple-roi.

Marcus Æmilius vint à lui. Il était préfet du camp et chargé à ce titre de l'intendance et du génie. Mucius l'aimait pour son exactitude dans ses fonctions : il connaissait les règles de la mécanique et de la géométrie ; les machines de guerre qu'il construisait, les remparts qu'il élevait, les routes qu'il établissait avaient épargné les vies de bien des légionnaires et assuré de nombreux succès. Il veillait aussi à ce que les approvisionnements ne fissent jamais défaut, et, par lui, les distri-

butions de blé, de sel, de biscuits et de fromages s'opéraient avec une grande régularité : et c'était là une des raisons du dévouement des soldats à leurs chefs et de la renommée de la troisième légion. Mais Mucius chérissait aussi son préfet du camp pour des raisons moins militaires et plus intellectuelles : ce dernier avait été nourri dans le culte de la philosophie et des Muses, et nul charme n'était comparable à celui de ses entretiens.

— Je te vois avec plaisir, très cher Marcus, — déclara le préfet de la légion. — Le tribun Caïus Publius me faisait part de certaines craintes qu'il éprouve par suite de l'activité que manifeste depuis quelque temps l'ennemi. J'aurais partagé son inquiétude si la seule vue de son casque et de son angusticlave comprimant un ventre auguste ne me confirmait dans mon assurance de l'invincibilité de ma légion et de nos armes.

— Que peut une légion contre tout un peuple? — répondit en riant le gros Publius.

La plaisanterie ne lui déplaisait point, mais elle ne lui faisait pas oublier de traiter pratiquement les questions.

— Regarde, Caïus, — reprit son chef, — comme le soleil baigne de sa gloire l'aigle romaine !

— Apollon est notre allié, — répondit celui-ci, — je n'en doute point. Mais je ne doute point non plus de la puissance des dieux germains, que je ne connais pas.

— Et toi, Marcus? — interrogea le général.

— Moi je doute, — repartit le philosophe avec un sourire, — et de l'un, et des autres.

Les officiers firent quelques pas. Auprès du tribunal de gazon où siégeait chaque jour Mucius, deux aruspices couronnés de lauriers préparaient sur un autel le couteau, l'eau et les gâteaux du sacrifice. A leur vue le préfet haussa les épaules et son mouvement amena un sourire sur le visage sceptique et fin de Marcus Æmilius.

Les trompettes d'airain venaient de sonner l'heure du repas. Les hommes d'une même chambrée mangeaient ensemble, allongés ou accroupis sur l'herbe qui entourait leur pavillon, une soupe rustique où il y avait plus de farine que de légumes et plus de légumes que de lard ; ils buvaient l'eau du

fleuve additionnée d'un peu de vinaigre ; la journée était belle, ces corps robustes n'éprouvaient pas la fraîcheur de cette matinée de décembre. Mucius aimait à se promener ainsi familièrement parmi ses hommes, vieux soldats au milieu desquels il vivait depuis un quart de siècle, et qui l'avaient suivi sous tous les climats. Il en connaissait plusieurs par leur nom et leur disait un mot au passage : il entretenait mieux de cette façon la discipline que par les verges de ses licteurs.

— Tu engraisses, Appius, — dit-il à un homme qui montrait sous sa tunique un torse magnifique et dont une longue cicatrice balafrait le visage rasé. — Il te manque les courtisanes d'Alexandrie à poursuivre ou quelques-uns de ces montagnards bretons qui fuyaient si vite devant ton épée.

Appius se contenta de sourire sans oser répondre. C'était un des plus anciens parmi ces vétérans de la première cohorte, la cohorte milliaire, que commandait le tribun Caïus Publius, et à qui revenait la garde du préfet et de l'aigle. Les hommes qui la composaient étaient exemptés des travaux du camp et de toutes les corvées : à eux revenaient de droit les missions dangereuses. On n'y admettait que des soldats vieillis sous la cuirasse ou de jeunes citoyens nouvellement engagés, mais que leur culture et leur connaissance des lettres désignaient pour être un exemple à leurs camarades et signalaient pour un rapide avancement.

Après l'emplacement de la cohorte milliaire sur laquelle régnait Publius, les officiers traversèrent celui des magasins et des réserves du camp : c'était là le domaine de Marcus Æmilius. Ses pavillons s'alignaient, contenant les vivres de réserve, les fourrages, les armes et les vêtements ; l'ordre régnait par le soin des soldats, frumentaires et libraires, chargés de la manutention et de la comptabilité. Les machines de guerre étaient alignées, protégées des intempéries par des bâches immenses. Le vétérinaire pansait des chevaux dont le dos était emporté par la selle, faisait courir ceux qui boitaient, s'inquiétait des bêtes atteintes de la gourme. Devant une vaste tente, des hommes attendaient, les uns derrière les autres : ils s'efforçaient de tousser et de paraître malades aux yeux des infirmiers qui les faisaient pénétrer un à un dans le pavillon où le médecin de leur cohorte passait une visite sévère. Ils

avaient honte d'être aperçus par le préfet de la légion et se cachaient afin de n'être pas reconnus.

— L'ordre de ton domaine est superbe, — déclara Mucius à Marcus Æmilius. — Je t'en félicite. Je souhaite seulement que tu l'obtiennes sans user en écritures trop de tablettes et de rouleaux!

Publius était satisfait. Comme ses deux camarades, il était toujours impressionné par la méthode qui présidait à l'administration de la troupe, par l'alignement de ces tentes innombrables qui abritaient, dans l'enceinte carrée du camp, six mille légionnaires, par les cantonnements, tout autour, des auxiliaires, par la propreté des rues, le calme et l'animation tout à la fois de cette ruche immense, par toute l'organisation et toute la vie d'une légion. Il y voyait une image synthétique et comme un symbole de l'économie de l'empire et de la grandeur de Rome.

III

— Je te répète, Mucius, — déclara Caïus Publius, — que tu dois te méfier de ces Germains. Nous vivons dans un état d'alertes quotidiennes. D'ordinaire ils se retirent quand vient l'hiver et tu ne vois apparaître qu'avec le printemps ces bandits turbulents. Cette année, en pleine saison rigoureuse ils nous harcèlent et poussent l'audace jusqu'à égorger nos vedettes aux alentours du camp.

— Il faudrait renforcer les garnisons qui occupent les forteresses de la montagne, —répondit Quintus Mucius.

En effet, sur la rive droite du Rhin, de Bingium à Coblence, le préfet de la légion avait fait construire des redoutes : des forts aux murs épais, rudimentaires et carrés, entourés de pieux et de ces fossés profonds dont les terrassiers romains possèdent le secret. Ces tours s'élevaient sur les collines qui, du Taunus aux Sept-Monts, forment les gorges du fleuve ; elles n'étaient gardées que par de faibles garnisons, avec à leur tête un centurion, mais elles pouvaient résister à un coup de main des Barbares, et elles commandaient les ravins

et les routes qui descendent au Rhin. Ainsi les deux rives étaient-elles tranquilles, et notamment la rive gauche que parcourait la grande voie romaine. En outre ces garnisons, en contact avec les tribus, surveillaient leurs mouvements et les rapportaient au général. Celui-ci pouvait au besoin distraire de sa légion quelque cohorte et la porter là où un danger menaçait. Quant à son camp, il l'avait établi à l'entrée même des gorges, au pied de ces montagnes d'ardoises du Niederwald couronnées de sapins et de chênes, là où s'ouvrent la vallée et la plaine vers les peuplades paisibles qui construisaient la ville de Mayence. La légion protégeait ainsi la tête du pont de Bingium, que les Germains avaient détruit quelques années auparavant malgré Drusus et que Mucius avait rétabli. On pouvait de cette façon librement passer d'un bord du Rhin à l'autre, remonter ou descendre le fleuve ; et l'agriculture et le commerce florissaient déjà, sous la protection de l'aigle, à Bingium, dans la vallée de la Nahe et sur toute la rive latine du grand fleuve. Des négociants venaient de Gaule et d'Italie pour faire des échanges avec les Germains de cette rive, devenus pacifiques et sédentaires, et dont les filles depuis un siècle avaient mis au monde plus d'un enfant né de quelque légionnaire et dans les veines de qui coulait du sang romain.

— Renforcer les garnisons ne sera pas suffisant, — déclara Publius. — J'ai envoyé sur ton ordre des reconnaissances de cavalerie : elles signalent toutes une agitation chez l'ennemi, des rassemblements de guerriers, des conférences, des voyages de messagers allant de tribu en tribu.

— C'est exact, — avoua Mucius. — Je vous dirais même que Flavius, qui commande mes cavaliers, a découvert dans la forêt, à une étape d'ici, une véritable cité de Barbares en armes.

— Il faut aller les chercher chez eux et les anéantir, — déclara résolument Publius. — Commander, c'est prévoir.

— Mais ce n'est point mon rôle, — répondit avec vivacité Quintus. — J'ai pour mission de repousser les attaques, non de les prévenir.

— Il y a des conquêtes qui sont imposées par la nécessité, — assura Marcus Æmilius en intervenant. — Telles les con-

quêtes de César : elles n'ont pas eu seulement pour résultat de reculer les limites de l'empire, d'offrir à l'activité de nos chevaliers des territoires nouveaux, elles ont fermé la route de Rome aux Barbares. Marius a écrasé les Cimbres; César a achevé son œuvre en portant la guerre jusqu'ici : son agression fut le seul moyen d'arrêter les invasions.

— Mucius, rappelle-toi, — dit Publius, — et les campagnes de Varus, et celles de Tibère, de Germanicus et de Drusus ! Il n'est point de paix possible avec ces Germains : ils n'ont ni l'amour des arts pacifiques, ni le respect de leurs engagements et de la foi jurée. Ils ne comprennent qu'un argument : la force de nos légions.

— Vous avez raison tous deux, — répondit le préfet. — C'est même ce qui me tourmente. Que peut une légion, que peuvent même toutes les légions impériales contre un peuple aux tribus innombrables, qui s'étend, par delà la Vistule, vers les confins de l'Asie? Jusqu'ici nous avons vaincu parce qu'elles étaient désunies ; si elles s'entendaient, Rome serait perdue. C'est pourquoi je songe à une politique qui nous les concilierait, qui ferait librement de leurs citoyens des citoyens de l'empire, comme les Gaulois. Là seulement est le salut de la patrie.

— Les Gaulois sont des Gaulois ! — répondit Publius. — Dès l'arrivée de César ils étaient mûrs pour la civilisation ; ils sont à nous depuis un siècle à peine et les voilà déjà qui ont adopté nos usages, qui s'engagent dans nos légions, qui parlent notre langue et cultivent nos lettres. Ils sont vraiment latins. Mais les Germains sont des barbares. Je te dis que les Germains sont des Germains, et c'est tout dire !

Les officiers étaient sortis du camp. La matinée était magnifique. Ils marchèrent silencieusement, suivant le cours de leurs pensées, le long de cette vallée qui s'encaissait à mesure qu'ils avançaient. Un vent du midi soufflait, qui faisait chanter les sapins. Le fleuve bouillonnait à leur gauche, se heurtant contre les îlots, impétueux, tantôt vert et tantôt blanc d'écume. Les montagnes d'ardoise tombaient à pic sur le Rhin, comme des falaises ; leurs reflets argentés et bleus miroitaient dans l'eau. Dans leurs pentes s'ouvraient des ravins abrupts, plantés de chênes dépouillés par l'hiver et

dont les branches ne supportaient qu'une couronne de brumes que n'arrivait point à dissiper le soleil.

Tous trois traversèrent le pont que gardait un poste de fantassins et escaladèrent, sur l'autre rive, la colline qui domine Bingium. Le contraste était saisissant. A droite c'était la Germanie, ses nues, son âpre paysage, sa futaie, son ciel bas ; à gauche c'était un ciel doux et vert qui se prolongeait vers les coteaux de la Moselle et la terre des Gaules, comme un ciel latin ; c'était une bourgade paisible avec des villas et non des huttes qui se pressaient le long du Rhin violent et de la Nahe paresseuse et blonde. Au lieu du schiste noir des monts du Niederwald et du Johannisberg, c'étaient de vertes collines où broutaient des troupeaux ; des paysans y taillaient des ceps de vigne, dont certains colons leur avaient appris la culture ; des vanniers allaient, au bord de l'eau, cueillir les pousses des oseraies ; la fumée montait des toits ; des femmes, dont les tresses blondes brillaient à la lumière, lavaient leur linge dans la Nahe et l'étendaient sur les berges ; des filles aux yeux bleus attendaient les garçons qui se rendaient au travail et se promenaient avec eux, le long des rives, sous les tilleuls. Les pêcheurs de saumons raccommodaient leurs filets; et sur le fleuve on voyait descendre vers Coblence ou remonter vers Bingium de lourdes barques pontées, surmontées de la voile latine.

— Ces populations sont pourtant pacifiques ! — murmura Mucius.

— Sans doute, — répondit le préfet du camp, — mais tu sais bien qu'elles sont encore plus gauloises que germaines, et aussi romaines que gauloises ; et, du reste, pour t'en convaincre considère leur pays. Songe d'autre part à la véritable Germanie, celle des Saxons, des Vandales et des Suèves : et regarde-la, sur la rive droite de ce fleuve, lequel délimite, par une sorte de miracle, leur ciel et leur climat.

Mucius ne répondit pas ; il voyait en effet les courbes rudes du Taunus, les donjons romains, qui les flanquaient, entourés de sapins et de bouleaux sans feuillages, les rochers de basalte, les nuages où se perdait le vol de corbeaux et d'oiseaux de proie. Le préfet s'était assis sur un tronc d'arbre, en plein soleil; ses compagnons l'avaient imité; il restait silencieux; il songeait.

— A quoi réfléchis-tu? — lui demanda au bout d'un long espace de temps Marcus Æmilius. — Fais-nous part de tes pensées.

Comme Mucius ne parlait pas, le tribun Publius intervint :

— Je t'ai vu ce matin, en pénétrant dans ta tente, qui lisais des tablettes ; tu te trouvais plongé dans le même rêve qu'en ce moment. Que portaient ces tablettes, ami? As-tu des ordres du proconsul?

— Non, — répondit lentement le préfet de la légion. — Ces tablettes venaient de Rome; c'est l'œuvre d'un ami, qui me les envoie.

— Est-ce l'ouvrage d'un poète? — interrogea vivement Marcus, curieux avant tout des choses de l'esprit, et qui se réjouissait déjà à l'idée de lire des vers nouveaux.

Les souvenirs de la Ville les hantaient tous ; et, pendant que coulait le temps de leur long exil, ce n'était qu'elle au fond, elle et son éternité, qui alimentaient les conversations. Un livre récent, l'annonce d'un scandale au Palatin ou dans une maison des Carènes étaient pour eux un événement qui fournissait matière à des entretiens animés et nombreux.

— C'est le traité d'un philosophe, comme un dialogue de Platon ou un entretien de Xénophon, — répondit Mucius. — Ou plutôt c'est le récit de la vie et des discours de ce Jésus-Christ, dont vous avez entendu parler.

Mucius possédait depuis longtemps une histoire de la vie du Maître qu'avait rédigée l'apôtre Matthieu. Employé à percevoir les impôts dans la ville de Capharnaüm sur la route de Ptolémaïs à Damas, Matthieu avait un jour suivi Jésus et ne l'avait plus quitté ; comme il avait l'habitude de tenir la plume, tandis que les autres disciples n'étaient que des gens du peuple ou des pêcheurs du lac de Tibériade, le publicain avait rédigé ses souvenirs sur le fils de Dieu. Ces souvenirs circulaient parmi les chrétiens qui se les passaient en les lisant pieusement. Ce n'était point de ceux-là qu'il s'agissait aujourd'hui : c'était d'un récit nouveau, plus complet, plus troublant et tout parfumé par les miracles et par la parole divine.

— Il vient d'être composé, — expliqua Mucius, — par un de mes amis originaire de la Lucanie, surnommé, par abré-

viation, Lucas, un médecin ami de la science et de la philosophie, Italien connaissant les lettres grecques et latines.

Ce Luc en effet, qui était un compagnon de l'apôtre Paul, avait suivi ce dernier dans ses voyages et jusqu'à Rome. Mucius l'avait connu, vingt années auparavant, en même temps que Pierre, à Jérusalem. Car Luc y attendait que Paul, emprisonné par le gouverneur Félix, sortît de son cachot de Césarée. Tous deux s'étaient liés d'amitié, n'avaient cessé de correspondre : et Luc expédiait à Mucius sa relation de l'existence et des enseignements de Jésus, qu'il appelait un évangile.

Ainsi, l'émotion qui s'emparait du préfet chaque année à la fin du mois de décembre, devenait-elle plus profonde encore par suite de la réception de cet opuscule. Une voix intérieure lui disait que l'heure de l'action sonnait. En même temps les soucis militaires le tourmentaient, la crainte d'une attaque des Barbares, et une inquiétude sur les destins de l'empire. Comme tout serait plus simple si les Germains connaissaient la bonne nouvelle du salut, si le monde entier, acceptant pour seul roi le Roi des rois, vivait dans la concorde et l'amour prêchés par le Christ !

« Eh quoi, songea Mucius, le moment ne serait-il pas venu pour moi de confesser ma foi, de l'affirmer à ma légion païenne, et d'aller la proclamer aux Barbares? Les uns et les autres peut-être m'entendront; c'est un miracle qui n'est point impossible, si Dieu le permet. Et nos soldats et les Germains réconciliés, et communiant dans la même espérance, ma religion révélée et les menaces des ennemis pour toujours écartées, je pourrai retrouver la paix de ma conscience, ou du moins mourir en martyr ! »

C'est ainsi que Quintus Mucius Scaurus, préfet de la troisième légion, fidèle soldat de Rome mais soldat du Christ, esprit philosophique mais pénétré de foi, sentait se préciser son devoir à la veille de cette fête de Noël de l'an 80.

Mucius était trop prudent pour exposer ses projets, vagues encore du reste, à ses lieutenants. Il se contenta de leur parler de Luc et des chrétiens.

— Je soupçonnais, très excellent Quintus, — lui déclara le tribun, — que tu faisais partie de cette secte : on me l'avait

dit. Je n'aurais jamais cru pourtant que tu pratiquasses réellement un culte dont la luxure est le fondement !

— Tu parles de choses que tu ne connais pas, — répondit en riant le préfet, qui prenait un ton plaisant afin de pousser Publius aux confidences : il s'agirait par la suite de le convaincre.

— Je les connais parfaitement, — déclara Publius avec assurance.

Du reste, il était de ceux qui connaissent toutes choses. Il avait déposé sur le sol son casque doré et son épée ; et, comme le soleil donnait, il épongeait son crâne chauve et rouge. Il poursuivit :

— Ce qui est sacré pour nous est infâme pour les chrétiens. La licence de leurs mœurs est effrénée et ils ont des rites abominables.

— J'espère, Caïus, — interrompit Marcus Æmilius, — que pour les accuser ainsi tu possèdes les mœurs d'une Vestale, et que ce sont des légendes toutes ces histoires qui ont circulé sur tes débauches dans les tavernes de Suburre et les bouges des villes qu'a occupées tour à tour ta cohorte.

Publius, dont le torse puissant, les lèvres épaisses et le cou lourd n'évoquaient nullement l'idée de la chasteté, continua sans répondre directement à cette question :

— Ils se réunissent, hommes, femmes, enfants, frères et sœurs, pour des agapes nocturnes. Quand la chaleur du vin et des viandes a fait son effet, ils jettent en pâture quelque aliment à un chien, lequel, attaché au chandelier, renverse le flambeau pour atteindre la proie qu'on lui lance et provoque ainsi l'obscurité. L'adultère et l'inceste sont les moindres crimes qui s'accomplissent alors... Cela n'étonne point de la part de gens qui adorent la tête d'un âne — la chose m'a été racontée par un prêtre juif à Jérusalem — parce que c'est cet animal qui fit découvrir à un de leurs prophètes une source alors que les Israélites mouraient de soif dans le désert. Et c'est bien là la religion qui convient à une secte qui prie un homme crucifié pour ses crimes, après l'instruction d'un procès régulier !

— En voilà assez, Publius, — déclara tranquillement le préfet. — Seul un esprit assez sot pour écouter de tels contes

peut y croire et les rapporter. Je te croyais plus méfiant et plus cultivé.

— C'est bien à toi de prononcer ces derniers mots, — s'écria Publius. — Les chrétiens sont justement la lie de la population, esclaves et prostituées, va-nus-pieds imbéciles et femmes crédules ! C'est parce que je suis cultivé que je méprise cette plèbe, et aussi parce que je suis sceptique et méfiant, ainsi qu'il convient à un Romain, tout en étant dévot et superstitieux, comme c'est le devoir d'un soldat.

Marcus Æmilius était, lui aussi, méfiant et sceptique. Mais son scepticisme d'épicurien, disciple d'Horace et de Lucrèce, ne se tempérait d'aucune dévotion. Il releva les paroles du tribun :

— Pourquoi prétends-tu, cher Caïus, que la piété et la superstition conviennent à un soldat?

— Rappelle-toi, Marcus, — répondit aussitôt le tribun, — entre mille exemples celui du consul Claudius, qui nous fit battre à Drepanum par les Carthaginois pour avoir engagé le combat quoique les augures fussent défavorables !

— Notre défaite a coïncidé avec l'impiété de Claudius, — répondit Marcus ; — elle n'en a pas été la conséquence. Moi-même tout à l'heure ai souri, comme notre cher Quintus, lorsqu'en sortant du camp j'ai aperçu les victimaires qui préparaient les poulets et les couteaux du sacrifice.

— Tu as tort, Marcus ! — assura le tribun.

Il s'était mis à crier et s'agitait dans le feu de la discussion, tant il la considérait comme importante. Il continua :

— Il y a des superstitions qu'il faut respecter. Ce sont celles qui font partie de la religion nationale. J'ai lu dans la *Nature des dieux* de Cicéron que le pontife Aurelius Cotta avait pour coutume d'affirmer : « Un bon citoyen accepte la religion des anciens et la pratique parce qu'elle est le fondement de la Cité. » Voilà toute ma doctrine.

Mucius laissait parler les deux Romains, se demandant par quel miracle le christianisme finirait par les concilier.

— Je me méfie, — répondit Marcus, — des prêtres et des dieux. C'est leur fourberie et leur imposture, Lucrèce me l'a enseigné, qui font l'ignorance de l'homme et sa misère... Si je suis hostile au culte des chrétiens c'est parce qu'ils apportent

de nouvelles superstitions : les dieux me gardent de cette folie qui consisterait à ajouter celle-là à toutes nos anciennes !

— Moi, je combats les chrétiens, — affirma Publius, — parce qu'ils sont impies, partisans de leur seul dieu et destructeurs d'une religion salutaire, qui est un peu de la grandeur de Rome !

Le tribun était presque beau en prononçant cette phrase, tant sa sincérité était profonde, tant il manifestait de passion pour sa patrie, tant il unissait à son culte cette patrie. Et Quintus Mucius eut la vision des obstacles qui l'attendaient, des luttes qu'aurait à subir le christianisme avant de l'emporter, de la puissance d'une religion qui était une des formes du patriotisme.

Caïus Publius ajouta :

— Les Romains ont adopté tous les dieux, afin de ne point se tromper. Seuls les chrétiens n'ont pas voulu nous donner le leur. Quand les Germains seront soumis nous éléverons des temples à leur Tuiston. C'est ainsi que nous sommes devenus les maîtres du monde. Voilà pourquoi j'accepte les rites et les superstitions d'une religion qui a donné à l'empire tant de puissance et tant de gloire.

Ainsi parla le tribun Caïus Publius, Romain sceptique mais dévot. Le préfet du camp Marcus Æmilius, épicurien tout à la fois et adepte des philosophies de Pyrrhon et de l'Académie, répliqua non sans sourire :

— Tu as peut-être raison. Toutes les choses de ce monde sont incertaines : nous pouvons avoir des opinions ; mais quelle prétention que de vouloir posséder une connaissance réelle...

— Il y a des connaissances et il existe une vérité ! — affirma solennellement le gros Publius, en posant avec autorité sur sa tête son casque orné de l'aigle, qui étincela au soleil.

— Qu'est-ce que la vérité ? — demanda doucement Marcus.

Publius se tut brusquement, la bouche ouverte. Il ne savait que répondre.

— Un propréteur romain a déjà posé cette question avant toi, — fit Mucius en intervenant. — Il s'appelait Pontius

Pilatus et était procurateur de Judée. Je te raconterai cette histoire plus longuement.

— Mais à qui, cher Quintus, — demanda le préfet du camp, — ce Pontius Pilatus posa-t-il cette question?

— C'est au Christ, qu'il interrogeait dans son prétoire, — répondit Mucius. — Le Christ avait ceci de commun avec notre Publius qu'il croyait, lui aussi, à une vérité transcendante, pour le témoignage de laquelle il s'apprêtait à mourir.

Caïus, fatigué par la discussion et ne saisissant plus le ton d'idéalisme que prenait le débat, s'était tu.

— Publius, — poursuivit le préfet de la légion, — a obligeamment concédé que cette religion n'était qu'à l'usage de barbares. En réalité ce fut celle de Platon, d'Aristote et de Sénèque, de tous ceux précisément dont il admire la science et l esprit.

— Ta religion, — affirma avec entêtement le tribun, — est tout au plus bonne pour des Germains : va la leur annoncer!

Mucius se tut : car il voyait dans cette boutade comme un message secret du Christ. Son lieutenant lui donnait involontairement le conseil que dans son cœur il demandait. Pourtant, il insista :

— Je vous dis que les philosophes ont été, sans le savoir, des chrétiens. Voici qu'approche l'anniversaire de la naissance de Jésus, de cette naissance qu'annonçait le tendre Virgile dans son églogue à Pollion.

Marcus Æmilius se mit à citer les *Bucoliques* :

« — Sois favorable, chaste Lucine, à l'enfant nouveau-né : « il va mettre fin aux siècles de fer et faire surgir pour « l'univers les âges d'or : voici le règne d'Apollon !... »

Le préfet du camp ajouta :

— C'est la rêverie d'un poète! Tu ne peux pourtant pas compter Épicure parmi les partisans de tes maximes... Crois-moi, laissons dormir ces grands problèmes : d'autres cerveaux que nous n'en ont pas trouvé la solution.

— Jésus-Christ, — dit simplement Mucius, — les a résolus.

— Eh bien ! — déclara Publius que la conversation irritait d'autant plus qu'il ne la comprenait point, — va donc, te dis-je, apporter ces explications aux Barbares, mais ne fais

point de propagande parmi nous. Tu t'exposes pour tout avantage, ô général ! à être brûlé vif ou cloué en croix.

Ce n'était point certes la perspective de ces supplices qui était de nature à calmer la fièvre de Mucius.

— T'est-il pénible, — demanda-t-il à Publius sur un ton grave, — de t'exposer aux coups des Germains?

Publius répondit :

— Ce sont les ennemis de Rome et par conséquent du genre humain.

Il ajouta avec assurance, sans mysticisme, avec la certitude d'un vieux soldat blanchi par vingt campagnes :

— Il est facile de mourir pour sa patrie !

Mucius, qu'illuminait la foi des témoins de l'Évangile, répondit sur un ton d'extase :

— Comprends-tu pas alors que je consente à mourir pour ma patrie céleste? Mon pays n'est point de ce monde.

— Tu parles de patrie céleste, — affirma le tribun qui commençait à éprouver plus d'étonnement et d'inquiétude que de colère, — et tu m'as déclaré toi-même qu'il n'y a pas de patrie quand on est mort. Tu insultes les dieux et te contredis.

Mucius semblait avoir adopté une résolution importante. Il s'était levé ; et Publius était étonné du tour qu'avait pris cet entretien familier, et Marcus s'amusait à considérer en amateur les deux adversaires.

— J'irai donc, — déclara sourdement Mucius, — annoncer la naissance du Christ aux Germains !

Publius s'arrêta, interdit. Le sang avait afflué à son visage mafflu. Il en croyait à peine ses oreilles. C'était son chef, c'était le commandant de la troisième légion, la Tutélaire, c'était le soldat vainqueur des Bretons et des Juifs, c'était son compagnon de vingt années de guerre qui avait prononcé un pareil blasphème ! Il se contenta de dire, en consultant du regard son camarade Marcus :

— Eh quoi, préfet, tu trahirais le nom romain?

Et il y avait dans la voix du vieux soldat non pas des reproches ni de l'indignation, mais de l'angoisse.

Mucius ne répondit pas. Il fit quelques pas sur la colline, qui dominait le Rhin ; alors, appelant auprès de lui Publius, il lui montra simplement l'anneau d'or, insigne de son grade.

Puis, étendant le bras vers le camp dont on distinguait, dans la vallée, tous les détails :

— D'ici tu peux apercevoir, Caïus, dominant mon pavillon, l'aigle de ma légion. Tu en as la garde comme chef de la première cohorte. Mais c'est ma troupe qu'elle représente ; elle m'appartient ; et c'est à moi qu'il revient de la conduire vers la victoire... Je choisirai donc les moyens qui me paraîtront propices. Tranquillise-toi, tribun : mon souci est de trouver le meilleur chemin où la conduire, ses larges ailes éployées !

Et le général romain se mit à descendre la pente, suivi de ses lieutenants. Une fois de plus il s'était senti pénétré par la grandeur de Rome : sous ses yeux s'étalait son camp imprenable, avec la foule des vétérans et les cantonnements des auxiliaires. Il portait son regard sur le fleuve dont une rive était déjà latine et que couronnait, sur l'autre bord, le système de ses donjons. Il songeait aux innombrables légions disséminées comme la sienne tout le long des frontières de l'univers civilisé, et, derrière leur rempart, à la paix féconde imposée par le Sénat et par le Peuple. Il revoyait la cité aux sept collines, le Tibre, son ciel à l'azur immuable, son forum, ses arcs de triomphe et ses basiliques, ses artistes héritiers d'Athènes et ses négociants héritiers de Carthage, toute la majesté de la Ville éternelle.

Mais il sentait aussi la force de la semence jetée un jour dans quelques cœurs au bord du lac de Tibériade, force irrésistible quoique impalpable, ayant ses fondements non pas sur le monde entier mais dans une pauvre conscience humaine, toute l'invincible puissance de l'idée.

IV

Cette nuit-là Quintus Mucius ne dormit pas.

Il repassa d'abord dans son cœur la scène de la journée. Tantôt ses dernières paroles à ses compagnons, en revenant de la promenade, lui semblaient résumer la situation et lui dicter sa conduite :

« Les Barbares sont attirés par nos ciels et nos paysages,

comme le papillon par la lumière de la lampe. Nos ancêtres les ont rejetés au delà du Rhin, et c'est notre mission de les y maintenir. Mais nous nous userons à lutter contre ces peuplades dont les familles ont douze fils, et pour qui la guerre est non seulement un commerce mais même l'état d'existence normal : la Germanie est un gouffre où s'engloutiront toutes nos armées. L'empire n'aura de sécurité et le monde d'équilibre que lorsqu'on aura transformé les Germains. Il s'agit de leur apporter et la civilisation latine et le culte du nouveau dieu d'amour. »

Tantôt au contraire les paroles du tribun lui revenaient à l'esprit comme un avertissement :

« Tu aurais raison s'il s'agissait d'un autre peuple. Tu pacifierais ainsi non seulement des Gaulois mais ces Numides du désert ou ces Parthes voisins de l'Indus, que je connais pour les avoir combattus. Mais tu n'obtiendras aucun résultat avec les Germains : car ils sont naturellement turbulents et sanguinaires, entêtés et tenaces dans leurs haines, pillards et menteurs, ivrognes et grossiers, et plus que les Carthaginois eux-mêmes célèbres pour leur mauvaise foi, contempteurs des traités qu'ils ont signés et de toutes les lois naturelles des hommes et des dieux. »

Tout le camp dormait. On n'entendait, de loin en loin, que les cris des sentinelles qui se répondaient, l'appel des buccins qui annonçaient les veilles, les pas d'un centurion accomplissant quelque ronde, le roulement majestueux et continu du fleuve.

Mucius se promenait dans sa tente ornée d'armures et de trophées; ses sandales foulaient le sol recouvert des peaux de bêtes tuées par les légionnaires dans les forêts voisines, ours noirs et sangliers. L'huile baissait dans un chandelier à sept branches qu'il avait pris pendant le pillage du temple de Jérusalem : on était à la sixième heure de la nuit. La faible lueur du flambeau éclairait l'évangile de Luc que le préfet avait encore relu : il était ouvert aux premières pages des tablettes d'ivoire, celles qui narraient la naissance du Sauveur. Luc lui avait déjà donné de vive voix tous ces détails ; Mucius venait de les relire et se les répétait.

« Il y avait dans la même contrée des bergers qui vivaient

aux champs et gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit. Un ange du Seigneur se présenta à eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. »

Mucius enjamba son ordonnance qui dormait, fidèlement couché en travers de la porte du pavillon. Une paix immense montait de la terre. La lune, en ces derniers jours du mois, ne s'était point encore levée, de sorte que le ciel fourmillait d'astres. Leur lumière scintillait, semblait vivre et respirer et battre régulièrement comme un cœur humain. Le préfet, sur le tertre de gazon où se dressaient son tribunal et l'autel des faux dieux, regardait la nuit.

A l'Orient, très bas sur l'horizon, une étoile lui parut briller d'une clarté particulière.

Voilà quatre-vingts ans, par une nuit pareille, une étoile s'était révélée de la même façon aux Mages et les avait conduits, solennels et royaux, l'âme pleine de piété et les coffres remplis de présents, jusqu'à l'étable de Bethléem : c'est cette même étoile, Mucius le savait bien, qu'il distinguait parmi les autres étoiles...

Or, soudain, il se sentit tout étonné, et l'âme bouleversée. Car c'était la seconde fois de son existence qu'il remarquait ainsi cette étoile, qu'elle resplendissait pour lui !

Ah, oui, il l'avait vue déjà dans sa jeunesse, il y avait une vingtaine d'années, lorsqu'il était centurion en Judée. A Béthanie cantonnait le manipule qu'il commandait. Lazare, que Jésus avait ressuscité des morts, constant témoin de la divinité du Maître, y était chef de la communauté chrétienne ; ses deux sœurs, belles jadis au temps du Christ, étaient deux vieilles femmes aux cheveux blancs, pieuses toutes deux, l'une indulgente, Marie, et l'autre dure dans sa foi ombrageuse. Elles avaient recueilli à leur foyer une fille qui, après avoir fait à Jérusalem dans les maisons publiques les délices des fonctionnaires romains, s'était brusquement convertie. Elle se nommait Suzanne, et l'on expliqua au centurion que ce mot signifiait en hébreu à la fois le lys et la rose. Suzanne avait

été la rose : elle fut le lys. Le Romain l'aima : elle lui rendit son amour. Mais elle ne voulut point se donner à lui ; et même, par pénitence de sa vie passée, elle ne consentit pas à l'épouser ; mais elle l'amena au Christ.

Quand Mucius revint en Judée, Suzanne, comme Marthe et comme Marie, était entrée dans la paix du Sauveur. C'était son seul souvenir d'amour et depuis lors ce rude soldat avait vécu avec cette mémoire, chaste, juste, pieux.

Il se rappelait... Un soir, l'ombre commençait à descendre sur Béthanie : les derniers feux du jour illuminaient les terrasses du temple de Jérusalem, mais le Cédron, les rives de la mer Morte et du Jourdain se noyaient dans la brume. Il avait supplié Suzanne de consentir à leur mariage et celle-ci lui avait dit : « Je te répondrai à Bethléhem. » Ils s'y rendirent donc. La nuit montait. Les pasteurs rentraient les chèvres et les brebis dans les bergeries : et les animaux s'attardaient, le long des chemins, à brouter une herbe maigre, ou, sautant les petits murs, à cueillir aux vignes rampantes les dernières feuilles. Ils marchaient par les collines pierreuses et les broussailles. Pas un arbre ; la solitude était complète ; on se serait cru au désert. Toutes les choses avaient une couleur terne et violette. Par endroits, autour d'une citerne où commençaient à chanter des grenouilles, le sol était tapissé d'anémones et d'asphodèles : il y avait un bouquet d'oliviers et de figuiers. On ne voyait plus, à mesure qu'on avançait, Jérusalem ni les collines de Béthanie; mais les montagnes de Moab, au delà de la mer Morte, conservaient les suprêmes rayons du jour et profilaient, sur l'Orient obscur, le dessin de leur ligne pure.

Mucius et Suzanne cheminèrent une partie de la nuit. Ils arrivèrent enfin à Bethléem. Ils s'arrêtèrent dans un enclos parfumé de menthes et s'assirent au pied d'un cèdre dont les branches servaient d'abri à tout un peuple de colombes. La jeune femme avait conduit le centurion jusqu'en ce verger parce qu'il faisait partie de l'hôtellerie où était né Jésus : la communauté chrétienne l'avait acheté, et il était un lieu de pèlerinage. Là elle expliqua longuement, doucement au Romain pourquoi, vouée au Sauveur, elle ne pouvait pas devenir son épouse. Elle trouvait des mots si doux qu'ils pansaient les blessures à mesure qu'ils les ouvraient. Elle lui donna son

front à baiser. Et, comme il se montra humble et soumis, elle lui révéla tout ce qu'elle savait de Jésus : cette même nuit marquait le soixantième anniversaire de sa naissance en ce même lieu.

C'est alors que les deux amants découvrirent au ciel une étoile plus brillante : ils reconnurent en leur cœur que c'était l'étoile des rois Mages et que le Seigneur la faisait lever pour eux, comme un signe qu'il acceptait le sacrifice de leur amour, et comme une consolation.

Mucius pleura : mais ses larmes n'étaient point amères. Ils rentrèrent tous deux en se tenant par la main. Et l'astre, qui s'était éteint au ciel, le miracle accompli, étincelait en leur âme...

C'est cette même étoile que le préfet Mucius venait de reconnaître au fond du firmament germain.

(*La fin prochainement.*)

ADRIEN BERTRAND[1]

1. Prix Goncourt en 1916.

NOTATIONS DE BATAILLE

(CHAMPAGNE, SEPTEMBRE 1915)

Sous le couvert bas des bois de sapins étiques, depuis huit longs jours, divisions sur divisions, les régiments tassés sur les régiments piétinent. Foule dense immesurément sous la chaleur lourde, saveurs âcres de résine, poussière, relents de gamelle, poussière encore, brouhaha confus, bouffées nauséabondes des déjections de dizaines de milliers d'hommes, de chevaux, de mulets, et par-dessus tout cela des appels : distribution de casques, de masques qui empestent l'huile de ricin, de pansements, de vivres, de cartouches, de grenades. Dans un espace de quelques lieues, des armées entières attendent : la grande offensive pleine de promesses victorieuses va se déclencher. C'est la veillée des armes, mais elle a l'allure d'une foire. Au loin, le canon.

Puis la pluie qui fait de la boue blanche, mais dans ce désert surpeuplé peu d'eau pour boire, pas d'eau pour se laver. Nuits glaciales; on dort peu, on dort mal au milieu de cette masse et de ses senteurs fortes. C'est demain le grand plongeon dans l'aventure; « *n* », le jour fatidique, approche, mais il y a trop de bruits, trop de contacts, pour que l'on puisse se recueillir et penser ; il y a trop de menus travaux aussi qui vous dérangent à tout moment. Les ordres du jour suivent les ordres, enflammés, précis, convaincus du succès : on nous assigne nos directions dans la poursuite et même nos bivouacs

à quinze kilomètres derrière les lignes allemandes. Nous avons tous grand espoir ; dans cette cohue, la vision formidable du nombre impose confiance aux hésitants. Les hommes acceptent silencieusement l'échéance, mais certains yeux s'allument d'une résolution farouche. Pas de chants, chacun s'absorbe dans ses préparatifs. De temps en temps, d'un groupe, fuse la blague coutumière et un homme se faufile, maraudeur qui revient de l'escapade où il est allé chercher le vin. Dans les conversations nul ne parle de la mort, mais tout le monde parle de la victoire, la percée ! Et chacun énumère les effectifs rassemblés, Français, coloniaux, Marocains, noirs, la liste s'allonge d'instant en instant de nouvelles unités dont on annonce la présence. . . . . On se raconte de l'un à l'autre que nos pièces de calibres énormes, cachées jusqu'à ce jour, se démasqueront au dernier moment pour envoyer des rafales irrésistibles; l'ordre dit : « Vous avancerez sous un ouragan de fer et de feu ! » En l'air, des avions; tous les yeux les suivent. Le canon gronde de plus en plus, c'est devenu un roulement continu dont la clameur lointaine roule très lourde et vous assoupit, mais vite un sursaut nerveux vous réveille : fatigue des marches qui nous ont menés ici, fatigue des nuits blanches, de la terre dure, des piétinements, de la foule, fatigue de l'attente.

C'est cette nuit le départ. Il pleut. La nuit froide fait grelotter, et le sol couvert de tant de souillures fétides est inhospitalier. Encore trois heures; les oreilles se tendent vers les bruits de la bataille mystérieuse, là-bas. J'ai brûlé quelques lettres, mis en évidence sur un papier deux adresses, voilà pour l'hypothèse à laquelle d'instinct je ne m'arrête pas. Je bourre mes poches et ma musette de chocolat, puis un litre de café dans le bidon, voilà pour la réalité. Je suis trop affaibli pour pouvoir emporter davantage, le manteau m'écrase déjà, mais j'ai refusé de me laisser évacuer : ce n'est pas le moment de lâcher les camarades. Il y a si longtemps que je l'attends, que je la désire, heure à heure, cette attaque où nous donnerons tout notre effort, qui délivrera mes chères Ardennes et celles que j'ai laissées là-bas, dans la Thiérache si verte, ma mère dont je ne sais rien, plus rien, depuis tant et tant de jours

depuis notre premier revers. Mais je ne dois pas, je ne veux pas penser : pas d'illusions anticipées, car ce sera dur; j'entrevois tant de lignes de résistance entre mon espoir et sa réalisation ! Au seuil de la bataille, un seul souci : être présent au plus petit fait pour être prêt à agir sans hésitation. Dans une gamelle j'ai pu verser un quart d'eau, j'en profite pour me laver : toilette sommaire. Les ombres, dans le bois, commencent à s'agiter et à s'attrouper. C'est l'heure.

Minuit. Sans bruit, souple, rapide, la colonne se forme et s'allonge dans le chemin entre les bois. Nuit couverte, mais une éclaircie, de temps à autre, fait entrevoir une fresque moyenâgeuse où défilent, silencieux, des guerriers pesants et casqués. La grand'route ; sur les bas côtés les pas butent dans les trous d'obus. On ne voit pas d'autres troupes dans la nuit sombre, mais on sent la marche parallèle de ce flot humain parce que l'on sait qu'il est là ; des centaines de milliers d'hommes dans l'ombre de cette nuit de septembre vont ainsi avec nous au combat.

Le grondement du canon devient de minute en minute plus furieux. Tout à coup, toute proche, une flamme nous aveugle, un fracas brutal nous fait tressaillir : une batterie, tapie dans l'obscurité, envoie sa bordée par-dessus nos têtes qui s'inclinent. Dix batailles, un an de combats laissent intacte la volonté de mépriser la mort, mais l'émotion des nerfs lassés s'accroît peut-être. Une autre salve : « Qu'est-ce qu'ils prennent, les Boches ! » La formule consolante fait le tour des rangs.

***

Nos pieds viennent de heurter des rails. Un train blindé dessine dans le noir ses contours géométriques; hors des wagons, des canons de marine tendent leur long cou. Une flamme immense jaillit, dont la lueur soudaine nous éblouit; une détonation violente, qui gifle, la suit aussitôt. Puis la nuit revient plus dense, mais nos yeux se souviennent, et la vision fantasmagorique que l'éclat nous a révélée une seconde se précise : des branches d'arbres qui se tordent, les pans de murs écroulés d'un village, les chevaux cabrés d'un convoi de caissons qui remontent vers l'arrière et, entre tout cela, un

fouillis d'hommes, les uns courbés sous le sac, muets, qui se hâtent, d'autres arrêtés qui se tassent. Quelques obus fusants éclatent en gerbe sur le village et, sur les toits, dans les branches des arbres, on entend le grélon des shrapnells. Je ne perds pas de vue ce dos et ce sac qui me guident.

***

L'aube : grise, voilée, glacée. Des champs, une croupe nue qui nous cache la bataille. Sur son faîte, la terre semble crever à gros bouillons d'où sortent des fumées noires, blanches, cuivrées ou grises, une gerbe de-ci, de-là, puis de lourds panaches qui traînent au ras du sol ou bien se dressent comme des arbres. C'est un feu de barrage de l'ennemi qui veut nous interdire ce passage. Des batteries de canons lourds tirent par-dessus nos têtes; nous écoutons le bruissement de leurs obus. Les régiments se sont disloqués dans les champs, en petits paquets d'une trentaine d'hommes qui rasent le sol, se terrent, se détendent pour avancer d'un bond de quelques mètres. Des obus éclatent qui nous cherchent, lentement, méthodiquement, implacablement, de droite à gauche, de gauche à droite, d'avant en arrière. C'est du gros. Les petits paquets d'hommes se tassent. Là, dans une ferme, à côté, quatre explosions. Les murs s'écroulent : un nuage de poussière et de fumée d'où s'échappent de toute part des chasseurs à pied qui s'égaillent dans la plaine, couverts de plâtras et de sang. Une voiturette de mitrailleuse, déchiquetée par les éclats, passe dans un bruit de ferraille au galop d'un mulet emballé. De-ci, de-là, des chevaux isolés : certains, blessés, tombent, se relèvent, retombent; leurs entrailles pendent entre leurs jambes. Un cavalier démonté court seul dans les champs. Sur la route les brancards se suivent d'où sortent des râles. Il pleut. Depuis trois heures nous sommes là. L'ordre vient enfin : « En avant ! »

***

Au pas de course, dans les ruines d'un village. Mauvaise passe : l'ennemi nous y attend et écrase notre route sous ses gros obus. Des explosions que suit la chute de débris de fonte

et de pierrailles. Nous nous faufilons rapidement entre les murs écroulés, torchis crayeux et sales ; nous sautons des éboulis, glissons dans la boue grise où traînent, maculés et sanglants, des sacs ouverts, des képis, des musettes, des cartouchières. Un aéroplane passe bas d'où le pilote fait signe que cela va bien. Une émotion joyeuse nous fait pressentir des victoires, il y a dans les yeux un sourire de confiance. Quelque chose comme un coup de bâton sur ma jambe, c'est un éclat qui vient de me frapper; le cuir n'est même pas entamé, le petit morceau de fonte irisée est encore tout tiède. Enfin, nous voici hors du village. Nous dépassons des abris enfouis dans le sol d'où tonnent des mortiers. Cela a l'air solide et, au passage, nous envions les artilleurs. Nous entrons dans un ravin qui sent le chlore et l'ammoniaque ; sont-ce des obus asphyxiants? L'odeur vous prend à la gorge, on tousse, les yeux pleurent; ce ne sont que des lacrymants. On tâte tout de même son masque pour s'assurer qu'il est là. Enfin des boyaux, vision familière. Le régiment s'y engouffre.

***

Ordre de sortir des boyaux : leur sécurité abaisse le moral d'une troupe d'attaque, elle s'y accroche trop au terrain et perd son élan. Il faut donc monter sur les parapets et avancer en enjambant péniblement les fossés, qui s'entrecroisent en tous sens, des parallèles et de leurs jonctions. Les obus pleuvent, des hommes sont tués. Là-bas, des cris lointains, des mitrailleuses qui crépitent, des globes phosphorescents de fusées sur le ciel gris. A côté de nous l'aboiement rageur du 75. Dans les boyaux, des blessés reviennent, couverts de pansements sanglants ; des civières aussi, quelquefois une simple toile de tente sur deux branches ou deux fusils, d'où part la mélopée chantante de plaintes arabes. Ce sont des Africains. On interroge les gens qui descendent de là-haut, anxieux de savoir. Les uns sont muets, les autres, trop bavards, se contredisent. Des prisonniers passent, accablés et sournois.

La nuit vient et on nous laisse là : nous ne donnerons pas aujourd'hui. Il faut piétiner toute la nuit sous la pluie; je pense aux blessés là-bas. Le sol n'est qu'un marécage où l'on

ne peut pas se coucher ; on a oublié de manger. Tout le monde se tait. Nous avons eu aujourd'hui des gens qui sont morts sans s'être battus. Puis chacun doit penser tout bas à la percée qui n'est pas faite. L'ordre du jour a pourtant dit : « On passera coûte que coûte, soixante vagues couvertes par un déluge de mitraille seront lancées successivement. » Ce sera donc pour demain,... pour demain ou pour plus tard, mais il faudra bien qu'elle vienne un jour, la victoire, si nos hommes tiennent bon. Au milieu des débris de la bataille, l'aube blafarde est lugubre : les ventres vides réclament, on tombe de sommeil, les vêtements sont trempés, des frissons courent sur la peau ; on titube, les jambes molles fléchissent de fatigue. « En marche ! » Nous avançons au travers du champ de bataille.

Nous n'avons plus de traînards comme au début de la campagne. La vision de guerre, plus intense que jamais, fait plutôt tasser les gens, et puis on marche avec son cœur plus qu'avec ses jambes : cette fois-ci le cœur y est. Marches,... stagnations,... des obus,... contre-marches,... tout le monde aplati dans la boue, remarches,... attentes sous les éclats.

***

Une butte de craie blanche, aveuglante sous le ciel gris. Un entonnoir de mine, profond comme un cratère, au flanc duquel s'accrochent des morts ; hors des uniformes méconnaissables, leurs mains et leurs pieds, tordus, noirs ou livides, se crispent ; on dirait qu'ils ont peur de rouler au fond du trou. Des tranchées éventrées, des madriers qui se dressent, des fils de fer arrachés ; sur le sol, à foison, des torpilles et des grenades de tous modèles, que les contacts imprudents font détonner. La craie s'écroule sous les pas, on roule avec les pierres et les grenades, on se relève. Le soleil se montre et réchauffe, on est heureux de fouler un terrain qui hier encore était à l'ennemi. Ici des casques français, des bonnets allemands, un bras qui sort de terre et qui n'a plus de main, des fusils cassés, deux pieds bottés qui émergent d'un éboulis, des cadavres ; il y en a de tièdes, d'autres pourris que l'ouragan a déterrés, d'autres momifiés. Voici des sacs à terre, puis encore des cadavres et, parmi eux, des mourants. Nous glissons dans la boue blanche,

à quatre pattes; nous franchissons la butte tandis que les obus qui éclatent font voler la craie. Dans les abris, enfumés par les bombes, des piles de cadavres; une odeur infecte s'en dégage; dans ce poste téléphonique, trois ennemis égorgés encore chauds. On cueille les boutons et les pattes d'épaule. La semelle d'une de mes chaussures s'est détachée l'autre jour, restée collée dans la boue où je m'étais enlisé et mon pied nu, écorché, saigne. Je cherche une botte à ma taille et du tabac. Leur tabac n'est pas fameux.

Nous rampons toujours dans la fange et une même crasse blanche recouvre nos vêtements, nos mains, notre figure. Nous allons réaliser la perfection dans l'invisibilité.

Au loin, des cavaliers massés. Les obus les cherchent. Le *drachen* d'en face a l'air de les épier. Que viennent-ils faire dans cette galère? Vont-ils, comme ces deux escadrons bleu ciel que j'ai vus l'autre jour, à quelques pas, charger sur les fils de fer et sous l'ondée cinglante des mitrailleuses. Mitrailleuses heureusement pointées trop bas, qui ont cassé les jambes des chevaux sans trop tuer les hommes. Partout des batteries de 75 qui tirent sans arrêt, c'est assourdissant; les gargousses de cuivre, qui s'entassent, miroitent. Puis toujours le hurlement siffleur de gros obus qui s'écrasent dans des panaches noirs. Au-dessus de nous l'air vibre des bordées de notre grosse artillerie, qui vont exploser en rafales dans le bois en face. Ici, un canon éclaté; là-bas, des chevaux qui hennissent comme s'ils pleuraient, à côté d'autres qui broutent stupidement. Pas mal de cadavres d'oiseaux, c'est la première fois que je vois cela.

Nous traînons interminablement, toujours en petits pelotons, dans le champ de bataille : plaine nivelée que sillonnent les zigzags blancs et les lignes géométriques d'anciens ouvrages; de près, ils sont rasés. Au milieu de tout cela aucun autre mouvement que celui de la terre qui éclate. Notre marche n'est qu'une reptation lente qui ondule à peine par instants. Une explosion : les lèvres d'un boyau se resserrent en étau et ensevelissent une vingtaine d'hommes.

Dans cette immensité morne, il n'y a plus d'herbe : crevasses des tranchées éventrées, cratères des obus, il semble que la terre a été labourée par des titans ivres. A l'infini la

craie retournée étend son suaire blanc qu'encadre au lointain la marge endeuillée des forêts de pins. Les bosquets voisins n'ont plus une branche; leurs troncs dépouillés ont l'air de croix dans un cimetière. La mort a trouvé ici le cadre familier qui lui plaît; on sent qu'elle est ici chez elle et elle prélève son dû sur nos hommes, qui fondent sans avoir vu l'ennemi.

Et sur tout cela une odeur immonde de fumée sulfureuse, de chlore, de craie fade, de cadavre, de rance, puanteur épaisse, gluante, tenace, qui fait lever le cœur, imprègne les vêtements, les mains, le pain et s'insinue sous la peau. Par instant, une bouffée fraîche qui sent l'éther et les amandes amères : c'est l'obus lacrymant, et aussitôt les yeux pleurent, le nez coule, on crache, mais la gorge est sèche, on tousse. Un de mes camarades se plaint de cette odeur d'amandes amères qu'il trouve vulgaire, je lui conseille d'écrire à Guillaume de donner à ses obus un parfum plus délicat ; pour ma part, je fus bien marri pour avoir en riant aspiré sans défiance une large prise de ce que je trouvais être une heureuse diversion à la puanteur ambiante. Il est donc vrai que tout semblant d'amabilité des Boches cache quelque traîtrise. Je viens de voir nettement dans la gerbe d'un obus quelque chose de noir qui dans le nuage gris ressemblait étrangement à une jambe

***

La Lorraine, la retraite, la Marne, l'Aisne, Nouvron, Roye, l'Artois, c'étaient jeux d'enfants à côté de ceci, mais jamais nos hommes n'ont été plus calmes et plus résolus qu'aujourd'hui. Ils sont stoïques; avec eux nous vaincrons certainement, mais, je le crains, pas encore cette fois-ci, cela traîne trop. Que de morts à venger ! J'enrage tout bas.

Voici huit jours que cela dure. On dirait que l'état-major nous promène de-ci, de-là, incertain et décontenancé. . . . . Partout, sur la seconde ligne allemande, les fils de fer intacts, et nos hommes se font tuer dans leurs mailles pour vouloir les franchir. Et l'artillerie? Cela fait du bien de revoir le 75 en rase campagne, on repense à la Marne; il aboie sans cesse; mais nos gros canons, les seuls qui triomphent des

réseaux barbelés et des blockhaus à mitrailleuses mortelles, où sont-ils? Pourquoi se taisent-ils? Il y a longtemps que le « poilu » a réalisé la notion de ce qu'il en faut pour passer. Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien savoir, nous ne savons même pas si, à six cents mètres de nous, la ferme de N... tient encore. Nous ne devons rien savoir; il nous suffit d'obéir, puisque c'est notre façon de vouloir la victoire.

Une chape de boue glacée durcit nos vêtements que le soleil qui se montre par instants n'arrive pas à sécher. De la craie sur le corps, dans les cheveux, dans les ongles; la crasse me démange; les yeux me piquent. Ah! se laver, manger et dormir, quel rêve ! Je frissonne et j'ai la fièvre. La bataille, au contraire de la légende, ne donne pas la colique, mais resserre les tripes, faute d'un coin abrité pour se soulager. Il y « en » a cependant partout, et leur odeur se mêle à celle de la charogne. Ah ! cette pestilence qui ne vous lâche pas, qui s'infiltre en vous !

***

A peine une heure ou deux d'accalmie et la pluie des obus reprend. Mes oreilles sont tellement fatiguées de ce concert infernal que je n'arrive plus à discerner qu'après réflexion le silence du bruit. Très difficile à décrire, ce vacarme des départs, des éclatements, des sifflements ; il est varié à l'infini suivant la distance ou le calibre ; on l'analyse et on sait très bien distinguer le coup qui vous arrive et présumer de sa taille, mais aucun terme ne rend ces bruits complexes qui sont sourds et qui hurlent à la fois, et que l'on perçoit tout autant que par l'oreille par un ébranlement général du système nerveux. Je n'arrive plus guère à penser et à exprimer d'idées que celles exigées par le service. Je ne peux pas dormir, mais je n'arrive plus à me réveiller. Je vis dans un état de somnolence douloureuse dont je ne me tire que pour accomplir automatiquement les rites de mon métier, mesurer l'étendue des plaies, leurs dégâts et faire un pansement sommaire, suffisant mais très sommaire, car je suis si sale ! où est l'asepsie dans ce fumier et ce charnier? Mon rôle se réduit à expédier au plus vite mes blessés sur l'ambulance et à diriger mes brancardiers. Placidement, héroïquement, mes brancardiers font leur

métier : ils circulent debout sous la rafale alors que les combattants sont rasés sur le sol. Quand ils tombent, d'autres les remplacent, mais il y a des vides dans mes équipes.

Deux yeux connus, des yeux amis au milieu d'un masque sanglant, la moustache est collée par les caillots : souriant sous le turban de gaze rougie qui enveloppe sa tête, un vieux capitaine dont le torse bombe sous la croix de guerre, la médaille militaire, le ruban rouge, m'arrive. Il me demande de refaire son pansement inondé par l'hémorragie, bien vite, pour reprendre sa place, car on va attaquer. Son crâne est troué, une balle, après avoir perforé le casque, s'est logée dans le cerveau; par quel miracle de volonté se tient-il debout ! Sa figure balafrée se crispe d'énergie, il refuse de se laisser évacuer : dans le couchant de pourpre et d'or, sous la mitraille, sa silhouette mâle se dresse dans une vision de gloire. La nature daigne donc parfois faire un cadre à nos héroïsmes. Un de mes hommes blessé par un premier obus roule dans un trou de marmite, il se relève, un second obus l'écrase; on n'en retrouve rien. Je reconduis à son poste de combat un lieutenant qu'une minute de dépression a affolé; il n'y est pas arrivé, qu'un obus, un de ces satanés 130 autrichiens, sournois, qui arrive sans crier gare, le fauche. C'est étrange ce pressentiment que beaucoup ont de leur fin prochaine.

C'est un de ces mêmes obus qui a tué là, à cette même place où je suis, notre général de brigade et, le perçant de part en part, mon ami W... si jeune, si allant, si pimpant, alors qu'entre eux deux le commandant de B... sortait indemne de l'explosion.

Je remarque que le soldat, tant qu'il combat, se tapit, se défile précautionneusement, mais dès qu'il est blessé, et s'il le peut encore, se dresse et marche droit à l'arrière sans souci du feu, des balles, des éclats : on dirait que parce qu'il est blessé une fois, il ne sera plus touché ; il a son compte et comme les gosses, il lui semble qu'il ne joue plus.

Mes blessés n'ont tous d'ailleurs qu'un désir : sortir au plus vite de cet enfer et gagner l'arrière ; ils se soucient peu de passer par mon poste de secours et de s'y attarder, et ils ont raison au fond. Voici déjà un tiers de mon bataillon démoli avant l'attaque. J'ai touché de petits cubes de potage con-

densé à la farine. Je réussis à en faire cuire dans un abri. Ce breuvage chaud fait plus de bien à nos blessés que tous les pansements.

Mes yeux se ferment malgré moi et j'ai peur de cette torpeur, car le délire me saisit aussitôt. Pourvu que je tienne jusqu'au bout. Quelqu'un m'abandonne généreusement un litre d'eau-de-vie.

Depuis quelques jours la pluie est devenue intermittente; dans le ciel lavé des avions circulent et le soleil accroche à leurs ailes des lumières dorées.

***

Dans la nuit il y a eu un mouvement de troupes, et j'ai perdu de vue les restes de mon bataillon au milieu de cet enchevêtrement de régiments, de corps d'armée, tapis tout au long de la ligne ennemie. J'envoie à sa recherche : il est à mille mètres sur la droite et je reçois la réponse d'attendre les ordres sur place.

Nous sommes ici sur une crête; elle défile un groupe de batteries qui tapent sans arrêt. L'air fouetté sans cesse par leurs départs, vibre et nous ébranle; nos oreilles éclatent. Après un ou deux obus espacés, l'ennemi se met à « arroser », il inonde le terrain de volées d'obus de tous calibres. Me voici pris avec quelques hommes dans la rafale. La place devient intenable et j'essaye, mais en vain, de franchir la crête, ce qui me rapprocherait du régiment. Mais le feu est trop intense; des mitrailleuses balayent la crête dès que quelque chose y bouge, d'autant que les Allemands doivent prendre nos poussettes porte-brancards pour des voiturettes à munitions. Il est très difficile de les remorquer dans ce terrain tumultueux. Nous sommes coincés dans cette fournaise sans pouvoir en sortir, et puis j'ai ordre de rester là : que chacun se gare dans un trou d'obus.

Chacun s'y fait petit, se blottit sur son voisin, s'y ratatine comme s'il voulait tout entier rentrer dans son casque. J'appelle de temps en temps pour savoir si mes hommes sont encore dans les trous voisins; le fracas assourdissant couvre

ma voix, et il faut que j'y aille voir. Des brancards sautent en l'air les uns après les autres. Pendant seize heures nous resterons là.

Il tombe des obus de moyen calibre, du 120 et du 150, qui éclatent en tous sens, des lacrymants en partie. Puis des bordées continues de gros, de très gros, à fumées grises, qui sondent le terrain, rythmiques, implacables. Ils commencent d'un côté pour finir par l'autre, leur tir s'allonge, se raccourcit et reprend. Les premiers temps j'essayais de calculer et de prévoir la place où ils allaient tomber, maintenant je ne peux plus, je suis trop fatigué.

Tout autour de nous, c'est la ronde folle des gerbes, des flammes, des volées de terre sous le voile des panaches opaques, âcres, fétides. Les yeux larmoient, la gorge pique. Le fracas d'un caisson qui saute pas loin nous secoue. Une torpeur me prend, mais je ne veux pas dormir, car l'horreur de visions terrifiantes m'obsède. Ce sont toujours, depuis quelques jours, les mêmes. Cela forme un cortège macabre qui entre dans un cimetière, celui de R..., et que suivent les fantômes des morts que j'ai connus. De plus en plus je les reconnais ces morts, ce sont les miens, mes proches, je reconnais avec angoisse une de celles que j'ai laissées, là-bas dans les Ardennes, et que je ne savais pas morte encore; et ils grimacent, et ils ricanent hideusement, et puis leurs yeux morts dans mes yeux, ils penchent sur moi un visage livide, curieux mais indifférent. Le vide d'affection de ces images aimées me fait mal. Celui-ci surtout, qui m'était cher et que j'ai perdu il y a quelques années, est terrible. La vision infernale et sacrilège attente à mon cœur par ses bouffonneries macabres, lui si bon ! « Il » est là qui règle la cérémonie, tantôt « il » se déguise en croque-mort noir, chaussé de hautes bottes et coiffé d'un monstrueux bicorne, puis « il » s'estompe dans une pirouette lointaine, et revient en polichinelle noir, aux jambes torses, et sur ses bosses grotesques pleurent des larmes d'argent. Il chevauche les spectres, ou, juché sur le toit du corbillard, a l'air de faire un boniment ridicule à la horde dansante des ombres hostiles. Voici plusieurs nuits que cette hantise m'obsède, me tient éveillé, me tiraille, mais, jusqu'ici, jamais ces fantômes n'avaient osé paraître aux lumières, mais jamais encore la

vision n'avait été si précise, si prenante, si impérative. Il faut, à tout prix, que je tienne mes yeux ouverts.

Je lutte contre la fatigue et le sommeil, mais toutes les minutes mes yeux se ferment, ma conscience se dérobe et j'ai la sensation de tomber dans un gouffre de vide. Tout ce qui me reste de lucidité s'accroche à cette idée de sortir mes hommes de là, et puis se fixe dans cette préoccupation où se concentre actuellement tout l'intérêt que je prends à l'action, me rendre compte si le feu de nos batteries à côté ne s'éteint pas, compter le nombre des départs à chaque salve pour savoir si elles n'ont pas de pertes, cette excitation d'être prêt à tout pourvu qu'elles tirent, tirent toujours. Tout à l'heure, un obus a éclaté dans le trou voisin : ils étaient cinq là dedans, il n'y a pas eu de cris. Une secousse formidable m'a dressé, et j'ai vu là-haut, dans la fumée, un bras, des têtes, un tronc entier. Des pierres, des débris innommables, des lambeaux sanglants sont retombés sur nous. L'air devient de plus en plus infect. Je commence à connaître par cœur toutes les pierres de mon trou; la terre, qui par places y a pris un reflet métallique, semble avoir été oxydée, calcinée; je n'y retrouve cependant pas d'éclats. Par deux fois déjà, soulevée par le souffle de l'explosion, la terre grasse et crayeuse s'est abattue sur nous et nous a recouverts; on s'en est dépêtré. Petit à petit, par plaques, les parois se détachent et roulent au fond. Le trou s'élargit ainsi et se comble dangereusement. Il y a des craquements lugubres, des fracas furieux, cela secoue, éclate, jaillit et retombe en une pluie mate de graviers tandis qu'en l'air longtemps après encore, ronronnent des éclats. Nous sommes deux dans notre trou ; il y a là en face un clayonnage, ancienne porte d'abri; nous l'attirons au-dessus de nous pour nous garantir de la pluie et des pierres. Nous avons déjà des gravats qui se sont partout insinués sous nos vêtements et qui nous blessent. On se sent ainsi un peu plus au sûr dans l'abri illusoire de ce trou; nos mains s'écorchent à l'approfondir. Il me semble que ce ne serait pas pareil dans le trou voisin. Un sifflement qui croît, qui s'enfle, un hurlement qui fond droit sur nous : « Attention ! celui-ci c'est pour nous !... » Une grande claque de vent... un bruit assourdi de pilon... et rien. « Reste aplati ! C'est peut-être une fusée retardée. » Rien

ne vient. Nous rions stupidement. Puis encore une grêle de pierres et de morceaux de fer, un gros éclat attardé qui arrive en grinçant, en gémissant, passe au-dessus de nos têtes courbées et s'enfonce dans la craie. Ce que c'est bête cette guerre où l'on ne fait que subir !

C'est un jeunet qui est là avec moi, j'ai cinq ans de plus que lui et je me sens des devoirs paternels. Les hasards de la grande aventure font que c'est un ami d'enfance; nous avons joué et fait des tas de sable autrefois sur la plage; aujourd'hui, c'est son baptême du feu. Il a confiance en mon flegme d'ancien, et d'ailleurs il est venu à la bataille joyeusement, brave, enthousiaste, prêt à tout. Il pâlit un peu par instant, c'est la révolte de la bête qui proteste, mais je sens qu'il est dominé tout entier par la volonté d'être fort et par ce rêve de faire quelque chose d'héroïque. Pauvre vieux, les occasions sont rares d'accomplir une action d'éclat et si par hasard l'occasion vient, les choses seront telles souvent qu'il faudra préférer le devoir terne à une gloire inutile. Il ricane un peu nerveusement quand le coup nous rate de trop près; il s'efforce à plaisanter : « S'ils croient qu'ils nous intéressent, les Boches! » Quel gosse ! Je te crois qu'ils nous intéressent; ils ne nous empêcheront pas de tenir bon puisque l'ordre est de rester ici, mais enfin, pour l'instant, ils mettent une certaine insistance à se rappeler à nous. Nous sommes trempés, transis; appuyés l'un sur l'autre, nous changeons de place pour nous tenir chaud tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Très crâne, mon compagnon me dispute les risques à courir quand il faut « y » aller.

Ma tête s'appesantit de vide lourd et le casque l'entraîne; accroupi, je l'appuie sur mes genoux pour qu'elle ne roule pas. Ainsi tassé, j'entends sous mon manteau le tic-tac imperturbable et placide de ma montre. J'éprouve une dissociation très nette du « moi »; trop abruti pour pousser loin une analyse, il me semble néanmoins y distinguer quatre états différents : d'abord un « moi » douloureux et engourdi qui a froid, faim, mal et peur et qui s'en plaint tout bas ; puis un « moi » confus, diffus, débordant, tout entier envahi par les visions affolantes du rêve odieux, en proie à ses fantômes ; à côté une intelligence qui s'éveille par instants, étrangement calme, très lucide,

voit les choses en spectateur froid, examine la mort avec indifférence et, sceptique, regarde avec une pitié ironique se débattre les autres « moi » au milieu de ces contingences extraordinaires; puis il y a encore un autre « moi » qui ne se révèle qu'au moment de l'action à accomplir, celui-là strictement sentimental, qui obéit automatiquement aux vocables impérieux du vieux culte, patrie, devoir, sacrifice : exécuter l'ordre jusqu'au bout, veiller sur mes camarades. Il n'y a pas de combats intimes, tout cela se présente en tranches, en films, sans lien, au gré des incidents, sans plus de volonté, car la torpeur l'a tout entière engourdie. Psychisme paradoxal, sans volonté, où le contrôle et la décision sont devenus automatiques. Cet effort pour m'étudier me fait du bien : à interpréter les choses, à se les représenter, il semble qu'on les subisse moins, puisque ce geste par où nous les comprenons les fait en partie soumises à une action qui est la nôtre.

Voici les mitrailleuses qui reprennent et accompagnent les obus. Nous étions ici au lever du jour; la nuit tombe, nous sommes encore là. Que c'est long ! que c'est long ! Personne ne viendra donc nous tirer de là? Que ces différentes morts nous tuent, soit, puisque c'est la norme de la bataille; mais que la mort vienne hanter l'intimité de ma raison de ses spectres hallucinants, ce viol de mon âme me révolte et cette emprise me terrorise. Toujours mes fantômes de plus en plus indiscrets, de plus en plus prenants, que je ne puis chasser. Je voudrais parler pour me distraire de cela, mais ma langue est trop lourde et ma pensée vide. Je la vois maintenant partout, cette sarabande funèbre, épouvantable, qui danse dans les panaches et se tord dans leurs volutes au milieu des reflets fantastiques et des lueurs de cuivre rouge. Cette fois, je l'ai bien vue, c'est elle ! je viens, drapée dans cette fumée, de voir la face hideuse de la mort, elle jongle avec des bras et des têtes.

Il ne faut pas que mes camarades soient troublés, je tais mon horreur.

***

Un boyau : ses parapets sont dénudés, le sol y glisse, par places comblé, par places défoncé, son trajet a l'air d'un parcours de montagnes russes. . . . . .

. . . . . Les vêtements, le pain, sentent le cadavre, c'est tenace et pénétrant. Des rats se disputent sans vergogne les charognes et n'en laissent que le squelette qui grimace. Dans ce terrain en cuvette, là sur la côte, des chevaux gonflés, éventrés, déchiquetés et des selles de goumiers rouges, ornées de cuivre et de fanfreluches bariolées : contraste bizarre que ces choses d'Afrique dans ce chaos lunaire. Le long des parois du boyau, des fils téléphoniques, que les éclats ont cinglés et coupés et qui pendent lamentablement. Beaucoup de casques allemands, quelques-uns en cuir vernissé, la plupart en feutrage beige, ils traînent écrasés, salis, sanglants; des collectionneurs leur ont enlevé leurs pointes. Puis des fusils cassés, partout des grenades pleines, des baïonnettes plantées dans le sol ou qui gisent à terre, certaines en dents de scie.

Dans ce boyau, c'est une cohue. Des blessés passent, boiteux ou bras en écharpe ; quelques civières portent des loques boueuses qui geignent. Des troupes exténuées, silencieuses, pressées, qui reviennent de l'action. Ce sont les débris d'un bataillon étranger qui nous croisent. Il n'y a là que quelques centaines d'hommes, mais la file paraît interminable : un à un ils nous dépassent et, à chacun, un sac, un fusil nous cognent et nous griffent. Ils reviennent de se battre et ils ne savent rien. Sous leurs tenues salies et déchiquetées ils ont fière allure, beaux soldats. Voici des prisonniers boches : gueules blêmes, museaux sournois, humbles, et cependant un scintillement féroce et bestial dans le regard stupide. Ces êtres gris ont l'air d'espions et de bandits mais pas de soldats ni d'hommes. Autant je savoure de joie haineuse à voir leurs cadavres, autant une rage me serre la gorge et m'étouffe d'en voir vivre encore. Le cœur me bat, je voudrais les tuer et je détourne la tête pour ne point les voir.

Quelle immensité de désolation dans cette plaine qui n'est plus qu'un chaos désertique, lugubre ! On sent qu'il faut faire des kilomètres et des kilomètres avant de retrouver le monde où peuvent vivre des hommes et des arbres. On est brave à bon compte dans nos batailles d'aujourd'hui où il tombe autant d'obus vers l'arrière qu'en avant.

Des nouvelles, enfin ! On s'arrache un journal qui date de

plusieurs jours : vingt-cinq mille prisonniers ! Joie ! Mais le terrain gagné, cela ne fait pas grand'chose. Nous avons cru jusqu'ici que la décision aurait eu lieu en Artois. Or la presse glorifie notre grande victoire de Champagne et là-bas il n'y a rien eu. Évidemment, les deux premiers jours, nous l'avons eue, la griserie de marcher en terrain ennemi, de pénétrer dans ses tanières, au milieu des débris de sa défaite. Mais avoir emporté cinq kilomètres n'arrive plus à étouffer la tristesse de nos pertes. La victoire, pour nous autres ses acteurs douloureux, est bien morne. Nous sommes ainsi, innombrables en cette bataille, plus d'une centaine de milliers d'êtres, insignifiants, inconnus, dans cette masse, qui s'agitent, dociles à un même ordre lointain, devant la gueule monstrueuse des canons ; et beaucoup doivent mourir, beaucoup peut-être dont la raison n'a pas pesé pourquoi le sacrifice, mais dont l'instinct sûr leur dit que c'est le devoir parce qu'il faut que la patrie vive, qui est éternelle. Et ceci est juste : depuis le tréfonds des siècles, maintes fois, d'autres que nous, dans des combats différents mais à des heures identiques, n'ont-ils pas fait ce que nous faisons là? Et dans cet effort n'ont-ils pas créé notre avenir qui fut fait de l'amoncellement de leurs gloires anonymes, alors que leurs faiblesses à chacun se sont effacées dans les ténèbres de l'oubli? En face de la mort, le présent et les turpitudes de ces hommes s'effacent, il ne reste plus que, jaillissant des seules gloires du passé, la perspective d'un avenir vierge et illimité qui est la patrie. Cet élan du soldat, qui put paraître mystique à chaque heure où il fut conçu, ne s'est-il pas réalisé en un tangible monument, sensible et toujours vivant, de pensées, d'actions et de créations qui font la race et son idée, alors que les générations passent ; mais parmi elles, celles qui auront payé de leur sang auront plus que d'autres créé. Pour l'instant, ici, sur cette terre de Champagne, nous avançons dans le drame sans plus comprendre. Nous tâchons de prévoir le recul de l'ennemi par la position de ses ballons : ils ne bougent pas. A chacun on demande: « N... est-il pris? » On ne sait rien de ce qui se passe à cinq cents mètres.

Dans une cuisine allemande, une bonne aubaine : un tonneau de choucroute, le cuisinier égorgé dessus a l'air d'un

gros porc. Cela ne fait rien, il reste dans le milieu du chou propre, cela va remplir un peu l'estomac, mais quelles brûlures après! D'autres plus heureux ont trouvé du jambon et des conserves; que de « délicatesses »!

***

Cela fait dix jours que nous sommes en bataille. Nos effectifs ont fondu fortement; mon bataillon, réduit de plus de moitié, couvre deux centaines de mètres de terrain au plus. Nous fera-t-on donc passer à la machine infernale qui mange les hommes jusqu'au dernier? N'avons-nous pas encore notre compte? Passerions-nous là, en face, je ne crois plus à la grande percée et me demande si cet accrochage sanglant est utile. Mais je suis incompétent et n'ai pas à juger : notre effort permet sans doute de dégager d'autres points du front, et puis on tue du Boche à foison dans cette mêlée. Qu'il ferait bon être artilleur et envoyer de ces grosses choses qui écrasent l'ennemi ! Ou bien cavalier, aviateur, un de ces soldats brillants qui viennent accomplir une prouesse glorieuse, jouent le tout pour le tout, et, s'ils ont vaincu le danger, vont respirer un peu par là, tout là-bas. Sale métier d'être fantassin, et parmi les fantassins d'être désarmé par une illusoire neutralité. Il est vrai que la qualité du courage demandée à la moyenne de nos hommes, faite de ténacité invincible, est cependant pour ainsi dire passive ; le sacrifice s'impose, à peine consenti, imprévisible, fatal, il n'y a pas place à discussion, rien ne pouvant faire éluder le devoir. Et pourtant nos soldats sont meilleurs encore; par-dessus ce courage stoïque, lorsqu'il sera besoin de se hausser jusqu'à l'héroïsme, on les trouvera tous prêts, et ils agiront alors posément, simplement, comme on accomplit le geste banal de son métier. . . . . .

Dans la fournaise, les survivants aussi ont fondu : quatre repas à peine tièdes, figés, apportés de très loin par des corvées qui ont dû bravement franchir, sous les barrages de feu, huit dangereux kilomètres avant de nous atteindre. Le chocolat que nous a livré le fournisseur n'est qu'un amalgame de sable brun un peu sucré qui grince sous les dents ! Voleur !

Les hommes sont courbés par la fatigue, les vêtements, raidis par la boue qui les durcit, sont glacés. Le teint est terreux, sale, grisâtre, sous le poil hirsute de deux semaines ; l'œil est extraordinairement cave, mais dans le trou noir des orbites le regard flamboie, illuminé. Dans le visage émacié, hâve, on ne voit plus que deux grands yeux qui brillent, fébriles et très calmes cependant : ils disent l'acceptation de tout, pourvu qu'on en finisse.

Nous sommes là depuis quatre jours, face à face avec l'ennemi qu'on entend hurler à trente mètres ; seul l'espace couvert de fils de fer nous sépare. On ne voit pas la bête, car sa tranchée est à contre-pente, son réseau barbelé monte jusqu'à la crête et nous occupons, en lignes successives, une soixantaine de mètres du versant. Debout, les balles frappent ; accroupi, les balles rasent et n'atteignent pas. L'ennemi est dans une tranchée, nous sommes sur le sol : craie dure que l'outil individuel n'entame que de quelques centimètres, et chacun s'acharne à faire un trou mais qui n'arrive pas, après des heures et des heures d'effort, à se creuser plus profond que le genou. Nul ne bouge ; on attend d'heure en heure l'ordre de l'assaut, on ne vit que dans cette attente. Ordres puis contre-ordres se succèdent. La pluie, les nuits froides ; on se morfond en claquant des dents.

Tout le monde est recroquevillé dans son trou trop étroit, ratatiné sous le sac et le casque, faibles boucliers mais qui réconfortent. Les membres sont brisés par la fatigue de cette position. Horizon borné par les carrés de sapins sombres. Pas de gros obus, mais le sifflement et le double claquement bien connu des balles proches, d'abord l'explosion de la cartouche, puis le claquement, le fouet du jet dans la résistance de l'air. Les balles égratignent la crête. De temps en temps le tac-tac de leur mitrailleuse ou de la nôtre. Tout cela n'atteint que les gens qui se dressent. La nuit, les fusées qui jaillissent en chuchotant et qui témoignent des paniques de la tranchée adverse. Au loin d'autres fusées, des signaux, des lueurs, l'illumination des départs, des éclatements, des incendies ; il semble que le cercle de feu nous cerne entièrement. Mais voici autre chose, juché où? Caché dans ces sapins, la gueule d'un 77 arrive à affleurement de la crête. La flamme brûle

notre figure et son obus éclate à ras du sol presque aussitôt le départ. Puis, tout le temps, hurleur et rageur, un obus que nous envoient de seconde en seconde des canons-revolvers et qui éclate au-dessus des trous et nettoie la place. Au milieu des gens couchés et défilés nos brancardiers circulent debout, et ils trinquent, les pauvres. Quand le service m'appelle d'une place à une autre, j'ai la sensation, à chaque volée de canon, que les Boches tirent dans mes jambes, tellement le tir est bas. En général nous sommes trop près d'eux pour que leur effet soit réellement meurtrier; les éclatements se produisent à trente mètres en arrière. Je fais quelques visites aux trous pour me stimuler et chasser mes ombres tout en remontant les camarades, et puis pour me montrer aux hommes à qui cela donne confiance; je passe ainsi, de l'un à l'autre, une visite. Mais tout le monde est muet, et nul, dans la crainte d'une balle, ne relève sa tête d'entre ses genoux. L'instinct domine, et j'ai peine à faire tasser les gens pour trouver une petite place à croupeton quand le tir devient trop précis. Mais je ne peux pas rester en place, car le sommeil me gagne et redouble mes hallucinations. La réaction de défense qui fait à bon escient se terrer nos soldats n'exprime qu'une attitude d'attente, et on sent, sans que nul ait besoin de l'exprimer, une résolution farouche de taper sur l'Allemand. Les mots glorieux de patrie, victoire, héroïsme, sont, je le crois, à cette heure, très loin; la détermination à l'absolu du devoir est décidée par la passion : haine, colère, vengeance et rage de joueur qui veut gagner à tout prix la partie. Il n'y a plus pour nous de guerre que le Boche d'en face et, celui-là, on l'aura coûte que coûte.

Il semble que nous allons y arriver, nous tenons le bon bout. Le 75 s'est tu, qui tapait indifféremment dans le tas, sur nous et sur l'ennemi, et qui transformait les sapins en abatis infranchissables au lieu de les incendier. Il lui eût suffi d'envoyer les obus brisants avant les incendiaires, au lieu de procéder à contresens, mais c'eût été trop logique. Le travail se fait maintenant à la grenade et à la torpille. Elles volent sans arrêt des deux canons de 58 que nous avons amenés là. On les entend partir, on les voit en l'air hésiter un instant et puis tomber lourdement sur le Boche. Quel écrasement! Cris,

fumée ; leurs parapets, leurs fils de fer, leurs rondins, tout vole, et on distingue dans les gerbes des morceaux de Boche. Joli travail. Leurs grosses marmites tombent trop loin, trois cents à cinq cents mètres en arrière; elles démolissent nos débardeurs. Qu'ils sont beaux nos débardeurs ! Comme une file de fourmis, leur ligne ininterrompue fait la navette entre le canon et le dépôt de torpilles, un gros tas accumulé sur le bord d'un chemin de terre. Sur une petite hotte, chacun porte la pesante charge de quarante-cinq kilos de fonte et de mélinite, flegmatiquement, sans se hâter, sans s'interrompre, que pour tomber lorsqu'un obus fauche leur rang; alors les autres emjambent les morts et continuent. Qu'ils sont chics, nos gars du Nord ! Cela, pendant trois jours et trois nuits. L'autre « moi », qui est resté lucide, pense aux « gueules noires » de Constantin Meunier : ce sont bien ces mêmes énergies froides sous les muscles durs.

Dans les ruines de terre de ce qui fut un abri allemand, mon caporal vient de trouver un poêle. Nous le dégageons, l'allumons et improvisons, avec l'eau des bidons, la confection de thé chaud. C'est amusant, notre installation ; cela rappelle une boutique de marchand de frites à la kermesse, et nous amenons un peu de gaîté aux braves à qui nous distribuons notre lavasse sucrée. Cette source de réconfort est vite tarie faute d'eau, notre provision est si mince. Avoir soif, sous une telle pluie !

Que c'est long cette attente — le vieux cliché : attente mortelle ! Dans une minute de lâcheté, j'ai souhaité (oh, ni plus ni moins que les autres, c'est la seule chance sur laquelle on ose raisonnablement miser à cette heure), j'ai souhaité la « bonne blessure » qui ne vous abîme pas trop et vous permet de vous retirer avec les honneurs de la guerre. On se ressaisit vite : à chaque instant l'assaut décisif est annoncé et cet espoir vous galvanise. Mais leurs fils de fer tiennent encore. Une patrouille vient de s'empêtrer dedans, les hommes se débattent au milieu du réseau qui les enlace et les Allemands essaient de les achever. Leur mitrailleuse tape. Alors des volontaires ont été demandés, qui, avec quelques pics du génie, vont tenter de creuser un cheminement pour dégager ces braves. A l'appel, des hommes se sont levés, ont quitté leur

cachette. Ce sont d'anciens mineurs, ils se sont déséquipés et, torse nu, comme à la mine, sous les balles, sans se presser ni perdre un geste, ils se sont mis à l'ouvrage. En cinq minutes, ils ramenaient les deux cadavres et trois blessés; l'un d'eux s'était fait tuer. Quelle belle race ! C'est ce qui fait notre force à nous : plus l'ennemi rend la vie dure à nos soldats, moins ils cèdent et plus ils veulent avoir le dernier mot. En style, cela s'appelle tenir et vaincre. Je n'aurais jamais cru que des hommes pussent endurer tant de misères et si longtemps. Je voudrais les y voir, dans cet enfer et cette détresse, les pompiers empanachés des épopées.

***

La préparation de nos torpilleurs et de nos bombardiers est efficace de plus en plus. Hélas, ce sera pour d'autres, car voici que l'on nous relève. Il est donc décidé que nous ne serons jamais à la gloire. Descente rapide vers la plaine qu'arrosent les obus et, là, stagnation et piétinements dans ce qui reste des boyaux et des tranchées ennemis : boue, cadavres, toujours la même pestilence. Des renforts nous arrivent, des gens qui n'ont jamais vu le feu, des râclures de dépôt; nos vétérans s'ébrouent dans quelques quolibets, quelques rires qui nous détendent un instant. Avec ces renforts nous parvenons à compléter au taux d'un tiers ce qui était notre effectif initial; cela fait une bien faible poignée d'hommes. Nous restons là, une journée, tassés dans les boyaux, sous la pluie, accroupis encore, car l'espace n'est pas assez large pour s'étendre. Des gens qui passent dans le boyau en files interminables, montant ou descendant, nous enjambent en titubant, nous heurtent et nous écrasent; les autres, qui passent par les parapets, font dévaler des gravats dans notre cou, tandis que les pierres tintent sur nos casques. Le plus pénible c'est qu'il n'y a pas moyen de faire de feu, parce que la fumée nous trahirait. Déjà des obus tombent en miaulant. Ils ont l'air de venir de chez nous, de notre dos, et nos troupiers accusent le 75 : ce sont bel et bien des 77, la ligne est tellement anfractueuse qu'on a l'ennemi par devant et par derrière. La nuit vient : « En avant ! » Il paraît que grâce à cette excellente journée nous

sommes dispos, nous allons donc attaquer. Cela nous ragaillardit.

***

Un vacarme épouvantable, un ouragan par-dessus nos têtes; l'air tout entier vibre, un pont de vent hurleur nous couvre et fond sur l'ennemi : 75 et gros, splendide préparation d'artillerie ! Venant de chez l'Allemand, quelques marmites timides nous cherchent. Des cris, un silence, le vacarme reprend, des cris, de la fumée; dedans, des gens qui sautent, qui disparaissent, qui réapparaissent, qui dansent dans la fournaise et le fracas avec des jambes et des bras démesurément longs, ombres mouvantes, rapides, que cachent tout le temps les flocons fugaces des grenades. C'est l'assaut. Des balles sifflent sur nos têtes, des éclats de grenades ou d'obus ronronnent, un tac-tac de mitrailleuses qui vous serre le cœur pour les camarades, et puis un travail débordant qui vous absorbe tout entier; on ne sait rien. Nous autres les médecins, une amertume nous étreint de n'être dans le grand drame que les comparses. Des blessés, des blessés, encore des blessés qui arrivent, des gens qui n'ont guère qu'une égratignure à côté d'autres lamentables, déchiquetés, mourants : pansements, pansements, les doigts mangés de teinture d'iode, du sang qui englue, à la hâte un croûton de pain sanglant grignoté, car de l'estomac vide montent dans ce charnier des nausées d'écœurement et de pitié qui retardent le travail. Des rafales d'obus lacrymants : les yeux pleurent, on dirait une poussière fine, piquante qui s'infiltre sous les paupières, dans le nez et la gorge; le masque est impraticable dans notre tâche délicate. Toujours du travail, de plus en plus. L'élan de nos soldats a été merveilleux; ils sont loin maintenant, mais les détails sont peu précis et cependant on voudrait tant savoir. « Et F..., que devient-il? L'as-tu vu? — Non, je n'en sais rien. Il n'était pas de notre côté ! » Ah ! savoir où en sont mes amis dans cette mêlée. Une autre voix me répond : « Je l'ai vu qui se repliait avec deux hommes de la *n*e en lançant des grenades. — On se replie donc? Et N... et P..., savez-vous quelque chose? Cela avance-t-il? — Je vous crois. Ah ! si on en a tué! plus de fils de fer, nous sommes rentrés là-dedans comme

dans du beurre. » (C'est un concert d'imprécations et de racontars en argot qui se croise, sort vibrant des pansements rouges et des bouches fracassées.) « On en a zigouillé des milliers ! Ah, les salauds ! Ils ont envoyé une contre-attaque, elle a été prise sous leur feu de barrage à eux. Il y en avait bien une brigade, ils ont tout fauché ! eux-mêmes ! Tordant ! On n'était pas loin du village, à trois cents mètres, on voyait bien les maisons, cela fait trois kilomètres dans leurs lignes. Et le nettoyage ! tu parles si ça gueulait là dedans : on tirait à travers les portes des abris avant de leur balancer des grenades. Il y a deux Boches qui s'amenaient sur nous en criant *kamarad*, les bras levés; à dix mètres de nous ils ont lancé des grenades qu'ils cachaient dans leurs mains. On était cinq, en tas : deux de tués. Après qu'ils ont fait ce coup-là, ils faisaient encore *kamarad* ! Ce culot ! On leur a mis la baïonnette dans le ventre. »

Tiens, mais... la fusillade se rapproche ! Des grenades tombent dans le boyau pas bien loin. Le bruit court que c'est une contre-attaque qui refoule les nôtres. Mais notre artillerie ne tire donc plus? Qu'est-ce qui se passe? Voici des Boches qui courent, ceux-là ce sont des prisonniers. Mais il y en a d'autres tout près, en liberté, qui lancent ces grenades; on se bat au détour du boyau et derrière nous. Nous sommes cernés. Quel fouillis ! « Allons, les gars, du calme ! restez ici. Mais qu'est-ce que notre artillerie attend pour barrer? »

On se bat tout autour de nous, le combat invisible dans les lacis des boyaux nous encercle et je ne sais rien. Dans cette situation il n'y a qu'une chose à faire, maintenir le calme, et pour cela travailler sans plus s'occuper du reste. « Qu'est-ce que tu as toi? — Les deux jambes amochées, une enlevée. — D'où es-tu? — De la Marne. — Marié? — Oui, trois gosses. — Pauvre vieux, enfin, tu t'en tireras. — Vous en faites pas, m'sieur le major, on les a eus. Il y a des copains qui y sont restés, mais chez eux trois mille de tués au moins... Ma jambe, j'm'en f..., c'est payé ! » Résignation sublime dans la bouche de cet humble; cela c'est de l'antique.

« Ils » avancent, ils ont dépassé notre boyau. Du calme ! Du calme ! Mais j'avoue que je ne comprends plus : « Vous me dites que vous avez fait trois kilomètres chez eux et les voici

ici maintenant ! — Oui, c'est leur contre-attaque — Je m'en doute un peu, mais qui est-ce qui m'a dit qu'elle avait été fauchée? — C'est vrai, mais on ne restait plus qu'à quelques-uns, alors, derrière un grand diable d'officier, une cinquantaine de Boches, des tout jeunes, se sont dressés en courant, ils faisaient vite. En deux secondes ils étaient sur nous et nous ont repoussés en nous bourrant de grenades ; nous on en avait plus, il a fallu se replier. — Il n'y avait plus d'officier? Personne n'a tenu? — La compagnie M..., qui était cernée, tirait toujours. Le capitaine C... a essayé de faire former une ligne, il a pris une balle dans le bras ; les autres tiraient en flanc, je lui crie : « Baissez vous ! » Juste alors il prend une autre balle en pleine tête. Il est tombé sans rien dire. On a tenu, mais les autres nous ont débordés. Il y avait déjà des Boches derrière nous, il en sortait de partout. Le lieutenant F... a crié alors : « Direction, la tranchée de départ, chacun comme il pourra, à toute vitesse et s'y reformer ! » Et puis, il est resté avec deux poilus de la *n*e, il a ramassé un sac de grenades et ils ont tenu bon pour nous couvrir. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus. » Pansements, pansements, toujours l'afflux des blessés qui arrivent tout bouillants de l'action, qui s'interpellent, discutent, loquaces, exaltés. Je ne peux pas obtenir le silence de tout ce monde frémissant. Presque pas de plaintes, les mourants sont restés là-bas.

Voici l'agent de liaison du P. C. qui accourt : « Le capitaine J... vous fait dire que le commandant a été blessé, qu'il prend le commandement du bataillon. Ne pas vous inquiéter pour vos blessés, la ligne est reformée. Les Allemands sont refoulés, nous restons sur nos positions de départ et occupons même quelques éléments de leur première ligne. » — Il paraît que des deux cents Boches qui étaient passés derrière nous il ne reste plus rien. Les hommes m'expliquent : « Quand ils ont vu « rappliquer » ceux qui revenaient de là-bas, chassés par la contre-attaque, ils se sont crus cernés et ont fait *kamarad*. Mais alors les Boches d'en face, les voyant se rendre, ont cessé le feu sur les nôtres et se sont mis, selon leur louable habitude, à tirer sur les leurs pour les punir de se rendre sans doute. Ils ont tout « descendu » à la mitrailleuse ; ce que voyant, notre mitrailleuse de brigade s'est mise aussi à taper dans le tas. »

Encore et encore des blessés; je fais filer tout de suite à l'arrière les moins atteints. Non, pas de Boches ici, nous avons déjà assez à faire avec les nôtres. Quelle infecte odeur, fade, écœurante de pourri et de sang; il n'y a pas d'air dans cette cohue et je m'efforce de faire dégager ceux qui souffrent. Des plaies ignobles, déchiquetées, les unes violacées, les autres livides, des faces sanglantes, une bouillie où l'on ne voit plus qu'un œil et les os à nu d'une mâchoire fracassée. Quelques hommes sont passés hagards, tremblants, stupides, ils étaient fous. Je suis à même de les comprendre, ceux-là. Dans mon poste tous ces gens parlent ensemble. Trépidants, ils ont l'air ivres de fièvre et d'héroïsme ; dans leur exubérance ils ne sentent plus leur douleur.

Que cela a été vite fait ! Je n'ai rien vu. En somme, la percée était faite ; pourquoi cela n'a-t-il rien donné?. . . . . Il est vrai que partout nos hommes ont toujours merveilleusement donné, ... — Et S... qui la commandait? — Tué. . . . . Il a pris une musette de grenades et il est parti tout seul sur l'ennemi. Il a fait six mètres et il est tombé. Chic type ! » Je revois ce camarade, un blond au visage très doux, que je soignais (mon Dieu, au milieu de notre vie de sauvage, quel régime lui donner !) pour une entérite douloureuse qui l'émaciait. Toujours il tenait bon et refusait de se laisser évacuer.

***

Enfin voici la relève. Cela fait quatorze jours et demi que nous donnons. Cette fois c'est fini pour nous, on ne pourra plus nous remettre au feu avant une quinzaine : au départ nous étions deux mille quatre cents hommes; entre temps nous avons reçu des renforts; aujourd'hui . . . . . Sur ces pertes nous avons certes pu panser et évacuer pas mal de gens; à côté des morts il y a la proportion normale des petits blessés, et elle est forte, mais cependant, lors de la contre-attaque, il nous est fatalement resté du monde sur le terrain. Nous n'avons pas fait de quartier, ils n'en auront pas fait. Je pleure mes amis. Que

d'héroïsmes ! Quels hommes ! Des officiers de l'active du 6e corps, qui les les ont vus à l'œuvre, nous disent leur admiration devant l'entrain sublime des nôtres. « C'est payé », a dit mon Champenois amputé. Effectivement, et ceci nous console, le tableau est bon — au minimum quatre mille tués chez les Boches; nos camarades ne seront pas morts sans vengeance.

La fièvre a effacé la fatigue des hommes, le retour est bavard pendant qu'ils rejoignent l'éternel bivouac sous les bois de pins. Les hommes sortent furieux de la mêlée, ... A tout prendre, ces récriminations détendent les nerfs, demain il n'y paraîtra plus : c'est toujours la vieille grogne.

Une vision d'action, qui leur fait oublier leur misère, celle, si intense, de l'action à laquelle ils viennent de prendre part, domine les rescapés. Il ne font que se raconter les épisodes de la lutte : on parle des morts, non pour exprimer de vagues regrets à leur endroit, mais pour s'expliquer avec diverses précisions, comment ils sont tombés. Les récits sont ceux de gestes. On devine chez chacun une joie tacite d'être sorti de là, et c'est la façon dont son voisin est mort, et de laquelle lui-même aurait pu mourir, qui l'intéresse plus que le souvenir de l'autre lui-même.

Nous avons fait une expérience sanglante mais décisive. Nous avons réussi à percer et à atteindre l'ennemi derrière ses défenses. D'autres à côté de nous, en divers points de la grande bataille, sont parvenus aussi à percer : trouées trop petites, mais il s'en est fallu de peu que ce fût, au travers des lignes allemandes, la ruée triomphale. La démonstration qui hâtera la décision est donc faite, que, sous l'appui des gros canons, les poitrines résolues ont raison des défenses accumulées : c'est le prologue victorieux de la victoire.

Maintenant que l'action n'est plus là pour stimuler ma volonté, je suis une loque vidée et j'ai peur de me rendre à mes fantômes. Si je ne savais pas ce que c'est qu'une hallucination, si l'analyse professionnelle ne venait remettre un peu de clairvoyance dans le désordre de mon esprit, je serais fou-

Je ne peux plus suivre la colonne, je me traîne en titubant, j'ai des bouffées de vertige, des palpitations, des nausées; le casque m'entre dans la tête, la fièvre me brûle et j'ai toujours mon délire. Toujours mes visions macabres, mes croquemorts, toujours « lui ». J'ai refusé l'évacuation avant la bataille; maintenant, mon épuisement est tel qu'il faut l'accepter. On me l'ordonne, mais j'en arrive à la souhaiter même : sortir de là, être loin, dans un pays calme. Je n'entends plus ce que l'on me dit, je ne suis pas endormi et cependant je ne suis pas éveillé, je ne vois rien, je ne veux plus rien.

L'auto d'ambulance va m'emmener; sous les brancards suspendus qui se balancent, l'odeur de pétrole, de pansement, me fait lever le cœur, le bruit du moteur me fait mal. Voici mon ordonnance qui accourt avec mon cheval Coucy; ils viennent de l'arrière me dire au revoir; la bonne bête hennit en me reconnaissant, et je caresse l'étoile blanche qui marque son museau. Nous nous entendions bien tous les trois. Cette auto ne va donc pas partir? C'est si lugubre ce Souain! Le colonel m'envoie deux croix de guerre à remettre à mes hommes. Ce geste me touche jusqu'aux larmes. Mes brancardiers ont été superbes pendant toute l'action, trois fois leurs équipes sont tombées et trois fois renouvelées. Ils ont été si beaux tous, que je suis certain que la croix ne s'égarera pas sur la poitrine d'un lâche, mais je suis certain aussi d'être tout de même injuste dans le choix que je dois faire, pour ne point la pouvoir remettre à tous.

L'ambulance! Un lit, des draps. Des gens me parlent et je ne les entends pas. Je perçois très sourdement l'éclatement de gros obus autour de l'ambulance, des mouvements, des blessés qui descendent à la cave : pourvu que l'on me laisse dans mon lit! Tout en moi est vide, vides mes veines, vide ma tête, et ma vie me semble toute menue, ténue comme celle d'un enfant, et je suis très bien. Je suis si bien, tout est doux, et je sens dans mon corps des choses qui courent très douces.

ANDRÉ GILLES

UN PROJET D'ALLIANCE FRANCO-RUSSE EN 1871

M. Thiers, dont les papiers ont été récemment mis à la disposition du public [1], avait formé pour l'année 1871 un dossier relatif à la question de l'alliance de la France avec la Russie. Après nos désastres, le sentiment s'était répandu, plus ou moins confusément, en Europe que le triomphe de la Prusse préparait pour l'avenir de graves dangers. Le sous-secrétaire d'État des Affaires étrangères à Londres, M. Otway, disait à notre chargé d'affaires, M. Tissot : « Tout ceci finira par une coalition européenne contre l'Allemagne ! » En Russie surtout, où les sentiments antiallemands étaient très vifs dans le public, les appréhensions causées par le développement de la puissance prussienne se montraient très grandes. De là à concevoir l'idée de prendre des mesures contre la menace de l'hégémonie allemande et à envisager l'éventualité d'alliances possibles, notamment avec la France, il n'y avait qu'un pas. Malheureusement ce pas était difficile à franchir. Si, à Londres, M. de Broglie, notre ambassadeur, était l'objet d'une proposition d'entente financière, prélude, pouvait-il croire, d'une union politique plus étroite, les dispositions d'esprit du gouvernement britannique et de l'opinion anglaise ne permettaient pas des espérances aussi prématurées. En Russie la situation était plus complexe. Le peuple russe pouvait être favorable à une entente avec la France : la cour était divisée en deux partis dont l'un, soumis aux influences allemandes, se trouvait d'autant plus prépondérant que les souve-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1916.

nirs de la guerre de Crimée étaient encore récents et que la question polonaise constituait une source de difficultés avec la France. Par surcroît les intérêts de la Russie étant à ce moment en opposition avec ceux de l'Angleterre, en Asie, il y avait danger pour la France, appelée à choisir entre deux alliances, de les manquer toutes deux. M. Thiers, très attentif à ces questions, naturellement favorable à ce qui pouvait rendre à notre pays dans le monde l'influence qu'il avait perdue, mais aussi assez réaliste et assez soucieux de la dignité de la France malheureuse pour ne pas l'exposer légèrement à des démarches inconsidérées, voulant se renseigner, avait rassemblé des documents. Nous publions quelques-uns de ces documents. Le premier est un rapport rédigé en août 1870, par un agent en Russie, M. Eugène d'Arnoult, destiné à l'impératrice et communiqué ensuite à M. Thiers. Ce rapport expose l'état des esprits dans l'empire russe relativement à l'idée d'une alliance de la France et de la Russie et les avantages qu'aurait la France à voir se réaliser cette alliance. Éclairés comme nous le sommes aujourd'hui par les événements qui se déroulent sous nos yeux, ces documents prennent un intérêt d'actualité singulièrement saisissant.

Rapport de M. Eugène d'Arnoult à l'impératrice Eugénie sur les sentiments de l'opinion en Russie relativement à une alliance franco-russe et à l'utilité de cette alliance.

Saint-Pétersbourg, 19 août 1870.

L'opinion publique est ici divisée en deux partis bien tranchés. L'un se rappelle qu'en 1854 la Prusse, alors puissance secondaire, osa seule élever la voix en faveur de la Russie : ce même parti rappelle aussi avec indignation le rôle honteux joué à cette époque par l'Autriche, et il conclut qu'il faut marcher avec la Prusse. Le prince Gortschakoff, [chancelier de l'empire], moitié par conviction, moitié par intérêt personnel, est la tête de ce parti.

L'autre parti, dont le prince Baratiensky et le général Ignatieff sont les chefs reconnus, tient compte de l'attitude de la Prusse en 1854, mais il s'effraie du prodigieux accroissement de la Prusse comme puissance militaire. Contre cet accroissement il ne voit de réalisable qu'une alliance avec la France et qu'un retour à la politique de Tilsitt et à celle de Charles X. Dans l'état actuel, disent les gens de ce parti, qui

prennent eux-mêmes la dénomination de « jeunes-russes », la Russie ne peut qu'être à la remorque de la Prusse, comme l'Angleterre fut à la remorque de la France en Crimée ; tandis qu'alliée avec la France, les deux nations marcheraient côte à côte et toutes deux, l'une par son *génie créateur*, l'autre par la *force*, peuvent arriver à dominer le monde.

Ce parti, de même que le précédent, dont les adeptes sont connus sous le nom de « vieux-russes », veut qu'une fois pour toutes l'Autriche soit mise dans l'impossibilité de nuire. Enfin tous deux sont d'accord pour dire que les traités de 1856 sont une honte pour la Russie et que si la France était habile, elle n'attendrait pas que la Russie profitât des événements pour les déchirer impunément.

Entre ces deux extrêmes, l'un français, l'autre prussien, l'empereur Alexandre II flotte indécis, tout en avouant cependant que ses sympathies sont en faveur de la Prusse. Voici de quelle manière le général Fleury [ambassadeur de Napoléon III en Russie] m'a raconté la charge à fond qu'il exécuta contre le prussianisme de l'empereur — je me sers ici des expressions mêmes du général.

« — Sire, — dis-je à l'empereur, — Votre Majesté s'exalte trop devant les faciles succès de l'armée allemande ; qu'elle veuille bien réfléchir que ces succès ne seront que passagers ; la France se lèvera bientôt tout entière et la Prusse alors reculera.

« — Elle ne reculera pas ! — dit l'empereur.

« — Pardon, Sire ; il faudra bien qu'elle recule !

» Et comme l'empereur faisait un geste :

« — Votre Majesté veut dire qu'elle aura des alliés ; que, peut-être, le souvenir de 1854 portera la Russie à marcher à son aide. Sire, si la Russie était assez oublieuse de son propre intérêt pour se croiser avec la Prusse contre nous, eh bien nous ferions appel à la révolution !...

« — On ne m'a jamais parlé ainsi, — me répondit l'empereur.

» Dans un autre entretien, continua le général Fleury, j'arrivai à convaincre l'empereur que l'Allemagne victorieuse menacerait la Russie dans ses possessions, dans son commerce, dans son prestige. Ce fut alors que l'empereur permit au grand

duc héritier de se rendre au Danemark et de dire au gouvernement danois qu'il pouvait agir comme il lui plairait et que le tsarévitch resterait à Copenhague pour empêcher toute espèce de violence de la part de la Prusse. »

Cette politique antiallemande qui pénètre un peu partout en Russie, a éveillé l'infernale sagacité du comte de Bismarck. Il s'est aussitôt mis à l'œuvre pour sauvegarder l'avenir. Par son entremise directe, une promesse de mariage a été échangée entre le jeune frère du tsarévitch (le grand-duc Wladimir) et la fille du prince Frédéric-Charles. Cette princesse n'ayant que quatorze ans, le mariage a été ajourné à deux années. D'ici à cette époque, les préparatifs de cette union serviront à la propagation des idées allemandes...

L'Autriche travaille aussi contre nous. Elle évoque le fantôme de la Pologne dont le nom seul impressionne toujours fortement l'empereur Alexandre. Depuis notre pitoyable campagne de 1863 en faveur des insurgés polonais, il est facile de persuader au tsar que la France est toujours, au moins moralement, complice de toute tentative insurrectionnelle en Pologne; la triste échauffourée du palais de justice, en 1867, n'a pas peu contribué à ce résultat. Depuis l'année 1868, le gouvernement de Vienne a mis la Galicie dans la situation de pouvoir être rapidement insurgée. Cette situation faite en Galicie est le grand cheval de bataille du comte de Beust, [ministre de l'empereur François-Joseph]. Par elle, il espère contenir la Russie si elle menace. En réalité il espère amener le gouvernement russe à écouter des propositions d'entente en vue de reconstruire la triple alliance russo-austro-allemande.

Je signalerai même un fait qui semble prouver que si l'Autriche ne s'entend pas encore avec la Russie, elle est déjà prête à s'entendre avec la Prusse contre celle-ci, c'est que pendant qu'à Vienne, ces jours derniers, le comte de Beust me disait qu'on ne pouvait cependant pas recourir à l'état de siège contre les Polonais, des échauffourées polonaises avaient lieu simultanément dans le duché de Posen et en Galicie, et que, comme toujours, ces misérables tentatives portaient le tsar à des idées antifrançaises.

Dans les circonstances présentes, l'unique moyen de domi-

ner le sentimentalisme impérial et de nous rendre la Russie favorable, c'est de déclarer :

1° Que les traités de 1856 sont abolis en ce qui concerne la liberté des détroits et, donnant donnant, d'obtenir le rejet de l'union entre le grand-duc et la fille du prince Frédéric-Charles.

2° De restituer à la Russie la portion de Bessarabie qui lui a été enlevée par les traités de 1856 ; ce lambeau de territoire, s'il était restitué, suffirait seul pour nous donner le cœur de chaque Russe, y compris peut-être celui du prince Gortschakoff.

Qui a fait ces traités? La France, l'Angleterre et l'Italie. L'Angleterre protestera, mais elle ne saurait devenir notre ennemie plus qu'elle ne l'est. L'Italie se taira si elle a Rome. Quant à la Turquie on peut fort bien ne pas s'en préoccuper.

En dépit des traités, la Russie possède dans la mer Noire une flotte qui saura bien en sortir d'elle-même dès que nous aurons été battus. On aura ainsi perdu l'occasion de réaliser cette alliance que Napoléon avait rêvée pendant la période la plus éclatante de son génie.

En supprimant les traités, en lui rendant l'accès du Danube, la Russie, dit-on, ira à Constantinople. Qu'elle y aille ! Que nous importe ! L'ouverture du canal de Suez a changé la situation économique du commerce oriental, et Constantinople n'a plus guère d'autre valeur que d'être un admirable séjour. Les centres commerciaux sont dès à présent : Port-Saïd, Salonique, Brindisi et Trieste.

Qui a Constantinople, dit-on encore, est maître de l'Asie et des Indes : d'accord. Mais nous avons, nous Français, tout à gagner à ce que les Russes remplacent d'ici là les Allemands.

Les Allemands accaparent tout. Que demain les Allemands soient chassés, et l'industrie et le commerce français sont appelés à leur succéder. Le Russe est de race orientale et partant fort enclin à ne rien faire. Le Français au contraire est actif et industrieux. Aussi les Russes favorisent-ils les Français de tous leurs pouvoirs, et tout ce qui se ferait dans les

possessions russes se ferait par des Français, tout ce qui se créerait serait créé par des Français, comme tout ce qui s'est créé et fait en Russie depuis plus d'un siècle, depuis l'ouverture de la première mine dans les monts Ourals jusqu'à l'église Saint-Isaac.

Au point de vue commercial, nous avons tout intérêt à enrayer l'Allemagne. Nous ne le pouvons qu'avec l'aide de la Russie. Là est notre grandeur future, si nous sommes vainqueurs ; là est notre salut, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous sommes vaincus !

***

Le second document, qui date de l'été de 1871, est le compte rendu, adressé à M. Thiers, d'une conversation que le même agent, M. Eugène d'Arnoult, a eue avec le comte Ignatieff, indiqué plus haut comme un des chefs du parti « jeune-russe » favorable à l'alliance de la France et de la Russie. On sait le grand rôle qu'a joué le comte Ignatieff dans la politique de la Russie pendant de longues années. En 1871, Ignatieff est ambassadeur à Constantinople, et la conversation suivante a eu lieu à Bouyouk-Déré. Elle montre avec quelle clairvoyance, à cette date, les hommes politiques russes voyaient les suites fatales pour l'Europe des événements de 1870.

Déclarations du général-comte Ignatieff au sujet de la nécessité d'une alliance de la France et de la Russie contre l'Allemagne.

Juillet 1871.

Le général s'est exprimé ainsi :

« Vous venez de faire le tour des principautés et vous avez pu vous convaincre que là, pas plus qu'ici, la Russie n'intrigue. Notre politique actuelle en Orient est une politique d'observation et rien de plus. Maintenant revenons sur ce dont nous avons parlé plusieurs fois et pénétrez-vous bien de mes paroles.

» Tout d'abord dites à M. Thiers et affirmez-lui, en vous autorisant de mon nom, qu'il n'existe entre la Russie et la Prusse aucun traité. M. de Bismarck a tenté l'impossible pour la conclusion de ce traité : l'empereur Alexandre s'y est constamment refusé, en alléguant que la Russie n'était pas en cause

dans le conflit dont il était difficile de prévoir le dénouement, et qu'il entendait conserver à la Russie sa liberté d'action [1].

» La nation russe est pour la France, les masses, par sympathie et plus encore peut-être par haine contre les Allemands ; mais les gens qui pensent, mais moi et mes amis nous raisonnons ainsi :

» Par le fait de l'abaissement momentané de la France, il n'y a plus en Europe que deux grandes puissances militaires : la Russie et l'Allemagne : c'est trop d'une. L'Allemagne voudra être seule pour arranger à sa guise ses affaires en Europe et dans le reste du monde. M. de Bismarck est un homme positif qui croit surtout et avant tout à la puissance de l'argent. Il veut que l'Allemagne soit riche pour qu'elle soit toute puissante. Comme de tous temps le trafic a été la principale source de richesses pour les nations comme pour les particuliers, il rêve pour l'Allemagne le monopole du trafic oriental aussi bien en Europe qu'en Asie. En Turquie d'Europe, il espère atteindre ce but en se servant de l'Autriche comme d'un moyen. Sous l'empire de cette idée fixe, M. de Bismarck serait capable d'aider François-Joseph à s'emparer de Constantinople, avec l'arrière-pensée de l'en chasser plus tard.

» Nous ne voulons pas que cela soit. La Russie, dites-le bien à M. Thiers, dont la haute raison le comprendra tout de suite, la Russie ne rêve aucune conquête, aucun agrandissement sur la rive droite du Danube. Elle considère que tout agrandissement de ce côté serait pour elle une cause d'affaiblissement. Mais si la Russie, contrairement au préjugé adopté, renonce à prendre possession d'une épave quelconque de l'empire ottoman, elle ne veut pas non plus, et cela de la façon la plus décidée, que l'Autriche, ou la Grèce, ou l'Allemagne, vienne s'implanter en Turquie d'Europe et s'y substitue à la puissance qui y règne aujourd'hui. Si la force des choses oblige les Turcs à émigrer de l'autre côté du Bosphore, la volonté de

1. *Note de M. Eugène d'Arnoult.* — Je note ici pour mémoire qu'à deux reprises, le 13 et le 16 août 1870, à Saint-Pétersbourg où j'avais été envoyé par M. Frémy, le général Fleury me dit : « Il n'y a pas de traité entre la Russie et la Prusse ; l'empereur Alexandre n'en veut pas ; comme tout le monde, il regarde la guerre comme un duel entre nous et l'Allemagne. J'ai été envoyé ici pour demander la neutralité. L'empereur Alexandre m'a répondu qu'il garderait strictement cette neutralité, sans cependant pouvoir empêcher que le peuple russe fît des vœux en faveur de la France. »

la Russie est que les peuples de la Turquie d'Europe soient rendus à eux-mêmes. L'exemple de la Serbie et du Monténégro est là pour prouver que ces peuples, la plupart d'origine slave, possèdent assez de vitalité et d'instruction politique pour vivre à l'état de nations indépendantes.

» La volonté de la Russie serait que toutes ces nations, numériquement trop faibles pour former chacune un seul État, et trop différentes de mœurs et de coutumes pour pouvoir se fondre et former un seul but, la volonté de la Russie, dis-je, serait que toutes ces nationalités formassent une vaste confédération dont Constantinople, érigée en ville libre, serait la capitale, où siégerait le gouvernement général de la confédération.

» Voilà quelle est la politique de la Russie en Turquie d'Europe. La France ne saurait qu'y applaudir, si la France savait ce qu'elle veut en Orient. Jusqu'ici, ses ministres et ses ambassadeurs ont tout sacrifié au maintien de ce qu'on appelle « l'influence », oubliant que ce qu'on appelle « l'influence » doit être un moyen et non pas un but.

» En ce moment, l'Allemagne et l'Autriche travaillent ensemble et très efficacement à détruire l'influence française à laquelle, seuls entre tous, nous venons en aide dans les moments difficiles. Dans notre expédition en Chine, j'ai sauvé le baron Gros et lord Elgin d'une mort affreuse et votre corps d'armée d'un désastre complet. Votre empereur m'en a récompensé en m'envoyant le grand cordon ; mais j'eusse été mieux récompensé s'il était parti de ce précédent pour poser les bases d'une entente franco-russe. Je le répète, votre influence, pour laquelle vous sacrifiez tout, même les intérêts de votre commerce, devient ici chaque jour de plus en plus nulle. Dans l'Extrême-Orient c'est pis encore. Vos colonies cochinchinoises sont maintenant de véritables colonies allemandes. Partout l'Allemagne monte, l'Allemagne déborde, l'Allemagne envahit. Il est temps encore de s'opposer à cet envahissement et d'y mettre un frein, mais ce frein ne peut être mis que si, dès à présent, la France veut résolument se rapprocher de la Russie et faire table rase des préjugés qui seuls jusqu'à présent ont été depuis Charles X à peu près sa seule politique vis-à-vis de nous.

» Si ce rapprochement se faisait, même du vivant de l'empereur Alexandre, l'Alsace et la Lorraine pourraient, par suite d'une forte pression exercée sur l'Allemagne, vous être rendues sans qu'il soit nécessaire de combattre encore.

» L'empereur Alexandre a des sympathies allemandes qui s'expliquent par son étroite parenté avec l'empereur Guillaume. Mais l'empereur est humain ; il a horreur de la guerre et il ne se dissimule pas que l'Alsace et la Lorraine aux mains de l'Allemagne, *c'est une nouvelle et terrible guerre, peut-être européenne*, dans un avenir prochain.

» Nous n'avons en Russie aucune illusion à l'égard de l'Allemagne. Nous savons que, les choses restant comme elles sont, elle nous attaquera un jour, car nous sommes pour elle un obstacle à la réalisation des rêves dorés de M. de Bismarck par rapport à l'Orient. Nous sommes préparés à cette éventualité et notre plan de bataille est tout fait. Nous ferons la guerre à la manière des Scythes, en fuyant et en faisant le désert derrière nous. Par ce moyen, par les trois millions d'hommes que nous pouvons mettre sous les armes, par la masse d'artillerie nouvelle dont nous disposons, nous anéantirons les armées allemandes. Ce n'est donc pas un motif d'intérêt de défense personnelle qui nous fait demander à la France de marcher avec nous.

» Nous demandons cela, parce que, comme vous l'avez écrit l'année dernière, la France possède un génie créateur qui, associé à notre force, nous rend toutes deux capables de refouler chez elles l'Allemagne et l'Autriche, et de les maintenir, comme par de fortes digues on maintient un fleuve et l'on empêche ses débordements.

» Ces digues qui nous donneraient à nous, Russie et France, nos coudées franches, ne peuvent être élevées que par l'action combinée des deux gouvernements. Un fait à signaler, et que M. Thiers remarquera, c'est que, comme la France, la Russie est isolée, chacune à l'une des extrémités du vieux monde. A mon avis, cet isolement doit précipiter le rapprochement, puisque toutes deux sont assez éloignées pour ne pas avoir à craindre de se nuire réciproquement, et qu'il ne saurait jamais y avoir entre elles l'irritante question de frontières.

» Si ce rapprochement, que j'appelle de tous mes vœux, ne

se fait point, voici ce qui arrivera : l'empire ottoman sera brisé en deux ; ce qui est en Europe deviendra la proie de l'Autriche unie à l'Allemagne : ce qui est en Asie et en Afrique deviendra, y compris l'Égypte, le partage de l'Angleterre.

» Ceci n'est pas une hyperbole. Quand, par les chemins de fer turcs, qui ne sont en réalité que la continuation des têtes de ligne des voies austro-allemandes, l'Autriche s'étendra jusqu'à Soulina, Constantinople et Salonique, avec sa ceinture de flottes sur l'Adriatique, la mer Noire et le Danube, la Turquie d'Europe ne sera plus réellement qu'un grand marché autrichien. Quand la concession que sollicite sir Henry Bulwer — avec huit millions de livres sterling à l'appui — d'une voie ferrée entre le Bosphore et le golfe Persique, aura été accordée ; que cette ligne, pour laquelle cent trente-cinq millions de livres sont déjà préparées, sera construite avec une série de blockhaus protecteurs, gardée par des soldats anglais ; quand, par une voie ferrée d'Alexandrette à l'Euphrate ou, mieux encore, par un canal, une deuxième grande route maritime existera entre la Méditerranée et les Indes ; quand enfin le canal de Suez appartiendra à la compagnie dont le duc de Sutherland et lord Dalling (sir Bulwer) sont les directeurs, l'Angleterre sera maîtresse de l'Asie et de l'Égypte.

» Tout ce que je vous dis là est en train de se faire sans que le grand vizir paraisse y prendre garde. Les Anglais sont tenaces et ils ne lâcheront pas si facilement leur projet de route par l'Euphrate et leur voie ferrée à travers la Mésopotamie...

» Résumons-nous : la France a besoin de repos et de recueillement ; mais cela, pour elle, ne doit pas signifier *isolement*. Tout en se réorganisant à l'intérieur, il faut qu'elle regarde au dehors, qu'elle cherche un point d'appui solide.

» Une revanche par les armes ne lui serait peut-être pas nécessaire pour recouvrer ses provinces perdues, si nous nous entendions et qu'elle prenne son point d'appui où il est, c'est-à-dire chez nous. Partout ailleurs la France ne trouvera que basse jalousie, que duperie et que haine, d'autant plus redoutable qu'elle sera mieux dissimulée.

» Allez à Paris et ne craignez pas d'insister pour que tout ce que je viens de vous dire soit entendu et compris. »

***

En réalité la conclusion d'une alliance franco-russe n'était pas aussi facile à réaliser à ce moment que le pensait Ignatieff. C'est ce que M. Thiers explique dans la lettre suivante qu'il écrit au général Le Flô, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg. M. Thiers comprenait sans doute les bonnes dispositions de l'opinion russe relativement à une alliance. M. de Bismarck, inquiet des idées de revanche qui se manifestaient en France, et soucieux de consolider l'œuvre qu'il venait d'accomplir (dont il semblait implicitement par là avouer le caractère précaire), avait ménagé une entrevue des empereurs d'Allemagne et d'Autriche à Gastein, pour rapprocher les deux puissances centrales et jeter les bases de ce qui sera plus tard la triple alliance. La Russie, laissée en dehors de cette combinaison, s'inquiétait de l'union de la Prusse et de l' Autriche, ce qui ne pouvait que fortifier à Saint-Pétersbourg les idées d'une alliance avec la France. Mais le tsar Alexandre II, homme très bon, assez bienveillant pour nous, mieux disposé cependant pour la cour de Prusse que pour le gouvernement français, n'était pas disposé à s'engager envers la nouvelle république. M. Thiers n'oubliait pas que, déjà sous Napoléon III, des tentatives avaient été faites par le général Fleury et n'avaient pas abouti. La France était exposée, si elle s'avançait, à se voir accueillie froidement et humiliée par des manifestations contraires. Elle était donc obligée de se tenir sur une grande réserve, quelque intérêt et quelque désir qu'elle eût de réaliser l'alliance avec la Russie. Telle est la situation que M. Thiers expose dans cette lettre qui témoigne de son remarquable esprit politique, plein de sagesse et de clairvoyance.

M. Thiers, président de la République, au général Le Flô, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

Versailles, 1 septembre 1871.

« Mon cher ami,

» Je suis bien content des bonnes nouvelles que vous me donnez de Russie et de l'excellent accueil que vous avez reçu à Tsarskoïe-Sélo. Je m'y attendais, sachant combien les souvenirs que vous avez laissés en Russie étaient favorables et combien vous étiez capable d'y ajouter des impressions présentes excellentes. Ce serait une bien bonne fortune pour la France que de rétablir avec la cour auprès de laquelle vous résidez des relations telles que les deux pays auraient toujours dû les

avoir. Combinée avec l'entrevue de Gastein, la bonne réception qui vous a été faite commence à prendre une certaine signification. Il faut dans cette situation beaucoup de prudence, s'avancer assez pour faire comprendre notre disposition à nous rapprocher de la Russie, mais pas assez pour nous exposer à l'apparence d'une tentative repoussée, si les manifestations actuelles ne se soutenaient pas. Déjà, plusieurs fois, le cabinet français (notamment lors de l'envoi du général Fleury) a fait dire qu'il travaillait à une alliance avec la Russie, et il s'est exposé, par son imprudence, à des railleries méritées. Dans sa situation présente, la France a besoin de réserve plus que jamais, parce qu'on ne manquerait pas de dire qu'elle frappe à toutes les portes, et que toutes se ferment sur elle.

» La nation russe est pour nous, cela est visible ; mais l'empereur n'a pas fait le même chemin qu'elle. Il est bienveillant, mais jusqu'ici il n'a pas été davantage. Pourtant l'entrevue de Gastein a dû produire un certain effet à Saint-Pétersbourg, effet dont nous recueillerions les suites en ce moment, à en juger par l'accueil que vous avez reçu et par les insinuations très sensibles de M. Okunief, le chargé d'affaires russe à Paris.

» Pour bien apprécier ce qu'il y a de sérieux dans les bonnes dispositions qu'on nous montre, il faudrait savoir ce qu'a été l'entrevue de Gastein. Toute l'Europe cherche à le deviner, et jusqu'ici n'a pu y réussir. Je suis disposé à en conclure que le secret est peu important ; car les grands secrets tenant à de grandes choses sont bientôt devinés. Il y a deux suppositions possibles : ou que M. de Bismarck, toujours capricieux et violent, comme sont les vainqueurs peu contenus, aurait voulu, à l'occasion des chemins roumains, prendre un ton de maître en Orient, ce qui aurait déplu à la Russie ; ou bien qu'il a eu le désir de se rapprocher sérieusement de l'Autriche, ce qui serait assez grave. Quelques personnes croient que la Prusse aurait signé à Gastein une garantie réciproque de l'état territorial actuel, pour s'assurer l'Autriche si la France songeait à reprendre les provinces d'Alsace et de Lorraine, et que l'Autriche, craignant toujours une invasion de ses États allemands par la Prusse, aurait accédé à un accord semblable pour se donner la sécurité pendant un règne de souverain ou de ministre. M. de Beust, qui craint M. de Bismarck, qui aime

à flatter le parti allemand, aurait eu ainsi un double motif de s'engager dans cette stipulation, qui pouvait ne bien être qu'un piège. Les Autrichiens aiment assez en ce moment à célébrer la dignité qu'a montrée leur empereur, ce qui donnerait lieu de croire que le souverain s'est moins avancé que le ministre dans les voies de l'alliance austro-prussienne.

» Il est bien possible que tout cela ne soit pas très sérieux, et qu'il y ait plus de bruit que de réalité. Pourtant il faut avoir les yeux bien ouverts pour se conduire avec la clairvoyance et la prudence convenables. Aux allures des deux cours allemandes, nous verrons bientôt si leur rapprochement n'est qu'une de ces amitiés que l'on contracte pendant la saison des eaux et que, rentré chez soi, on oublie. Si la chose est sérieuse, la Russie, qui n'a pas encore pardonné à l'Autriche la fameuse ingratitude et ses velléités polonaises, tendra davantage vers nous, et nous pourrons trouver là un dédommagement de cette singulière union de l'Autriche avec la Prusse et, en vérité, nous n'y perdrions pas. Mais je vous recommande une extrême prudence, pour ne pas donner lieu de dire que nous avons fait un essai d'alliance russe, essai repoussé à notre grande confusion. Ajoutez que l'Angleterre, très défiante, en concevrait de grands ombrages, et que nous nous serions aliéné son alliance, sans avoir acquis l'alliance russe.

» Notre rôle actuellement doit être le calme, la confiance dans le prochain rétablissement de notre santé physique et morale, la bienveillance pour tous, et la disposition à accueillir les amitiés qui nous arriveraient, sans précipitation toutefois, comme il convient à des gens qui ont le sentiment de leurs forces réelles. Ce sentiment je l'ai, je vous l'assure, et je suis certain que dans deux ou trois ans de bon gouvernement, la France sera aussi forte et aussi considérée que jamais.

» Cela ne veut pas dire que notre réserve doit être de la froideur. Non. Dès qu'on fera un pas, il faudra en faire un, et aussi grand que celui qu'on aura fait vers nous. Montrez-vous convaincu que l'alliance de la Russie et de la France pourrait procurer à l'Europe un nouvel équilibre européen, non pas préférable à l'ancien, mais très tutélaire encore, pour tous les États que l'ambition prussienne menace. Montrez cette conviction aux principaux personnages russes, l'empereur, le

prince impérial, M. de Gortschakoff, Jomini, mais évitez tout ce qui sentirait l'impatience et nous donnerait l'apparence de gens se raccrochant à toutes les branches du rivage. Au surplus, je reconnais que jamais la Russie ne s'est montrée aussi bien disposée pour nous. Si donc la porte s'ouvre, il faut y entrer, sans rien faire de compromettant pour nous la faire ouvrir.

» La question polonaise est la vraie clef pour ouvrir cette porte. Quant à moi j'ai cette clef, mieux que personne en France. Il y a quarante ans que j'ai dit et répété (et cela du haut de la tribune) que les espérances données à la Pologne étaient envers celle-ci une déloyauté, et envers nous une indigne duperie. La Pologne, c'est nous qui, depuis quarante ans, l'avons perdue en l'excitant, sans pouvoir, sans vouloir la soutenir, et nous nous sommes faits de la Russie une ennemie pendant longtemps irréconciliable. Ayant toujours pensé et dit cela, je suis bien autorisé à le pratiquer. On le sait en Russie, et on nous en tient compte. Sur ce point il faut, sans mettre de l'affectation dans notre langage, dire notre pensée et donner à la Russie une entière sécurité.

» M. Okunief est venu hier, deux dépêches à la main, me dire assez ouvertement que la Russie ne demandait pas mieux que de se rapprocher de nous, mais que le véritable moyen, c'était de la rassurer à l'égard des Polonais ; et il m'a parlé de nos consulats orientaux, remplis d'émigrés polonais, et d'écoles polonaises, établies à Paris, et qui passent pour dignes de peu d'intérêt. J'ai répondu sur-le-champ que des encouragements, les Polonais n'en recevraient jamais de notre part, mais que des duretés envers les personnes, il serait imprudent de nous les demander, car on réveillerait en France un intérêt pour les Polonais qui tend visiblement à s'éteindre. J'ai ajouté que, relativement aux consulats orientaux, nous pourrions transporter ailleurs les Polonais incommodes, mais peu à peu, avec ménagement et humanité pour les personnes, et qu'il fallait nous les désigner sans bruit, sans même faire étalage de cette politique.

» Ce que j'ai dit là est ma vraie pensée : de la dureté envers les personnes, jamais ! des déplacements avec dédommagement suffisant, oui ; car il ne peut nous convenir de laisser

prendre à des agents français une attitude hostile pour une puissance avec laquelle nous tenons à bien vivre. — Vous voyez dans tout cela des indications pour votre conduite à Saint-Pétersbourg. De la cordialité, tant que vous pourrez, tant qu'il le faudra; de la cordialité suivie d'effets réels, mais avec le soin de ne se jeter en avant qu'en proportion des pas qu'on fera vers nous.

» Je vous pose ici les principes que M. de Rémusat [ministre des Affaires étrangères] vous développera tous les jours dans l'application. Mais faites bon visage à des gens qui sont encore en ce moment si souriants...

» Me voilà cloué à la présidence de la République. Je suis honoré de ce qu'on a fait, mais inquiet pour ma santé qui se soutient sans doute, qu'il ne faudrait pas mettre toutefois à une trop rude épreuve.

» A vous de cœur et pour la vie,

» A. THIERS »

Les réserves de M. Thiers furent justifiées par les faits. M. de Bismarck, constatant les inquiétudes causées par l'entrevue de Gastein en Russie, avait résolu de les dissiper à force de prévenances et même de chercher à gagner le gouvernement du tsar à sa cause. Il avait mandé le prince Gortschakoff à Berlin, l'avait séduit par des amabilités, et, le tsar ayant cru devoir, selon l'usage, accorder des distinctions à des princes et officiers allemands, le chancelier impérial avait fait décider par son maître qu'une délégation de ces princes et officiers irait à Saint-Pétersbourg remercier Alexandre II. Alexandre II accueillit avec beaucoup de sympathie cette délégation composée des princes Frédéric-Charles et de Wurtemberg, du duc de Mecklembourg, du général de Moltke et d'une suite importante de généraux ; il prononça à un dîner des chevaliers de Saint-Georges un toast qui justifia les craintes de M. Thiers, toast, écrivait le général Le Flô au président de la République, qui montrait « l'incorrigible entraînement du tsar vers le roi Guillaume et la Prusse en général, entraînement qui le met en contradiction évidente avec l'immense majorité du peuple russe qui en souffre, qui en est souvent blessé, mais ne dit pas grand'chose, parce qu'il aime sincèrement l'empereur Alexandre qui est foncièrement bon et a fait entrer la Russie dans une vie de progrès matériels qui est incontestable. » A l'occasion de la venue à Saint-Pétersbourg de ces princes et généraux allemands, M. Thiers indique au général Le Flô, dans la lettre suivante, l'attitude que doit conserver le représentant de la France, et confirme la seule façon dont notre pays, à cette date,

peut envisager la question de l'alliance de la France et de la Russie, si souhaitable, mais si difficile à réaliser.

M. Thiers au général Le Flô.

Versailles, septembre 1871.

« Mon cher général,

» Je me hâte de vous répondre quelques mots pour ajouter à notre réponse télégraphique déjà partie les motifs qu'il était impossible de confier au télégraphe. Je veux parler des fêtes qu'on va donner aux généraux prussiens et de votre présence à ces fêtes. Notre avis unanime, et le mien surtout, est que votre présence à ces fêtes est impossible. Je vais vous dire nos raisons en peu de mots.

» Je ne prends pas au tragique ce qui va se passer à Saint-Pétersbourg, mais je l'apprécie au vrai, du moins je le crois, et ce que je vous ai toujours dit depuis six mois concorde avec cette appréciation. Le rapprochement de la France avec la Russie, entrevu depuis quelque temps, m'a toujours paru exposé à des alternatives, et c'est pour cela que je vous ai dit : quand on fera un pas, faites-en un de votre côté, mais jamais un de plus. Il se pourrait en effet que tout à coup on se rejetât en arrière et alors nous serions bien confus, même pis que confus, c'est-à-dire compromis, car nous aurions peut-être perdu telle alliance (l'alliance anglaise) sans en avoir acquis aucune. Je ne crois pas encore qu'on se rejette en arrière, mais il y a une de ces alternatives dont nous verrons plus d'une, et il ne faut pas la regarder comme décisive, mais comme une raison de plus d'être extrêmement réservés. Cette alternative, en voici le sens selon moi.

» L'empereur tient toujours à son oncle et à la cour de Prusse. Le prince Gortschakoff connaît les penchants de la nation russe pour la France et contre l'Allemagne. Il ne veut pas les heurter, mais il veut rester uni à l'empereur et, de plus, il ne veut pas un changement de politique qui, commençant par les choses, finirait par les personnes, qui, commençant par le prince Gortschakoff, finirait peut-être par le général Ignatieff. Par ces raisons, par le désir de rester uni à l'empereur, de ne pas se prêter à un changement quelconque de politique,

il se prêtera à tout ce qui pourra atténuer l'effet produit par l'entrevue de Gastein et effacer l'idée d'un refroidissement de la Russie envers la Prusse. De son côté, M. de Bismarck a fait tout ce qu'il fallait pour seconder ces dispositions du chancelier russe. M. de Bismarck veut maintenir son ouvrage; il ne veut pas que l'état de l'Europe, à présent et plus tard, puisse rendre à la France des chances de se relever. Il est allé à Gastein pour se rattacher l'Autriche en la rassurant sur son avenir. Il y a réussi dans une certaine mesure, mais pas tout à fait.

» En même temps il a vu la Russie prendre des ombrages, et il veut la rassurer en lui persuadant qu'à Gastein on n'a rien fait. Il a beaucoup dit cela au prince Gortschakoff, et de plus l'a comblé de caresses de tout genre, et le prince est revenu de Berlin fort adouci, fort rassuré, fort disposé à rester dans la politique d'intimité avec la Prusse. M. de Bismarck, qui est fort habile, a entrevu tout à coup et saisi une occasion de réengager la Russie dans ses filets à lui. Celle-ci a comblé de récompenses les militaires prussiens. On les envoie à Saint-Pétersbourg afin de poursuivre les conséquences découlant de ces récompenses, et il est aussi difficile à la Russie de dire non qu'à qui ce soit de trouver cela étrange et mauvais. En tout cela, c'est M. de Bismarck qui est habile homme, du moins pour le moment, car il est douteux que cette manière de faire l'amour avec l'Autriche et la Russie puisse durer longtemps.

» Pour le moment, c'est à nous aussi à nous conduire habilement. Il ne faut pas se mettre en colère, ni même bouder à cette occasion. Il ne faut pas avoir l'air d'y faire attention, car la présente alternative pourra être suivie de bien d'autres toutes contraires et il ne faut pas fermer la porte à de nouveaux retours vers nous. Il ne faut pas, non plus, paraître déçus, mécontents, comme des gens assez sots pour avoir compté sur une amitié si peu solide ; se taire, ne rien apercevoir, voilà la seule attitude qui nous convienne.

» Ce n'est pas tout : il faut sauver notre dignité et à aucun prix n'assister à des cérémonies qui nous réduiraient à fêter nos propres défaites. Tout, plutôt qu'une semblable humiliation. Et de ce sentiment il n'y a pas à se cacher. Il faut, si on vous invite, aller voir l'empereur, puis le prince Gortschakoff

et leur dire à tous deux qu'il nous est absolument impossible d'assister à la célébration des triomphes de la Prusse sur la France. Si l'empereur, ni son ministre ne comprenaient pas cela, ils ne se feraient honneur ni à l'un ni à l'autre. Mais ils le comprendront, j'en suis sûr, et ils nous approuveront. Qu'ils nous approuvent ou non, vous n'irez pas aux fêtes qui vont se donner.

» Tout cela fini, rien n'empêchera, sans humeur, de dire tout doucement au chancelier et au tsar que c'est là une singulière manière de pratiquer cette politique amicale envers la France dont on avait tant parlé. Mais, je le répète, tout cela doit être dit sans aigreur, d'un ton dégagé, comme parlent des gens de sang-froid qui ne sont pas déçus parce qu'ils sont peu enclins aux illusions, et puis vous verrez venir... Je vous redirai toujours que de tout cela il ne faut faire résulter rien d'apparent, rien qui ait un air de fâcherie et surtout de fâcherie d'enfant.

» Adieu, mon cher ami, soyez philosophe et patient sans être dupe.

» A. THIERS »

ÉMILE VERHAEREN

Depuis fort longtemps, et bien avant que l'alliance de 1914 vînt resserrer ces liens intellectuels et moraux, Belges et Français ne formaient qu'un même peuple littéraire. Les Lemonnier, les Maeterlinck, les Eekhoud, les Verhaeren faisaient partie de notre pléiade, suivaient nos « mouvements », se distinguaient de moins en moins de nos écrivains, et leurs succès intéressaient autant la gloire de la pensée française que s'ils eussent été Tourangeaux ou Languedociens. En ce qui concerne Verhaeren, cette remarque a plus de portée que pour d'autres ; car, encore qu'il fût, comme je vais l'expliquer, demeuré Flamand, résolument et jusqu'aux fibres les plus secrètes de son être, il adorait la France comme une seconde patrie. Il nous faisait de fréquentes visites, passait de longs mois dans une propriété qu'il avait à Saint-Cloud, et cultivait dans les milieux parisiens des amitiés ferventes. Il était impossible d'ailleurs, lorsqu'on l'avait connu, de ne pas aimer cet homme si vivace, dont la générosité, la sincérité et la bonté animaient les yeux ingénus et brillants, la voix chaude et profonde, toute la personne vibrante d'une perpétuelle ardeur pour les choses belles et nobles.

Qu'il ait trouvé la mort dans une gare, sous les roues d'un wagon, de la façon que l'on sait, cette fin a quelque chose de sauvagement ironique si l'on songe qu'il a, toute sa vie, célé-

bré dans ses vers le caractère intense et le terrible resplendissement des paysages industriels, du machinisme moderne, et qu'il était partagé entre l'enthousiasme que lui procurait cette beauté étrange et excessive et la pitié que lui inspirait l'humanité misérable obligée de vivre dans ces enfers de feu, d'acier, et de fumées. Le destin seul peut se permettre de telles railleries sinistres.

Si j'avais à résumer d'un mot la pensée et l'esthétique d'Émile Verhaeren, je dirais qu'il a été sur toutes choses profondément et presque uniquement de sa race. Flamand pur, de naissance et d'origines, il n'a pour ainsi dire pas tenté d'incursions en dehors de sa propre psychologie, et tous les efforts qu'il a faits pour sortir de soi-même par la curiosité, par la tendresse humaine, par le lyrisme enfin, n'ont fait que rendre plus apparentes, et dans son inspiration et dans son style, les qualités qu'il devait à sa race : la franchise, l'absolue ingénuité, l'ardeur pour les grandes idées, une sensibilité toujours prête à vibrer, et le farouche amour de la justice.

Est-ce à dire qu'il ait été monotone? Nullement. Il a été simple, voilà tout. Une seule clef ouvre la première porte, et toutes les chambres se commandent. Il n'a pas dévié de son idéal premier. Nulle carrière n'est plus facile à suivre que la sienne, plus unie, plus harmonieuse. Son histoire personnelle est celle même de son œuvre, elle ne s'en sépare pas un instant. Jamais il n'a écrit quelque chose qu'il n'ait pas eu envie d'écrire, qui ne se fût longuement d'avance imposé à sa pensée par une nécessité pour ainsi dire organique. Toute son œuvre, dont la véhémence a paru à certains toucher parfois à l'emphase et à la rhétorique, n'est que le reflet, immédiat et fidèle, de ses émotions, de ses ardeurs, de ses idées. Je vais tenter d'en retracer ici la courbe très simple.

***

Dès ses premiers livres : *les Flamandes, les Moines, les Bords de la route,* Émile Verhaeren semble avoir trouvé, sinon sa voie, tout au moins le sentier qui tout droit y conduit. Il

célèbre son pays et, presque sans le vouloir, les deux tendances essentielles qui s'y font jour : le mysticisme et la sensualité. Après tout, ce double idéal n'est déjà point si contradictoire. Il procède d'une source identique, mais qui se précipite le long de deux versants opposés. Si l'ardeur du tempérament trouve son expression fatale dans la sensualité, celle de l'âme, celle de l'être intérieur a le mysticisme pour but immédiat ; et il n'est pas rare de voir les grands sensuels devenir de grands mystiques. Rien de plus naturel que l'évolution de don Juan. L'histoire morale des Flandres concilie ces deux tendances, ou tout au moins les équilibre. N'oublions pas que nous sommes au pays de Van Eyck et de Rubens, au pays de Bruges et d'Anvers. Dès ses premiers pas dans la carrière littéraire, Émile Verhaeren ressentit cette vérité et tenta de l'exprimer. Il faut bien le reconnaître, et je le reconnais volontiers, la forme du débutant n'était pas à la hauteur de son inspiration. Il n'était pas encore dégagé de la technique parnassienne, ni de l'influence d'une certaine littérature à la fois réaliste et superficiellement macabre, qui data très vite. Ce n'est que dans les poèmes suivants : *les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs*, que son inspiration s'affirme plus nette et plus personnelle, en même temps que sa forme se fait plus vigoureuse et plus originale. Ce ne sont déjà plus seulement les décors de son pays, ou ses souvenirs historiques, ou ses témoignages d'art qui le frappent, mais ce qu'il y a dans ce décor, l'atmosphère qui en baigne les contours, les suggestions qu'il impose à l'esprit du spectateur, l'âme en un mot.

Mais c'est surtout dans cette série qui contient *les Villages illusoires, les Apparus dans mes chemins, les Vignes de ma muraille* que le poète conquiert sa personnalité intégrale et apparaît nettement dégagé de toute imitation, de toute réminiscence, de toute influence même. Il faut bien le dire, ces poèmes sont terribles. Les visions qu'a imposées à l'écrivain sa terre natale sont certes reconnaissables en leurs éléments primitifs, mais elles sont déformées, transposées dans un sens pathétique, sombre et funeste, et leur caractère tient de l'hallucination. La moindre chose qu'il voit lui apparaît fantomatique, épouvantable, traversée de frissons mystérieux. Les personnages les plus familiers, tels que les gens de petits

métiers campagnards, par exemple : forgerons, cordiers, etc., deviennent pour lui, au delà de ce qu'ils semblent immédiatement, le symbole de quelque chose de secret qui glace l'imagination. Si vous ajoutez à cela que Verhaeren emploie un vers nouveau, de son invention (le vers qui sera désormais le sien et que personne d'autre ne pourra imiter sans ridicule), un vers absolument libéré, d'aspect rude et raboteux, au souffle violent, aux rythmes très nets encore qu'insolites, vigoureusement martelé, plein d'assonnances insistantes jusqu'à la fatigue, un vers étrange mais qui s'accorde de la façon la plus adéquate à ce genre de sujets, vous comprendrez que tout conspire à rèndre ces poèmes absolument uniques. Et le fait est que le public ne s'y trompe point et que, fort discuté, attaqué par les uns qui lui reprochaient son mépris des règles, exalté par les autres qui vibraient de sa fougue, il fut tout au moins admis comme un Barbare, avec tout ce que ce mot comporte d'estime effrayée et secrète pour ce qu'on lui découvre d'ingénu, de véhément, de puissant et de neuf. Qu'on en juge par cette pièce, où passe comme le souffle physique de la tempête, son ronflement épouvantable.

LE VENT[1]

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant novembre,
Sur la bruyère infiniment
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds, battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort, dans leurs mélancolies.

1. *Les Villages illusoires.*

Le vent râfle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de novembre ;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux ;
Le vent râpe du fer
Et peigne, au loin, les avalanches,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
— Le vent sauvage de novembre ! —
Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour de leurs clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons ;
Les vieux chaumes et leurs auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent comme un grand vol,
Rabattu noir, contre le sol.

Le vent sauvage de novembre,
Le vent,
L'avez-vous rencontré le vent,
Au carrefour des trois cents routes,
Criant de froid, soufflant d'ahan,
L'avez-vous rencontré le vent,
Celui des peurs et des déroutes ;
L'avez-vous vu, cette nuit-là,
Quand il jeta la lune à bas,

Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête?

Sur la bruyère infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant novembre.

Il y a, dans les admirables tableaux de Breughel le Vieux, et aussi dans ceux d'un de ses fils spirituels, le moderne Laermans, quelque chose que Verhaeren — le Verhaeren de cette époque de sa vie, de 1891 à 1897, — rappelle : une sorte d'angoisse mystérieuse venue on ne sait d'où, et qui terrifie à la longue, si on ne réagit point. On retrouve aussi ce frisson, quoique beaucoup moins intense, dans les premiers drames de M. Maeterlinck. Est-ce le paysage flamand qui en est l'inspirateur? Oui, sans doute, quand y sévit l'hiver gorgé de pluie et de neige et lacéré de vent, et qu'il y crée cette atmosphère molle et glacée, que l'imagination des hommes qui la respirent peuple naturellement de fantômes. Pour l'instant, Verhaeren est tout entier soumis à cette influence morbide, et ce n'est pas un des contrastes les moins saisissants de cet art que l'opposition qu'il y a entre la violence sauvage, l'irréductible santé de ses images et de son style et le caractère déprimant des sujets qui alimentent son inspiration. S'il avait toujours suivi cette voie, elle ne l'aurait pas mené loin, ou peut-être l'eût-elle mené trop loin au contraire, jusqu'à un vertige de folie. Mais il y a dans tout cela un élément de salut, qu'il me faut ici faire ressortir.

Parmi les pièces de ces poèmes étranges et ténébreux, qui n'exaltent si l'on peut dire que les charmes de l'horreur, il en est quelques-unes qui ne sont pas seulement des frissons d'hallucinations : elles ont un sens, un sens très net. Elles opposent au paysage et à son influence délétère un personnage, une sorte de héros. Ce personnage est toujours un type familier, un homme d'un métier de là-bas, en quelque façon sorti du paysage même : passeur d'eau, meunier, sonneur, menuisier, fossoyeur, etc. ; mais par une déformation volontaire, le poète le hausse jusqu'à une signification emblématique.

Ainsi le menuisier devient-il une sorte de symbole de la science humaine réduite au pur jeu de la connaissance.

Le menuisier du vieux savoir
Fait des cercles et des carrés,
Tenacement, pour démontrer
Comment l'âme doit concevoir
Les lois indubitables et fécondes
Qui sont la règle et la clarté du monde.

Le fossoyeur enterre les espoirs et les passions de l'humanité. Quant au cordier, grandi jusqu'à des proportions colossales, il sera l'homme même du paysage, et si je puis dire l'allégorie du poète lié à toutes les choses par les fils qu'il y jette de la sympathie et du savoir. Ce qui est beau c'est que, cette abstraction, Verhaeren la *voit*, comme chose concrète, palpable, sensible et il rend tout : idée, sentiment, sensation, avec la même force évocatoire :

LE CORDIER [1]

Dans son village, au pied des digues,
Qui l'entourent de leurs fatigues
De lignes et de courbes vers la mer,
Le blanc cordier visionnaire
A reculons, sur le chemin,
Combine, avec prudence, entre ses mains,
Le jeu tournant de fils lointains
Venant vers lui de l'infini.

Là-bas,
En ces heures de soir ardent et las,
Un ronflement de roue encor s'écoute.
Quelqu'un la meut qu'on ne voit pas ;
Mais parallèlement, sur des rateaux,
Qui jalonnent, à points égaux,
De l'un à l'autre bout la route,
Les chanvres clairs tendent leurs chaînes
Continuement, durant des jours et des semaines.

1. *Les Villages illusoires.*

Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,
Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
Que mêle à son travail la glissante lumière,
Au long des clos et des maisons,
Le blanc cordier visionnaire,
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

Les horizons? Ils sont là-bas ;
Regrets, fureurs, haines, combats,
Pleurs de terreur, sanglots de voix,
Les horizons des autrefois
Sereins ou convulsés :
Tels les gestes dans le passé.

Alors le cordier-poète évoque le passé, la vie ardente des âges anciens de l'histoire, puis le présent, puis l'avenir, un avenir de paix et de sérénité. Mais je veux seulement citer les strophes où il parle du présent, du présent scientifique de notre vie moderne :

Voici — c'est un amas de feux qui se démènent,
Où des sages, ligués en un effort géant,
Précipitent les Dieux pour changer le néant
Vers où tendra l'élan de la science humaine.

Voici — c'est une chambre où la pensée avère
Qu'on la mesure et qu'on la pèse exactement,
Que seul l'inane Éther bombe le firmament
Et que la mort s'éduque en des cornets de verre.

Voici — c'est une usine ; et la matière intense
Et rouge y roule et vibre en des caveaux
Où se forgent d'ahan les miracles nouveaux
Qui absorbent la nuit, le temps et la distance.

Voici — c'est un palais de lasse architecture
Ployé sous les cent ans dont il soutient le poids,
Et d'où sortent, avec terreur, de larges voix
Invoquant le tonnerre en vol vers l'aventure.

Donc, très nettement déjà, se fait jour la préoccupation de Verhaeren de comprendre et d'aimer les tentatives et les

acquisitions de la science moderne : le laboratoire et l'usine comme le livre ou la formule algébrique. Et je crois que voilà désormais les sources de son inspiration. Flamand jusqu'au fond des veines, sa sensualité revêtira ce caractère d'imagination violente jusqu'au délire à quoi nous devrons : *les Villes tentaculaires, les Visages de la vie et les Campagnes hallucinées*, tandis que son mysticisme s'enthousiasmera pour les abstractions scientifiques, qu'il revêtira d'ailleurs d'une éclatante parure d'images concrètes, en telles pièces de *la Multiple splendeur, les Rythmes souverains, les Forces tumultueuses*. Tout naturellement, sans le moindre effort, la fusion entre ces deux tendances s'accomplira dans ces poèmes où il célèbre la beauté caractéristique des grands paysages industriels. Dans cet ordre d'idées, les citations entraîneraient trop loin, mais ceux qui voudraient bien suivre l'œuvre de Verhaeren pas à pas seraient très frappés de voir par quelle évolution insensible le poète, qui envisagea d'abord l'humanité habitante de ces paysages terribles comme une simple victime des puissants (hommes de pouvoir et d'argent, assis à leurs comptoirs ou au fond de leur cabinet), en vint à la considérer — sous l'influence d'un optimisme scientifique et moderniste à l'Emerson, à la Maeterlinck — comme l'ouvrière plus ou moins consciente, mais nécessaire et très noble, et très *à sa place*, d'un grand œuvre futur de beauté, d'harmonie, de paix.

Verhaeren croyait en la science, un peu comme Victor Hugo et comme Zola, dont il partageait les idées sociales. Ayant perdu la foi, son mysticisme, inemployé, dériva vers « la nouvelle idole ». Il y avait été amené par son imagination, qui lui avait si vivement représenté l'énormité matérielle et le brûlant vertige des réalisations accomplies. On sait d'ailleurs, par l'exemple d'un Wells, d'un Rosny, combien les découvertes scientifiques peuvent exalter les cerveaux et servir des fins esthétiques. Mais plus il allait dans la vie, plus s'élevait en noblesse et en sérénité sa conception de l'univers, et plus il tendait à ne considérer la science que comme un instrument en vue du bonheur humain. Les fameuses controverses sur sa « faillite » le laissaient indifférent. Il avait, en pleine modernité féroce, les sentiments et les illusions d'un homme de 1848. Ce n'était point cependant un naïf, il n'ignorait rien des luttes

et des compétitions formidables de l'égoïsme universel, mais il avait néanmoins confiance en l'avenir, il faisait un très large crédit à une humanité enfin délivrée de ses mauvais instincts précisément par le culte de l'étude et le désintéressement scientifique.

LA RECHERCHE [1]

. . . . . .

C'est la maison de la science au loin dardée,
Obstinément, par à travers les faits jusqu'aux idées.

Avec des yeux
Méticuleux ou monstrueux,
On y surprend les croissances ou les désastres
S'échelonner, depuis l'atome jusqu'à l'astre.
La vie y est fouillée, immense et solidaire,
En sa surface ou ses replis miraculeux,
Comme la mer et ses gouffres houleux
Par le soleil et ses mains d'or myriadaires.

Chacun travaille, avec avidité,
Méthodiquement lent, dans un effort d'ensemble ;
Chacun dénoue un nœud, en la complexité
Des problèmes qu'on y rassemble ;
Et tous scrutent et regardent et prouvent,
Tous ont raison — mais c'est un seul qui trouve !

Ah ! celui-là, dites ! de quels lointains de fête
Il vient, plein de clarté et plein de jour,
Dites ! avec quelle flamme au cœur et quel amour
Et quel espoir illuminant sa tête ;
Dites ! comme à l'avance et que de fois
Il a senti vibrer et fermenter son être
Du même rythme que la loi
Qu'il définit et fait connaître !

Comme il est simple et clair devant les choses
Et humble et attentif, lorsque la nuit
Glisse le mot énigmatique en lui
Et descelle ses lèvres closes ;
Et comme, en s'écoutant, brusquement, il atteint,
Dans la forêt toujours plus fourmillante et verte,
La blanche et nue et vierge découverte
Et la promulgue au monde ainsi que le destin.

1. *Les Villes tentaculaires.*

Et quand d'autres, autant et plus que lui,
Auront à leur lumière incendié la terre
Et fait crier l'airain des portes du mystère,
— Après combien de jours, combien de nuits,
Combien de cris poussés vers le néant de tout,
Combien de vœux défunts, de volontés à bout
Et d'océans mauvais qui rejettent les sondes —
Viendra l'instant, où tant d'efforts savants et ingénus,
Tant de génie et de cerveaux tendus vers l'inconnu,
Quand même, auront bâti sur des bases profondes
Et jaillissant au ciel, la synthèse des mondes !

C'est la maison de la science au loin dardée,
Vers l'unité de toutes les idées.

Par une pudeur exquise, comme il arrive souvent aux natures très passionnées et très pures à la fois, Émile Verhaeren parla très peu de lui-même. Si, dans ses poèmes, il use parfois de la première personne, c'est uniquement pour la commodité du discours. En réalité, il fut surtout un objectif. Sa sensibilité, il la projeta dans l'univers, dans l'univers des formes et dans celui des idées. Très tôt, il eut le sens de la solidarité sociale et de la fraternité humaine, très tôt il confondit sa douleur avec celle de ses semblables, que dis-je? avec celle que, — par un don terriblement subtil de son émotivité, — il prêtait aux choses elles-mêmes. Pourtant, cette sensibilité, il fallait bien qu'elle existât, qu'elle fût même très forte et très profonde. Un jour, un jour d'attendrissement et d'aveux, il l'exprima, et c'est à cette confidence que nous devons : *les Heures claires* et *les Heures d'après-midi*, qui comptent parmi ses plus beaux livres. Ces petits poèmes candides et tendres sont un hymne d'amour, la chanson d'un amour unique et constant. Le poète s'y fait aussi doux, aussi léger et délicat qu'il s'est montré par ailleurs emporté, véhément et hagard. Il n'est telle grâce que celle des forts. Maintes pièces comme *le Ciel en nuit s'est déplié; Et qu'importent et les pourquoi et les raisons; A ces reines qui lentement descendent; Au clos de notre amour l'été se continue; l'Aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles* sont dignes d'une anthologie. Les rythmes même familiers au poète sont adoucis, amollis, musicalisés en quelque sorte par la tendresse. Un double thème s'y entrecroise :

celui de l'amour, un amour émerveillé de se retrouver toujours pareil, et celui du jardin d'été, où, dans les fleurs et la douceur de l'air, s'épanouit cet amour. Je ne puis m'empêcher de citer la dernière pièce, qui est vraiment une merveille de lyrisme intime :

Heures du matin clair, Heures d'après-midi,
Heures superbement et doucement élues,
Dont la ronde s'allonge en nos sentiers tiédis
Et que nos rosiers d'or au passage saluent ;
Voici l'été qui meurt et l'automne qui naît.

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais?

Pourtant, si le destin, qui tient en main les astres,
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,
Entrelacer vos pas égaux et radieux ;
Et mêlerai-je, à votre ronde ardente et douce
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,
— Tel un suprême, immense et souverain espoir —
Les pas et les adieux de mes « heures du soir ».

Humble et beau rêve, que la destinée ne permit pas, hélas ! au poète de réaliser.

Si je n'ai point parlé des drames de Verhaeren, c'est que, dans son œuvre, ils apparaissent comme d'une importance secondaire. *Le Cloître*, *Philippe II*, *Hélène de Sparte* sont des tentatives où sans doute se retrouvent le lyrisme et l'ardente sincérité de l'auteur des *Villages illusoires*, mais à vrai dire cet écrivain n'était point fait pour le théâtre. Il se meut très malaisément dans cette formule si opposée à toutes ses habitudes, à toutes ses directions de pensée. Il ne se retrouve que dans les monologues, parce que là il lui est loisible de mettre dans la bouche d'un personnage quelqu'une de ses idées familières. Mais cela ne contribue pas peu à donner à ces essais dramatiques une apparence de pièces à thèse, un peu froides, malgré des intentions fort intéressantes et d'évidentes beautés.

Dans les dernières années de sa vie, Verhaeren semblait partager avec quelques-uns des esprits les plus généreux de son temps l'illusion d'une civilisation européenne unanime et

fraternelle. La longue paix dont nous jouissions lui paraissait une sorte d'assise suffisante pour y bâtir la société future où enfin se fussent réalisés les nobles rêves que sa poésie, depuis tant d'années, évoquait, après les efforts et les réussites si saisissantes de la science. De l'union de la culture de l'Europe centrale avec la civilisation occidentale, de la fusion des idéaux germanique et celtique eût pu naître une ère de prospérité pacifique, d'une indéniable grandeur. La guerre vint mettre la fin brutale que l'on sait à ce sublime espoir. Les illusions du poète tombèrent toutes à la fois, dans une chute si atroce que son univers intérieur en fut bouleversé de fond en comble. Ses raisons de vivre étaient détruites, et je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que sa mort réelle, voici quelques semaines, ne fut que la suite logique, matérielle, de cette agonie intérieure, — autrement pénible, puisque supportée avec une pleine conscience et longuement — qu'il subit lorsque fut envahie sa patrie. Pauvre Verhaeren, si ardemment attaché à son sol natal !

Du moins lui resta-t-il le temps de s'indigner. Il le fit en des pages véhémentes, admirables, dans ces trois derniers livres : *la Belgique sanglante*, *Parmi les ruines*, et *les Ailes rouges de la guerre*. Il dit sa colère, sa colère de Flamand et de citoyen de l'univers devant la barbare agression, les procédés de guerre infâmes, la dévastation méthodique des merveilles d'art qu'il avait si ardemment célébrées et dont la contemplation avait nourri son intelligence et sa sensibilité. Ses yeux furent dessillés. Il comprit ce que valait cette culture germanique à laquelle il avait eu la générosité de croire, il vit ce qu'elle recélait d'égoïste, de menteur et de sauvage. Il retrouva, pour chanter sa colère, les accents magnifiques de sa jeunesse, accents amortis en quelque sorte par la maturité de la réflexion et par la tristesse d'une douleur à quoi l'âge et l'exil avaient ajouté leur amertume.

Ce fut en août, là-bas, au Reichstag, à Berlin,
Que ceux en qui le monde avait mis sa foi folle
Se turent quand sonna la mauvaise parole.
Un nuage passa sur le front du destin.
Eux qui l'avaient proscrite accueillirent la guerre.
La vieille mort casquée, atroce, autoritaire,

Sortit de sa caserne avec son linceul blanc
Pour en traîner l'horreur sur les pays sanglants.
Son ombre s'allongea sur les villes en flammes.
Le monde se fit honte et tua la grande Ame
Qu'il se faisait avec ferveur pour qu'elle soit,
Un jour, l'âme du droit.
Devant l'audace inique et la force funeste.
Aux ennemis dont tue et ravage le geste
Il fallut opposer un cœur qui les déteste.
On s'acharna ensemble à se haïr soudain.
Le clair passé glissa au ténébreux demain.
Tout se troublait et ne fut plus en somme
Que fureur répandue et que rage dardée.
Au fond des bourgs et des campagnes
On prenait peur d'être un vivant.
Car c'est là ton crime immense, Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix,
En notre temps
L'homme de l'homme.

***

Le deuil que les lettres françaises portent aujourd'hui est grand. Les honneurs que nous rendons à cette ombre illustre s'adressent certes au poète véhément et généreux qui, pendant trente années, nous raconta ses vastes et nobles rêves, mais ils s'adressent aussi à un grand patriote. Verhaeren incarnait en lui toutes les vertus de la Flandre aujourd'hui piétinée. Il en eut les ferveurs, les illusions, les ingénuités, le sentiment irréductible de la justice et du droit, et cette loyauté admirable qui fit se dresser entre les envahisseurs et nous tout un peuple indigné. Et lorsque nous le pleurons, c'est un peu à la Flandre elle-même que va notre hommage, la Flandre dont il aimait chaque coin de terre, chaque pierre d'église, les villes lumineuses et les campagnes pacifiques, et dont il exprima merveilleusement l'atmosphère à la fois farouche et douce, le double idéal de passion et de mysticisme.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES OFFRES DE PAIX

« *Dixerunt : Pax! Pax! Et non erat Pax.* » Ces mots irrités d'Ezéchiel définissent bien les prétendues propositions de paix contenues dans les notes identiques remises le 12 décembre 1916 par les gouvernements de la quadruple alliance germano-touranienne aux représentants des États neutres chargés de la protection des ressortissants de ces quatre puissances dans les États ennemis. On a beau examiner ce document lancé sur le théâtre du monde avec un art consommé dans la réclame et la mise en scène, on n'y découvre aucune proposition de paix. Dans la forme, c'est un morceau diplomatique de belle allure. Dans le fond, c'est un enchaînement serré de mensonges et d'affirmations tendancieuses.

La note commence par une lamentation sur « la plus terrible guerre que l'histoire ait jamais vue ». Avec l'accent du prophète gémissant *super flumina Babylonis*, M. de Bethmann-Hollweg, renversant les rôles, dénonce la catastrophe qui « atteint l'humanité dans ses plus précieuses conquêtes et menace de ruiner le progrès intellectuel et matériel qui était l'orgueil de l'Europe au début du XXe siècle. » Mais cet accès de douleur est court. Un hosanna lui succède : les quatre États actuels célèbrent « leurs forces invincibles » et « leurs immenses succès » ; ils se réjouissent d'une situation qui « leur donne plutôt le droit d'attendre de nouveaux succès ». Après avoir ainsi successivement exhalé leur tristesse et leur réconfort, ils présentent leur défense : ils ont été

« obligés de prendre les armes pour défendre leur existence et leur liberté de développement national ». Malgré « leurs exploits glorieux », ils restent « fidèles à la conviction que leurs droits et leurs prétentions motivés ne sont nullement en contradiction avec les droits des autres nations ». En conséquence ils se montrent à la fois prêts à « poursuivre la lutte à outrance » et désireux de « mettre fin aux horreurs de la guerre ». Néanmoins le désir d'empêcher de nouvelles effusions de sang est plus fort que l'envie de continuer la lutte. C'est pourquoi « les quatre puissances alliées proposent d'entrer dès à présent en négociations de paix ». Si leurs bonnes intentions sont méconnues et si le combat continue, « elles déclinent solennellement toute responsabilité devant l'humanité et devant l'histoire ».

Quoique nos ennemis ne formulent aucune condition et ne posent aucune base de négociation, ils ont pourtant les premiers prononcé le mot de paix, durant le vingt-neuvième mois de guerre. Quelques publicistes étrangers ont écrit que ce serait là pour eux un titre à la gratitude de la postérité. Cette opinion semble bien risquée. Pour quiconque connaît les Allemands, leur politique, leurs convoitises et les plans primitifs de leurs chefs militaires, ils ne se sont déterminés à parler de paix que parce que la guerre ne leur offrait plus de chances valant la peine d'être courues. Les quatre puissances alliées n'ont pas pour but, dit la note, d'écraser ou d'anéantir leurs adversaires. C'est-à-dire que leur but a changé depuis qu'elles ont reconnu l'impossibilité de l'atteindre. En partant en guerre au commencement d'août 1914, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avaient le dessein bien arrêté d'écraser la France d'abord et la Russie ensuite ; cela fait, les autres adversaires continentaux n'auraient plus compté. Quant à l'Angleterre, on s'était persuadé à Vienne et à Berlin qu'elle resterait neutre. Toutefois, même après son entrée en lice, on espérait bien, sinon la réduire à merci, du moins l'amener à résipiscence après que les troupes de Guillaume II seraient installées sur les côtes françaises de Calais au Havre. On se croyait assuré de la révolte des Indes, de l'Égypte et de l'Afrique du Sud, comme d'ailleurs de l'insurrection marocaine. Le plan d'hégémonie européenne conçu dans les der-

nières années du siècle écoulé, mûri pendant vingt ans, préparé militairement depuis les désillusions de l'affaire d'Agadir, combiné diplomatiquement après les déceptions des deux guerres balkaniques, devait s'exécuter dans un ordre méthodique, rigoureusement établi dans les moindres détails. Le schéma des étapes était dressé, les logements étaient assignés, les repas commandés. Guillaume II devait passer sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile et dîner à l'hôtel Astoria dans la première quinzaine de septembre 1914.

Le rêve s'est évanoui. Depuis la Marne, l'Yser et Verdun, Guillaume ne peut plus songer qu'à une rentrée honorable *Unter den Linden*. Quant aux menus somptueux élaborés par les maîtres espions embusqués aux Champs-Élysées, ils sont remplacés par les cartes de viande et de pain. Il s'agit non plus de faire une fête impériale et royale, mais de s'alimenter assez pour subsister. La modération ostentatoire des intentions affichées dans la note du 12 décembre est imposée par les circonstances. Les ambitions des candidats à la domination du monde sont comme les appétits des sujets de Leurs Majestés germaniques ; il leur faut se contenter de ce qui se trouve. Mais, comme il est naturel au début de toute négociation, les parties qui éprouvent le plus grand besoin de conclure affectent un grand détachement et une grande générosité. Malgré tout, on discerne aisément pourquoi l'Austro-Allemagne, docilement suivie par ses deux alliés, a saisi le moment actuel pour faire des ouvertures de paix.

De ces multiples raisons, les unes dérivent du cours normal de la guerre, les autres d'événements accidentels.

***

Autant qu'on puisse pénétrer le cerveau d'autrui, on est sûr que Guillaume II et François-Joseph Ier ont vivement désiré terminer la guerre dès qu'ils ont reconnu l'échec de leur attaque brusquée. S'ils avaient pu déclarer partie nulle, ils auraient quitté le jeu, en se réservant de le reprendre à un moment plus opportun. Mais leurs adversaires n'entendaient point de cette oreille. Il fallut continuer. Du reste Guillaume II nourrit une arrière-pensée dès la seconde phase de la guerre.

Il se dit que, si l'Allemagne ne sortait pas triomphante de l'aventure, elle se paierait sur l'Autriche-Hongrie. Le sort de la monarchie dualiste était entre les mains du kaiser. Après avoir pris presque toute la Galicie, les Russes avaient envahi la Bukovine et descendaient les pentes occidentales des Carpathes. L'armée austro-hongroise désorganisée, décimée, en proie à la désertion des Slaves, rompait devant les troupes de Nicolas II. A la veille de choir dans l'abîme, elle fut ressaisie, refondue par les généraux de Guillaume II et amalgamée dans les armées prussiennes. Dès lors, bon gré mal gré, avec ou sans convention préalable, le gouvernement de Vienne devait se conformer, sinon aux instructions de Berlin, du moins au système général de la Wilhelmstrasse. D'abord militaire, la fusion tendait à devenir politique. Cela rendait plus facile sous un certain rapport la réalisation du grand dessein Hambourg-golfe Persique. L'idée de la *Mittel Europa* date de loin. Mais, pratiquement, elle n'a pris corps qu'après la reconquête de la Galicie et l'occupation de la Pologne.

Pour que ce projet aboutît et qu'une paix fondée sur cette combinaison pût être conclue, il fallait que la voie fût libre de Vienne à Constantinople. C'est pourquoi les empires centraux, sitôt délivrés du danger de l'invasion russe et mis en possession de gages considérables de ce côté, se retournèrent contre la Serbie, la première ennemie visée par eux, celle dont l'écrasement, en raison de sa situation géographique, devait nécessairement précéder toute organisation de la *Mittel Europa*. Plusieurs critiques militaires occidentaux ont considéré la campagne d'automne de 1915 contre la Serbie comme une faute de la part de l'Austro-Allemagne. Imbus des doctrines enseignées avant 1914 dans les écoles de guerre, ils pensaient que toute dépense de forces contre un but situé hors des fronts principaux constituait une usure d'effectifs et de matériel préjudiciable au succès final. Cette appréciation semble contraire au bon sens et condamnée par les événements. En effet, autant il est indiqué de faire masse de ses forces contre le gros de l'ennemi, autant il est recommandable, lorsqu'on se heurte à un front fortifié dont l'expérience a prouvé la solidité, d'envoyer sur des fronts secondaires les troupes sans emploi à l'arrière et de détruire les petits ennemis en attendant

le moment propice d'attaquer de nouveau les grands. Abstraction faite de cette question de principe, l'Austro-Allemagne avait un intérêt militaire majeur à supprimer l'obstacle qui s'interposait entre elle et ses alliés bulgaro-turcs. Les effectifs qu'elle pouvait tirer de Bulgarie et de Turquie, la Serbie une fois hors de cause, devaient compenser bien au delà les pertes subies dans les batailles contre les Serbes. En tout cas, politiquement, l'opération était tout bénéfice. Elle rétablissait le prestige compromis par les victoires serbes des six premiers mois d'hostilités. Elle ruinait la propagande yougoslave, prétexte de la guerre. Elle faisait un seul bloc des régions comprises entre la Baltique, la mer du Nord, l'Adriatique, la mer Égée et le Bosphore, avec prolongements sur Bagdad, Médine et la péninsule sinaïtique. D'un bout à l'autre de cet immense territoire, en tous sens, les troupes, les canons et les obus allemands pouvaient être transportés librement. Enfin, cela permettait aux Allemands de se donner l'air de vainqueurs et de commencer un monologue sur la paix en montrant la carte de guerre.

En effet, pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités, M. de Bethmann-Hollweg parla publiquement de la paix dans son discours du 9 décembre 1915 au Reichstag, en réponse à une interpellation de M. Scheidemann. Il le fit en des termes très analogues à ceux de la note du 12 décembre 1916 :

Nous ne menaçons pas les petits peuples et nous poursuivons la lutte qui nous a été imposée non pour asservir les peuples étrangers, mais pour défendre notre pays et notre liberté. Pour le gouvernement allemand cette guerre est restée ce qu'elle était au début : une guerre défensive pour le peuple allemand et pour son avenir. La guerre ne pourra s'achever que par une paix qui nous protégera contre le retour à la guerre. A ce sujet, nous sommes tous d'accord ; c'est notre force et elle continuera de l'être.

... Quand nos ennemis nous soumettront des propositions de paix conformes à la dignité et à la sécurité de l'Allemagne, nous serons toujours prêts à les discuter, dans la pleine conscience des succès militaires que nous avons remportés. Nous déclinons la responsabilité de la continuation du fléau qui règne sur l'Europe et le monde. On ne doit pas pouvoir dire que nous avons voulu allonger la guerre parce que nous voulons conquérir encore un gage ou un autre.

Quelques jours auparavant, le 1er décembre, le *Lokal Anzeiger*, l'organe le plus officieux de Berlin après la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, écrivait :

Le Reichstag ne peut que se réjouir de la situation militaire actuelle. Malheureusement, nous ne sommes pas très rassurés sur l'avenir, vu le nombre de nos ennemis. Notre gouvernement est toujours prêt à faire la paix, mais nos ennemis préfèrent doubler leurs forces pour pouvoir vaincre l'Allemagne ; ils ne veulent pas conférer avec nos émissaires en pays neutre.

Il y a un an, c'est par des émissaires en pays neutre que la chancellerie allemande essayait d'amorcer des négociations. Elle n'a pas renoncé à ce moyen. Le prince de Bulow vient de revenir à Lucerne. Mais, en décembre 1916, la carte de guerre présente une apparence plus favorable encore pour l'Austro-Allemagne. Elle s'est agrandie des deux tiers de la Roumanie. L'intervention de la Roumanie dans la conflagration générale, au lieu de porter le coup décisif à l'Autriche-Hongrie, comme on se l'imaginait généralement, a fourni à l'Austro-Allemagne l'occasion de vaincre et d'englober dans le projet de *Mittel Europa* le dernier État indépendant entre l'Adriatique et la mer Noire. Les éléments d'échange et de transaction se sont augmentés. Pendant ce temps, il est vrai, l'Allemagne a perdu ses dernières colonies. Mais cette disgrâce a toujours été prévue à Berlin pour le cas d'une guerre européenne. M. de Bethmann-Hollweg l'a rappelé dans son discours du 5 avril 1916 au Reichstag :

Maintenant, messieurs, portons nos regards par delà l'Europe. Privés de toute communication avec la mère-patrie, nos troupes coloniales et nos compatriotes d'outre-mer ont défendu nos colonies avec ténacité. Aujourd'hui encore dans l'Afrique orientale, ils disputent héroïquement à l'ennemi chaque pouce de terrain. (*Applaudissements.*) Mais, suivant la parole de Bismarck, le sort des colonies se réglera définitivement non là-bas, mais ici sur le continent (*très juste !*) et nos victoires continentales nous assureront de nouveau un empire colonial et ouvriront à l'esprit d'entreprise indestructible du peuple allemand un nouveau champ d'activité féconde. (*Tempête d'applaudissements.*)

La Prusse et l'Allemagne prussifiée ont toujours procédé méthodiquement, subordonnant l'accessoire au principal.

Guillaume II et son état-major n'ont tenté aucun effort, n'ont risqué aucune diversion, n'ont détourné aucun régiment du champ de bataille européen, aucun bateau de la flotte impériale, pour porter secours à l'une des colonies allemandes. Sur ce point comme sur tant d'autres, ils pensent comme Bismarck. L'auteur du fameux rapport secret du 19 mars 1913 publié dans le *Livre jaune* sur les origines de la guerre disait déjà : « Il n'y aurait pas à s'inquiéter du sort de nos colonies. Le résultat final en Europe le réglera pour elles. Par contre il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie... »

Au lendemain de la prise de Bucarest, les souverains germaniques jugent le moment favorable pour se présenter avantageusement sur la scène, un rameau d'olivier dans une main, un faisceau de foudres dans l'autre. Ils peuvent négocier sur la base de l'*uti possidetis* sans avoir à craindre d'être pris au mot. Il y a bien, outre les colonies, l'empire des mers qui compte pour quelque chose. Mais l'Allemagne conteste qu'il appartienne aux Alliés. Elle prétend que sa flotte de submersibles lui assure, sinon la maîtrise, du moins le contrôle des mers. Elle fait chuchoter partout qu'elle construit par séries des monstres sous-marins en nombre formidable et qu'à partir du printemps l'Angleterre va passer du rôle d'affameur à celui d'affamé. En 1898, à l'inauguration du nouveau port de Stettin, dans un discours retentissant qui annonçait déjà des ambitions mondiales, Guillaume II avait dit : « Notre avenir est sur la mer. » A la fin de 1916 cette prophétie semble démentie par les faits, puisque les vaisseaux de guerre et de commerce allemands se cachent dans les ports. Cependant elle est réalisée en un sens avec une variante, à savoir que la puissance navale de l'Allemagne est *sous* la mer. Guillaume II n'avait pas précisément prévu cela, mais les prophéties ne s'accomplissent pas toujours de la manière que supposent les personnes qui les font.

Du point de vue germanique, les ouvertures de paix se justifient donc sans qu'on soit obligé d'y voir un signe de lassitude ou de faiblesse, et par conséquent sans qu'elles alarment le public. Au contraire, faites après une série de victoires sur un nouvel ennemi, elles revêtent un air de magnanimité. De plus,

elles donnent satisfaction à l'immense majorité du public à qui, depuis plus de deux ans, on parle sans cesse de triomphes sans jamais lui montrer la paix en vue. Pour le troisième Noël de guerre, il fallait offrir à l'Allemagne anxieuse et souffrant de la faim autre chose que des articles de journaux. La note pompeuse du 12 décembre a été saluée comme un cadeau merveilleux dans les tranchées et dans les foyers. Les fêtes de fin d'année, attristées par les deuils et la pénurie, ont emprunté une certaine joie au mot magique de paix. Pendant des semaines, on s'en est entretenu chaque jour. Cela distrayait des sombres pensées et des réalités douloureuses. C'est un résultat. On ne vit pas que de viande et de pain. Les ministres de Guillaume II le savent maintenant mieux que personne; sous ce rapport, ils ne manquent pas de psychologie.

***

Toutefois les difficultés économiques, les impatiences populaires et les appréhensions de l'avenir n'auraient peut-être pas suffi pour déterminer l'empereur allemand à tendre publiquement aux ennemis une main constamment démangée de l'envie de s'abattre sur eux. C'est par les émissaires en pays neutres, comme disait le *Lokal Anzeiger* à la fin de 1915, c'est par la diplomatie occulte que les Hohenzollern dans l'embarras ont coutume d'agir. Mais un grand fait nouveau s'était produit quelques semaines auparavant : François-Joseph Ier s'était éteint le 21 novembre au château de Schœnbrunn. La disparition du monarque octogénaire n'avait rien d'imprévu. Elle n'était pas non plus de nature à provoquer dans la double monarchie le cataclysme intérieur que les augures européens se plaisaient à prédire dès avant le XXe siècle. Mais elle faisait place sur le trône des Habsbourg à un souverain jeune, qui n'avait eu aucune part aux machinations belliqueuses de 1914 et qui souhaitait de liquider au plus tôt une guerre dont la durée était manifestement aussi dangereuse pour sa Maison que pour ses États.

L'empereur Charles Ier d'Autriche, quatrième roi du nom en Hongrie, ne s'était révélé par rien d'extraordinaire avant son avènement. Jusqu'au 28 juin 1914, il n'était que le second

héritier du trône, et l'on se demandait s'il règnerait jamais, car son oncle, l'archiduc-héritier François-Ferdinand, passait pour vouloir se débarrasser, dès son avènement, des engagements solennels qu'il avait dû jurer en épousant morganatiquement la comtesse Sophie Chotek en 1900. L'archiduc François-Ferdinand et sa femme désiraient passionnément laisser les États de la Maison de Habsbourg à leurs propres enfants, que les pactes de 1900 déclaraient pourtant inaptes à régner dans les deux moitiés de la monarchie. On a de fortes raisons de penser qu'ils avaient réussi à s'assurer la connivence de Guillaume II et que la visite de celui-ci au château de Konopischt, en Bohême, au printemps de 1914, avait pour objet le règlement anticipé de cette affaire de succession, liée à la préparation de la grande guerre européenne. Comme l'empereur allemand était accompagné à Konopischt du grand amiral de Tirpitz et du général de Moltke, chef du grand état-major, on est autorisé à croire qu'il n'était pas venu simplement, comme le télégraphiaient les reporters, admirer la roseraie en fleurs de son ami l'archiduc. Le drame de Serajévo ne modifia que sur des points de détail le plan de guerre européen. Mais il assura l'ordre régulier de succession à la couronne en rendant officiellement héritier l'archiduc Charles-François-Joseph, fils du défunt archiduc Othon, dont François-Ferdinand était le frère aîné. Charles Ier est marié à la princesse Zita de Bourbon-Parme, dont deux frères combattent dans l'armée belge. On sait peu de chose de lui. Quoiqu'il jouît des préférences de François-Joseph Ier, il n'avait pas reçu l'éducation d'un héritier du trône et vivait la plus grande partie de l'année, avant la guerre, dans des garnisons éloignées de la capitale. L'archiduc François-Ferdinand, véritable maître de la monarchie durant les dernières années de sa vie, le tenait intentionnellement à l'écart.

Devenu héritier présomptif, l'archiduc Charles-François-Joseph s'était vu confier le commandement nominal d'armées dont il avait suivi les vicissitudes. Le commandement n'a peut-être pas sensiblement perfectionné ses talents militaires, mais il lui a permis de toucher les points faibles de la monarchie et de constater l'imminence du péril qu'elle courait. On lit dans le communiqué officiel publié à Vienne en même

temps que la note du 12 décembre que « la pensée d'entreprendre une tentative ouverte et légale pour aboutir à une discussion avec les adversaires dans le but de préparer la paix » est née « au sein du Cabinet de Vienne ». Les journaux austro-hongrois ont fait également remarquer, sans être démentis, que l'initiative de la démarche germanique était venue de Vienne. On n'a nulle peine à le croire. Si la continuation des hostilités impose à l'Allemagne d'horribles misères, l'Autriche-Hongrie est éprouvée aussi durement. En outre, elle est menacée dans son existence même, non par les risques de guerre, que l'Allemagne partage avec elle, mais par un lent phénomène d'absorption dans l'Allemagne elle-même. Depuis longtemps les princes de la maison de Habsbourg pressentaient qu'une guerre conduite en commun avec l'Allemagne constituerait pour eux et pour la monarchie une épreuve mortelle, car la victoire serait presque autant à craindre que la défaite. Une défaite, pourvu qu'elle ne fût pas écrasante, pouvait amener une reconstitution de la monarchie sur la base de l'autonomie des diverses nationalités, dans le cadre fédératif par exemple. Elle aurait entraîné la suppression du funeste dualisme de 1867 qui a livré tous les peuples soumis aux Habsbourg à la domination de deux d'entre eux, les Magyars et les Allemands, des Magyars surtout. A quelque chose malheur eût été bon. Les Habsbourg eux-mêmes n'en eussent pas trop souffert.

Mais la victoire avec l'Allemagne devait fatalement aboutir à l'assujettissement à l'Allemagne, car l'Autriche-Hongrie, travaillée par les discordes intérieures et les conflits de nationalités, se trouvait absolument incapable de vaincre sans recourir à une intime collaboration de l'Allemagne. Celle-ci ne rend jamais gratuitement des services. Dès lors qu'elle sauverait son alliée, elle lui ferait payer son concours en l'englobant dans la Pangermanie rêvée par les *Alldeutsche* de Berlin et de Vienne. C'est pourquoi l'idée de guerre n'était pas en honneur parmi les archiducs, à l'exception de François-Ferdinand qui comptait sur elle pour assurer l'avenir de ses enfants. C'est aussi pourquoi, pendant la pénible crise bosniaque de 1908-1909, le baron d'Aehrenthal aima mieux payer une grosse indemnité à la Turquie, abandonner le sandjak de

Novi-Bazar et libérer le Monténégro des servitudes de l'article 29 du traité de Berlin que de risquer un conflit armé, même avec l'appui certain de l'Allemagne. En mourant, d'ailleurs, il se repentait d'avoir engagé l'affaire bosniaque. « Surtout, dit-il à ses amis, ne faites jamais de politique de prestige. » Il savait par expérience que la politique de prestige, qui implique le danger de guerre, mettait le sort de la monarchie entre les mains de l'Allemagne. N'était-ce point l'ambassadeur de Guillaume II à Pétersbourg qui avait fait céder le gouvernement du tsar en mars 1909, et Guillaume II ne s'était-il point vanté d'être accouru aux côtés de François-Joseph Ier avec son armure étincelante? Ces services-là se paient cher. A les demander ou à les subir plusieurs fois, un État perd son indépendance.

En recueillant la succession de son grand-oncle, Charles Ier s'aperçut qu'elle était lourdement grevée. Le maréchal de Hindenburg commandait en chef les armées austro-hongroises, où de nombreux officiers allemands exerçaient des commandements subalternes. En réalité, il n'y avait plus d'armée austro-hongroise digne de ce nom. Une bonne partie des troupes de Sa Majesté apostolique combattait à grand regret contre les Russes et ne cherchait qu'une occasion de passer à l'ennemi. Le projet de renouvellement du compromis austro-hongrois élaboré sous le ministère Stuergkh avec le comte Tisza accentuait, pour une longue durée, l'emprise magyare sur l'Autriche. C'était la préface de la création de la *Mittel Europa*. Le nouveau président du conseil cisleithan tentait vainement de modifier quelques-unes des clauses acceptées par son prédécesseur. Il s'usait à vouloir concilier la prépondérance de l'influence germanique, l'indépendance de l'Autriche vis-à-vis de la Hongrie, et l'aménagement de la monarchie sur de nouvelles bases. Les anciens cadres politiques étaient brisés. Officiellement, il n'existait plus de Cisleithanie et de Transleithanie ; on ne parlait plus que d'Autriche et de Hongrie. On venait de décréter l'autonomie de la Galicie, sans la rattacher au pseudo-royaume de Pologne proclamé conjointement, au commencement de novembre, par Guillaume II et François-Joseph Ier, et sans lui assigner de rôle précis dans l'ensemble de ce qu'on appelait jusque-là

« les royaumes et pays représentés au Reichsrat ». Les Tchèques refusaient obstinément de se prêter à la réunion de la Chambre des députés de Vienne, ajournée depuis mars 1914, où l'on se proposait de les « majoriser ». Le désarroi régnait du haut en bas de l'édifice impérial et royal. Seul le régime militaire dictatorial permettait de maintenir cette vieille construction branlante. Plus la guerre durerait, plus le mal empirerait. La solution du problème austro-hongrois consistait dans la prompte conclusion d'une paix qui serait l'occasion d'une reconstitution intérieure.

***

Nous n'insisterons pas ici sur la pénurie alimentaire chez nos ennemis. Chacun sait qu'elle est le sujet principal de leurs préoccupations. Quelles que soient les différences d'appréciation sur le pourcentage du renchérissement de la vie, sur le rationnement des vivres, sur la raréfaction des denrées les plus essentielles, sur la proportion des « surrogats » dans les préparations culinaires, sur l'augmentation de la mortalité infantile et la détérioration de la santé générale, il est admis par tout le monde que la gêne alimentaire est grande en Austro-Allemagne, qu'elle y confine dès à présent à la souffrance et compromet la santé de la jeune génération. Les prédisposés à la tuberculose deviennent tuberculeux, les chétifs et les délicats tombent malades, les épidémies s'étendent plus rapidement, toute la population se trouve devant la maladie en état de moindre résistance. Triste perspective pour un peuple qui aspirait à la domination du monde ! On ne peut encore parler de famine, ni même de détresse. On vit mal et avec peine ; mais on vit, et l'on ne saurait prédire à quelques mois près le moment où les ressources alimentaires diminueront au delà du minimum nécessaire à l'existence. Dans les campagnes, on réussit malgré tout à se nourrir. Toutefois, même restreintes aux grandes agglomérations, qui ont pris un immense développement en Allemagne depuis une trentaine d'années, les inquiétudes sont graves. Elles doivent assiéger l'esprit de Guillaume II. Si la récolte de 1917 n'était pas meilleure que celle de 1916, on serait acculé à la famine. Et alors comment

pourvoir à temps, même en signant la paix en hâte, au ravitaillement de plus de cent millions d'habitants? En y réfléchissant, les protagonistes de la grande politique doivent éprouver quelques frissons.

Les vivres ne sont pas seuls à faire défaut. Il manque aussi quantité de produits tels que la graisse d'industrie, l'huile, le cuir, le coton, le caoutchouc, le cuivre et certains minerais indispensables pour la fabrication des canons et des munitions. Les stocks accumulés avant juillet 1914 en vue d'une guerre sont épuisés depuis longtemps. Il est impossible de les renouveler. On doit s'ingénier à faire face aux besoins courants. Ce n'est pas rassurant. La « carte de guerre », si brillante qu'elle paraisse en Europe, ne prémunit pas contre la disette. A cet égard, la conquête de la Roumanie n'est point une garantie. Certes, elle a procuré des grains et du pétrole, mais moins qu'on l'a dit tout d'abord, et pas beaucoup plus de ce qui est nécessaire à l'alimentation de l'armée en campagne et de la population locale jusqu'à la prochaine récolte. Si fertile que soit la Roumanie, ce n'est qu'un pays de sept à huit millions d'habitants, et qui avait déjà besoin, en temps normal, de main-d'œuvre étrangère. En ce temps de mobilisation générale et d'exode des hommes en état de porter les armes, où trouvera-t-on la main-d'œuvre pour travailler la terre? On peut périr de faim sur le sol le plus fertile du monde.

***

Nous ne dresserons pas non plus le bilan des effectifs disponibles des belligérants. Du côté des Alliés on a commis à ce sujet d'étranges erreurs. Dès avant la guerre, nos écrivains militaires sous-évaluaient dans une mesure fantaisiste les effectifs allemands. Depuis, ils semblent s'être complus dans la même illusion. Certains disent que l'Allemagne est vide. Ne le croyons pas. Mais l'Allemagne, comme les autres belligérants, souffre cruellement de ses pertes, et, plus difficilement que les Alliés, elle peut les réparer. Grâce à l'introduction du service obligatoire en Angleterre, le front français reçoit régulièrement un afflux de troupes fraîches dont le réservoir n'est pas près d'être épuisé, tandis que l'Allemagne ne dispose plus

que de ses jeunes classes. Si elle incorporait les vieilles classes non appelées jusqu'alors, elle aggraverait la crise économique. Elle ne peut sans danger sérieux dépasser une certaine proportion dans l'utilisation des prisonniers et des étrangers déportés. Comment une Allemagne, où les travaux essentiels à l'existence nationale seraient confiés à des ennemis enrôlés de force, pourrait-elle soutenir longtemps sur la périphérie de l'empire une lutte acharnée? En Autriche, on signale des émeutes tchèques. Si les Tchèques ou d'autres Slaves hostiles au germanisme complotaient avec les multitudes de prisonniers ou de déportés, ces foules exaspérées et prêtes à courir tous les risques pourraient sinon renverser les autorités, du moins se livrer à des actes de destruction qui causeraient à la défense nationale un préjudice incalculable.

***

Plusieurs raisons positives s'unissent donc pour inciter l'Austro-Allemagne à liquider au plus tôt l'aventure de 1914. En dehors de celles qui viennent d'être dites, il en est une autre peut-être plus importante : la nécessité morale de montrer à des populations terriblement éprouvées que leurs gouvernements veulent la paix, et que, si celle-ci ne se conclut pas, la responsabilité en incombe exclusivement aux ennemis. A un moment de la lutte où les principaux adversaires continuent de s'affronter sans céder et sans qu'on aperçoive comment la grande victoire arrivera, il est de première importance que les gouvernements entretiennent le feu sacré du patriotisme. Chez les Alliés, la situation est simple. Ils ont été attaqués. Chacun comprend qu'il faut se battre pour défendre son existence et se prémunir contre une nouvelle agression. Il n'en est pas de même chez les Austro-Allemands. On leur a bien dit, au mois d'août 1914, que les deux empires centraux étaient menacés dans leur existence par les ambitions russes et qu'ils devaient lutter pour leur « libre développement ». Toutefois c'étaient seulement des mots, et le peuple devinait très bien qu'on le menait en réalité à une guerre de conquête. Les pangermanistes s'en réjouissaient et s'en vantaient. Ils convoitaient de nouveaux territoires et un riche butin. En 1916-1917,

ces vastes espoirs se sont singulièrement rétrécis. Il y a eu la Marne, l'Yser, Verdun, la Somme. L'ennemi héréditaire n'est nullement écrasé, et de nouveaux ennemis se sont joints à lui. On ne peut plus se faire « la place au soleil » qu'on rêvait. On se bute contre un mur infranchissable flanqué de monceaux de cadavres. On ne sait plus bien pourquoi ni pour qui l'on se bat. Le courage professionnel ne s'affaisse pas, mais l'esprit se trouble, la volonté hésite. On se pose des questions troublantes qui restent sans réponse. La création de la *Mittel Europa* est moins séduisante que l'entrée triomphale à Paris, l'annexion de Calais et de Nancy et la mise de l'opulente France en coupe réglée. Les beaux jours d'août 1914 sont passés. On entre dans les ténèbres d'un troisième hiver. Le soldat désorienté s'empêtre à chaque pas dans la boue glacée. Il veut toujours servir son pays ; seulement il subit des privations de plus en plus pénibles et il n'a pas idée de l'époque où cela finira. Dans une lutte corps à corps où la victoire reste à celui qui garde le plus longtemps son souffle, cet état d'esprit est mauvais. Il faut ranimer le moral, stimuler l'énergie. Guillaume II et Charles Ier sont accourus avec leur « proposition de paix » comme les « soigneurs » qui frictionnent leur champion entre deux reprises.

Mais ces frictions ne produisent qu'une surexcitation momentanée. Il est encore besoin d'autre chose. Les deux empereurs germaniques se rendent compte qu'ils sont hors d'état de faire toucher les épaules à la France, à l'Angleterre et à la Russie et que leur ambition doit se borner à faire déclarer partie nulle. Alors ils s'ingénient à se concilier les faveurs de la galerie. Ils prennent les spectateurs à témoin, ils les incitent à s'asseoir sur l'estrade des arbitres. Les spectateurs sont généralement sensibles à cette marque d'estime et de confiance.

La note du 12 décembre a été communiquée par les quatre signataires non seulement « aux représentants diplomatiques des États chargés de la protection de leurs ressortissants », c'est-à-dire à l'Espagne, aux États-Unis et à la Suisse, mais aussi « aux autres États neutres et au pape [1] ». Elle a été présentée théâtralement. On a réuni tout exprès le Reichstag

1. Déclaration de M. de Bethmann-Hollweg au Reichstag, le 12 décembre 1916.

pour lui annoncer la nouvelle, et l'on a livré celle-ci à la publicité, contrairement aux usages diplomatiques, avant que la note fût parvenue aux destinataires. Ce n'est pas ainsi qu'on a coutume d'engager des pourparlers de paix. De toute évidence les auteurs de ces « ouvertures » cherchaient une occasion tapageuse d'affirmer que la guerre leur a été imposée et que sa continuation dépend exclusivement de la volonté de l'ennemi. Ils savent mieux que personne que, dans l'état actuel des opérations militaires, aucun traité général de paix ne peut être conclu, puisque les concessions qu'ils pourraient consentir à certains des belligérants auraient pour contrepartie des consolidations d'occupation au détriment d'autres belligérants avec qui les premiers sont liés par un pacte de solidarité. Néanmoins Guillaume II et Charles Ier ont intérêt à poser devant le monde en pacificateurs et à décliner toute responsabilité devant leurs peuples. En conséquence, M. de Bethmann-Hollweg déclare solennellement aux représentants de l'empire : « Messieurs, en août 1914, nos ennemis ont soulevé la question de la force dans la guerre mondiale. Aujourd'hui nous soulevons la question de l'humanité par la paix [1]. » Ces mêmes représentants avaient entendu le même homme, le 4 août 1914, déclarer avec la même solennité que « nécessité n'a pas de loi », que l'invasion du Luxembourg et de la Belgique par les troupes allemandes était contraire aux prescriptions du droit des gens, et ceci encore : « La France pouvait attendre, mais pas nous ! » Et le chancelier avait ajouté : « L'injustice — je parle ouvertement — l'injustice que nous commettons, nous chercherons à la réparer aussitôt que notre but militaire sera atteint. Quand on est menacé comme nous le sommes et qu'on lutte pour ce qu'il y a de plus haut, on ne peut penser qu'à s'en tirer comme on peut ! »

Lointains souvenirs! Les assemblées ont la mémoire courte. Le Reichstag a salué M. de Bethmann-Hollweg d'applaudissements aussi chaleureux le 12 décembre 1916 que le 4 août 1914. C'est qu'il aspire maintenant aussi passionnément aux bienfaits de la paix qu'il convoitait ardemment il y a huit mois le butin de la guerre. Peu lui importe de rester logique

1. Voir la note précédente.

avec lui-même. Dans les deux circonstances il est reconnaissant au chancelier d'aller au-devant de ses vœux. Sur l'opinion allemande, l'effet cherché par les auteurs de la « déclaration de paix » du 12 décembre est atteint. L'est-il aussi chez les neutres?

***

Le premier des neutres visés était la grande république d'outre-Atlantique. Là vivent des millions d'Allemands naturalisés américains et de plus nombreux millions encore de sujets américains descendant d'émigrés allemands. Terre propice où la semence de la propagande germanique devrait magnifiquement lever. Et pourtant c'est de cette terre que partent quotidiennement des flottes de bateaux chargés de subsistances, de munitions, de canons, de matières premières et de produits manufacturés de toute sorte à destination de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Malgré les efforts les plus méthodiques et les plus tenaces des agents austro-allemands, diplomates officiels, émissaires secrets, espions, forbans, professeurs, journalistes, financiers, cet afflux régulier vers les rives des Alliés n'a cessé de se produire. Les explosions dans les usines, les torpillages de bateaux, les excitations à la grève, les séductions et les menaces n'ont pu l'arrêter, ni même le ralentir. A Vienne et Berlin l'on s'était flatté que l'élection présidentielle de 1916 fournirait à la multitude des électeurs progermains l'occasion de faire triompher, grâce à l'appoint de leurs voix, un candidat sinon favorable à l'Austro-Allemagne, du moins hostile à l'exportation des articles de guerre. Une campagne acharnée fut menée en ce sens. Mais, ô surprise! les candidats choisis par les deux grands partis, MM. Wilson et Hughes, surenchérirent d'indifférence dédaigneuse à l'égard des progermains et d'affectation de sympathie pour les peuples victimes d'agressions injustifiées. Le troisième candidat, M. Théodore Roosewelt, resté en minorité à la Convention républicaine, fulminait contre l'Allemagne, et le principal article de son programme était la protestation contre la violation de la neutralité de la Belgique. Il se retirait finalement, mais après s'être assuré que M. Hughes, en faveur

de qui il se désistait, soutiendrait dans une certaine mesure l'idée qui lui était chère.

Toute chance d'appui ou de neutralité bienveillante était perdue pour l'Allemagne aux États-Unis. Il ne restait plus qu'à tenter de se concilier, en vue de la paix, le président Wilson à qui sa réélection du 4 novembre, quoique péniblement obtenue, conférait un nouveau prestige. Y eut-il des conversations à cet effet entre le comte Bernstorf, ambassadeur de Guillaume II, M. Woodrow Wilson et M. Lansing, son secrétaire d'État? Le colonel House, confident du chef de l'État, en causa-t-il durant sa dernière mission confidentielle en Europe? On ne saurait l'affirmer. On doit seulement noter que, pendant des semaines, la presse austro-allemande, celle de Vienne surtout, publia des articles sur le *Friedensplan* du président Wilson. Le cabinet de Washington nie qu'il se soit concerté avec celui de Vienne ou de Berlin. Il affirme que sa note du 19 décembre est absolument indépendante de celle du 12 et qu'il y a simplement coïncidence entre ces deux démarches à si court intervalle. Toujours est-il que, le 20 décembre, les représentants des États-Unis près des puissances belligérantes et de plusieurs neutres, notamment la Suisse, l'Espagne et les États scandinaves, ont remis aux gouvernements près desquels ils étaient accrédités une note datée du 18 invitant les divers belligérants à faire connaître leurs conditions de paix « afin que nous puissions apprendre, les nations neutres ainsi que les belligérantes, combien près est le havre de paix auquel aspire le genre humain avec une aspiration intense et croissante ».

La note du 18 décembre n'est un modèle ni de clarté, ni d'élégance, ni de précision. Elle emploie successivement des termes contradictoires pour exprimer les idées directrices de l'auteur. Elle révèle un grand désir de voir les hostilités se terminer et un grand embarras dans la manière d'ouvrir des pourparlers. Elle affecte de mettre tous les belligérants sur le même pied et de leur prêter des intentions analogues. Elle invoque à la fois l'intérêt vital des États-Unis et leur désintéressement. « Le président, dit-elle, ne propose pas la paix ; et n'offre même pas de médiation. Il propose seulement que des sondages soient faits... Il se sent complètement autorisé à

suggérer une occasion immédiate pour une comparaison de vues relativement aux conditions qui doivent précéder ces ultimes arrangements pour la paix du monde que tous désirent et dans lesquels les nations neutres aussi bien que les belligérantes sont prêtes à jouer leur pleine part de responsabilité [1]. » En somme M. Wilson appelle les belligérants à son confessionnal et il prie les autres neutres présumés intéressés de joindre ses prières aux siennes.

Tel est le geste. Tous les pénitents convoqués au saint tribunal ne l'interprètent pas de la même manière. Ceux qui se sentent la conscience pure se montrent scandalisés de la promiscuité qu'on leur offre. Les victimes n'admettent pas qu'on les invite à s'asseoir sur le même banc que les bourreaux. La Belgique en particulier s'indigne d'un pareil rapprochement. En Amérique même, d'éminents citoyens manifestent la même indignation. Dans tous les pays alliés et chez beaucoup de neutres, on fait ressortir le contraste entre l'ardeur subite du président Wilson à prêcher « la formation d'une ligue des nations pour assurer la paix et la justice dans le monde » et son impassibilité persistante pendant vingt-neuf mois devant la violation des traités les plus solennels par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, devant l'agression contre la Serbie en dépit des propositions d'arbitrage formulées officiellement par la Serbie et la Russie, devant l'invasion traîtresse de la Belgique et du Luxembourg, et l'attaque brusquée contre la France. Comment la future « ligue des nations » vaudrait-elle mieux que les ligues pacifiques créées aux conférences de la Haye, et sanctionnées par des conventions portant la signature des États-Unis? M. Lansing donne une explication qui ne concorde guère avec l'étalage de beaux principes de la note. Il déclare le 21 décembre que la situation devient de plus en plus critique, que les États-Unis touchent « au bord de la guerre » et qu'ils ont le droit de connaître exactement ce que cherche chaque belligérant afin qu'ils puissent régler leur conduite pour l'avenir. Ces mots ne peuvent avoir qu'un sens dans

1. Nous donnons ici une traduction littérale du texte officiel anglais. Les traductions en français ont été rédigées séparément par les ambassades et légations américaines dans les capitales où elles ont l'habitude de faire leurs communications en français.

la bouche du secrétaire d'État, à savoir que le président Wilson va se trouver incessamment en face de ce dilemme : ou rompre avec l'Allemagne qui reste muette sur les satisfactions demandées antérieurement par le cabinet de Washington au sujet des crimes et dommages causés par les sous-marins allemands et qui s'apprête à intensifier la guerre sous-marine, ou bien subir l'humiliation des fins de non-recevoir. M. Lansing ne semble pas envisager cette dernière hypothèse. Alors la note du 18 décembre est d'un médiocre secours pour les auteurs de celle du 12. Elle semble plutôt destinée à dégager la responsabilité du gouvernement américain vis-à-vis des électeurs pour le cas où un conflit deviendrait inévitable.

Un second neutre s'est ébranlé aussitôt après la publication de la note américaine. Le 22, le Conseil fédéral suisse fait déclarer aux gouvernements des États belligérants que la Suisse « aspire à la paix », qu'elle « est disposée, elle aussi, à jeter les fondements d'une collaboration féconde entre les peuples... et qu'elle s'estimerait heureuse de pouvoir, même dans la plus modeste mesure, travailler au rapprochement des nations en guerre et à l'établissement d'une paix durable ». La sincérité de cette note, publiée le 23 décembre, est évidente. La Suisse souffre de la guerre et en souhaite vivement la fin. Elle « saisit avec joie l'occasion d'appuyer les efforts du président des États-Unis d'Amérique ». Mais on peut se demander si le Conseil fédéral n'est pas heureux de rendre en même temps un service à l'Allemagne dont il dépend pour une partie du ravitaillement national, ainsi que pour le renouvellement du traité de commerce expirant le 30 avril 1917. De plus, de Vienne et de Berlin, on a fait savoir qu'on verrait avec plaisir le grand Congrés mondial se réunir à Berne sur l'invitation du Conseil fédéral suisse. La Confédération helvétique, tout en adhérant avec empressement à la suggestion de la Confédération de l'Amérique du Nord, semble ici faire concurrence à sa grande sœur. Car M. Wilson désire fort probablement conserver les bénéfices de son initiative. L'ambition de figurer en arbitre dans les conflits internationaux est également tenace à la Maison Blanche et au Palais de la Bundesgasse. Malheureusement les titres moraux pour jouer ce rôle ne semblent pas meilleurs dans un endroit que dans l'autre. Au mois

d'août 1914, devant l'irruption des Allemands en Belgique et au Luxembourg, deux pays dont la neutralité permanente était enregistrée dans les traités comme celle de la Suisse, le Conseil fédéral, comme M. Wilson, est demeuré immobile et muet. Le 1er janvier 1915, le président de la Confédération, M. Motta, n'est sorti de ce silence que pour exprimer au ministre du roi Albert, en tête en tête, « le vœu que la Belgique soit restaurée dans la plénitude de son indépendance et de sa liberté ». C'est peu pour justifier le droit de s'interposer en champion de la justice et de l'humanité. Toutefois, il convient de reconnaître que le souhait du Conseil fédéral suisse de voir les hostilités cesser le plus tôt possible est d'autant plus légitime qu'il peut craindre de les voir s'étendre à l'improviste sur le territoire même de la Confédération.

Les trois États scandinaves étaient de ceux dont l'Allemagne désirait le plus vivement l'adhésion aux « ouvertures de pourparlers de paix ». En ce temps de blocus sans merci, le rôle de leurs belles flottes de commerce est d'une importance de premier ordre. La Suède était particulièrement travaillée par la propagande germanique. Néanmoins, elle n'a pas pris isolément position. Conformément sans doute à des arrangements concertés avec le Danemark et la Norvège dans les conférences scandinaves tenues précédemment à Stockholm et à Copenhague, les trois États ont fait à M. Wilson une réponse identique publiée le 31 décembre. On n'y trouve rien de nature à encourager la Germanie :

Tout en restant désireux d'éviter toute immixtion qui pourrait froisser des sentiments légitimes, le gouvernement du roi penserait manquer à ses devoirs envers son peuple et envers l'humanité tout entière s'il n'exprimait pas sa sympathie la plus profonde pour tous les efforts qui pourraient contribuer à mettre un terme à l'accumulation progressive des souffrances et des pertes morales et matérielles ; il s'adonne à l'espoir que l'initiative du président Wilson aboutira à un résultat digne de l'esprit élevé dont il s'est inspiré.

C'est digne et courtois, mais c'est tout.

Guillaume II, plus encore peut-être Charles Ier escomptaient un bon mouvement du roi d'Espagne. Par sa famille et par le Saint-Siège, le successeur de François-Joseph Ier pensait émouvoir Alphonse XIII. Cependant le cabinet de Madrid

se tient sur une plus grande réserve que les gouvernements suisse et scandinaves. Il répond, le 28 septembre, que « la note américaine et les impressions diverses qu'elle a produites étant déjà connues, la démarche à laquelle les États-Unis invitent l'Espagne n'aurait aucune efficacité, étant donné surtout que les empires centraux ont déjà exprimé leur ferme intention que les conditions de la paix soient concertées entre les seules puissances belligérantes. »

Dans l'intervalle, en effet, les Parlements et les chefs de gouvernement ont parlé. En France, en Angleterre, en Russie, en Italie, tous les personnages qualifiés ont déclaré en termes catégoriques que la « proposition de paix allemande » n'était qu'un piège et que tous les Alliés solidaires combattraient jusqu'à la victoire qui leur assurerait les restitutions, réparations et garanties nécessaires. Les uns et les autres ont décliné toute médiation dans l'état actuel des choses. Mais, dans leur empressement à flatter le président Wilson, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont commis une imprudence. Elles se sont hâtées de lui répondre dès le 27 décembre en le remerciant de sa « généreuse proposition » et de ses « nobles suggestions ». Seulement elles ont déclaré en même temps que les échanges de vues devaient s'effectuer entre les seuls belligérants. En conséquence elles ont « proposé la réunion immédiate des délégués des États belligérants dans un endroit neutre » et remis « après la fin de la présente guerre des nations » le moment « de collaborer avec plaisir et sans réserve avec les États-Unis ». C'était mal reconnaître l'initiative américaine. Mais c'était un procédé bien allemand.

***

On constate ici la contradiction fondamentale qui vicie toutes les démarches des empires centraux. Ils prétendent arrêter l'effusion du sang et les calamités de la guerre, sauver la civilisation européenne, rendre les peuples aux labeurs féconds, et ils sollicitent à cet effet le concours des neutres. Mais, dès que les neutres, unissant leur voix à la leur, accourent pour participer à cette grande tâche humanitaire, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, tout en les embrassant, les prient de

rester bien sages dans un coin et d'assister de loin aux conversations entre les belligérants. C'est qu'elles se trouvent dans l'impossibilité non seulement de publier leurs conditions de paix, mais d'en faire connaître confidentiellement l'ensemble à qui que ce soit. Leur modération ostentatoire dissimule d'énormes appétits dont la révélation scandaliserait et inquiéterait le monde. Leur seul moyen de satisfaire ceux-ci dans la mesure où l'état des conquêtes provisoires le permet consiste à manœuvrer diplomatiquement les ennemis comme ils ont trop souvent réussi à les manœuvrer militairement, c'est-à-dire à les mettre hors de cause l'un après l'autre. La campagne comporte plusieurs séries d'opérations. Nous assistons à la première.

Il s'agit tout d'abord d'obtenir la complicité des neutres présumés bien disposés et l'isolement des autres. Le principe des échanges de vues entre belligérants une fois admis, l'Austro-Allemagne ne présenterait pas davantage sa « carte de paix ». Elle entreprendrait séparément chacun des ennemis en feignant un désir particulier de s'entendre avec lui. Dans ce dessein les rôles seraient répartis entre les hommes politiques des deux empires ayant eu des relations personnelles dans les États alliés et passant pour nourrir à l'égard de ces derniers des sentiments amicaux. Dans cet ordre d'idées, on ne négligerait le concours de personne, même des individus les plus tarés. On préparerait l'avant-paix comme on a organisé l'avant-guerre. On installerait sur des points bien situés des plates-formes diplomatiques pour l'artillerie lourde du prince de Bulow et de M. de Bethmann-Hollweg. Qui sait s'il n'en existe pas déjà quelques-unes bien bétonnées et nivelées? Le travail de dislocation des gros ouvrages de résistance une fois accompli, on procéderait à des attaques, foudroyantes ou insinuantes, sur les tranchées des congressistes les plus facilement abordables. Les provisions de gaz asphyxiants ne manquent ni à la Wilhelmstrasse, ni au Ballplazt, ni à Sofia, ni à la Sublime Porte. Ils ont déjà réussi si souvent à rendre sourds et aveugles les diplomates de la Quadruple Entente que leur action ne serait certainement pas sans conséquences. Alors, avec un peu de rouerie et de brutalité, il y aurait chance de parvenir au cœur de la place. On n'enlèverait pas d'un

coup le grand instrument diplomatique final. Mais on avancerait protocole secret par protocole secret. Et, lorsqu'on se réunirait en séance plénière autour du tapis vert pour prendre acte des résultats acquis, on s'apercevrait que plusieurs congressistes ont changé de camp.

Depuis l'échec de son attaque brusquée de 1914, le vrai « but de guerre » de l'Austro-Allemagne est la paix séparée. Tous les peuples et tous les gouvernements alliés le sentent. Leurs réponses du 31 décembre à la note allemande et du 10 janvier à la note américaine attestent leur clairvoyance et leur volonté. « Ce n'est pas sur la parole de l'Allemagne que la paix, rompue par elle, peut être fondée », dit la note du 31 décembre. « Les Alliés sont déterminés, chacun et solidairement, à agir de tout leur pouvoir et à consentir tous les sacrifices pour mener à une fin victorieuse un conflit dont ils sont convaincus que dépendent non seulement leur propre salut et leur prospérité, mais l'avenir de la civilisation même. » Ainsi se termine la note du 10 janvier. Il n'est pas d'autre conclusion possible.

AUGUSTE GAUVAIN

15 janvier 1917.

Post-scriptum. — L'exposé lu le 22 janvier par le président Wilson devant le Sénat américain ne contredit point la note du 18 décembre. Il en est le commentaire et le complément. Sa forme insolite et quelques-unes des idées qui y sont développées sont de nature à choquer le public européen. Mais les lecteurs de ce côté-ci de l'Atlantique ne doivent pas oublier que M. Wilson s'adresse tout d'abord aux Américains. On ne comprendrait rien à un pareil manifeste si l'on voulait l'étudier comme un document diplomatique ordinaire.

A. G.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER

LIVRES NOUVEAUX

EN ITALIE PENDANT LA GUERRE,
par **Jules Destrée.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié le vivant portrait que l'auteur de ce livre a tracé de M. Luzzatti. Les pages où il a noté ses impressions sur l'Italie en guerre s'inspirent de la même curiosité pour la vie politique italienne, de la même sympathie pour le peuple latin : qu'il fasse un pèlerinage à la colline d'Assise, en artiste épris de l'harmonie des paysages ombriens, ou qu'il décrive l'enthousiasme de Rome à l'anniversaire de la déclaration de guerre, M. Destrée, citoyen d'un pays qui a souffert pour le droit, comprend et fait comprendre la puissance de l'idéalisme italien qui a su triompher des intrigues étrangères pour défendre la cause commune des Alliés.

LE CORTÈGE DES VICTIMES,
par **Noëlle Roger.**

Trois villes suisses, Schaffouse, Zurich et Genève, se sont partagées la tâche humaine et généreuse d'accueillir et de réconforter les rapatriés français des pays envahis. Des scènes émouvantes s'y déroulent au passage du « cortège des victimes. » Mme Noëlle Roger nous dépeint l'arrivée et le séjour de ces pauvres gens qui ont dû quitter leur foyer pour rentrer dans leur patrie : riches ou pauvres, jeunes ou vieux, bourgeois, ouvriers, paysans s'indignent, se désolent ou se résignent. Mais chez tous ces malheureux, habitués aux durs traitements de l'ennemi, l'hospitalité suisse provoque une émotion reconnaissante.

LÉGENDES DE LA GUERRE DE FRANCE,
par **Saint-Georges de Bouhélier.**

Il y a dans les poèmes de M. Saint-Georges de Bouhélier un sentiment profond de cette « grand'pitié du royaume de France » qui nous rend douloureusement actuelle la parole historique de l'Héroïne. L'enthousiasme s'y manifeste aussi, et l'expression poétique se hausse jusqu'à un lyrisme sincère. Plusieurs de ces morceaux ont été applaudis justement à la Comédie-Française. Les lecteurs feront à la poésie de M. Saint-Georges de Bouhélier un accueil aussi favorable que les spectateurs. Ces *Légendes* enrichiront d'une contribution hautement appréciable la littérature de la guerre.

LA CASA SECA,
par **Camille Mallarmé.**

C'est en Espagne que se passe l'action de ce roman, mais dans une région de l'Espagne qui jusqu'à présent, à cause de sa sauvagerie, a été un peu délaissée par les touristes et les écrivains : la Manche, patrie de Don Quichotte. Les sierras noires et les plaines ardentes de soleil servent de cadre à une histoire d'amour farouche et à des scènes de mœurs provinciales, dont on devine la vérité au frémissement de vie qui s'en dégage. Ni le relief, ni la couleur ne manquent à ce livre, d'une belle âpreté et d'un accent original.

LES PAYSAGES LITTÉRAIRES,
par **Gabriel Faure.**

Ces paysages évoquent le souvenir de Stendhal à Grenoble, de Chateaubriand en Italie, de Lamartine au vallon du Grand-Lemps. M. Faure nous conduit aussi au tombeau de Pétrarque, en Vénétie, sur les pas de George Sand, à Coppet dans la maison de madame de Staël. Il y a grand plaisir à voyager avec un guide qui est à la fois érudit et poète, et qui sait si bien nous faire sentir l'harmonie des lieux charmants avec les œuvres célèbres qu'ils inspirèrent.

LA POLOGNE D'HIER ET DE DEMAIN,
par **Stanislas Posner.**

L'auteur de cette brochure s'est attaché à montrer par la géographie et l'histoire que la Pologne réalise les conditions essentielles d'une vie autonome : territoire, ressources économiques, idéal commun aux habitants ; dans le passé elle a lutté pour son indépendance, dans l'avenir elle est capable de retrouver une vie nationale, si la diplomatie des Alliés a la sagesse de lui rendre l'existence politique.

VAILLANTE PASSION,
par **I. de Givry.**

C'est le récit d'une crise sentimentale qui se déroule dans les coulisses de la politique. Les succès et les épreuves alternent dans la carrière d'un journaliste sincèrement épris de sa profession, et qui trouve dans une affection féminine le réconfort et l'encouragement qui aident à son triomphe final. Le livre est écrit avec un louable souci de tenue littéraire.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.